

Université de Montréal

# **Le royaume de Bactriane**

*Grecs et Iraniens à la périphérie du monde antique.*

par  
Patrice Brais

Centre d'Études Classiques de l'Université de Montréal  
Faculté des Arts et Sciences

Mémoire présenté à la faculté des Études Supérieures  
En vue de l'obtention du grade de  
Maître ès arts (M.A.)  
En études classiques option histoire ancienne

Avril 2000

© Patrice Brais, 2000.



2000-0000

PB

13

U54

2000

V.006

la classe de Mammifères

# Le royaume de Bactriane

Grèce et Iran à la périphérie du monde antique

Paris France

Centre d'Études Classiques de l'Université de Montréal  
Faculté des Études Classiques

Mémoire présenté à la Faculté des Études Classiques  
dans le cadre du programme de maîtrise en Études Classiques  
à l'Université de Montréal  
en vue de l'obtention du diplôme de maîtrise en Études Classiques



1997  
2000-0000

## **Identification du jury.**

Janick AUBERGER, UQAM, membre du jury.

Pierre BONNECHÈRE, Université de Montréal, directeur de recherche et membre du jury.

Hélène LECLERC, Université de Montréal, présidente-rapporteuse.

## Sommaire.

Cette étude porte sur l'un des épisodes les moins bien connus de l'histoire grecque hellénistique, le royaume de Bactriane (v. 245- v. 130 av. J.-C.). La Bactriane, ancienne satrapie perse d'Asie Centrale, entra dans le monde grec à la suite des conquêtes d'Alexandre le Grand et fit partie pendant plus d'un demi-siècle de l'empire séleucide, avant de s'en détacher dans des circonstances qui restent obscures. Les rois gréco-bactriens contrôlèrent durant plus d'un siècle la presque totalité de l'Asie Centrale, de même que le Nord-Ouest indien, avant de sombrer sous les assauts des peuples nomades de la steppe.

Mais plus qu'une histoire politique, cette étude s'intéresse avant tout aux questions relatives à la cohabitation des Grecs et des *barbares*, et à ses conséquences sur la culture et les croyances des différents peuples qui habitaient le royaume. L'examen des sources littéraires, épigraphiques et numismatiques, ainsi que des données archéologiques nous permettra de constater que si la cohabitation de ces divers éléments du royaume fut pacifique, elle ne mena ni à la création d'un nouveau peuple, ni à l'hellénisation massive d'Iraniens subjugués par la grandeur de la civilisation grecque. Qu'au contraire, Grecs et Iraniens, sujets tout autant à l'admiration réciproque qu'à la haine de l'autre, surent établir en Bactriane un *modus vivendi* qui leur permit de maintenir les *privilèges* des uns et des autres, la cohésion sociale et le mode de vie de chacun sans y apporter de grands changements.

C'est donc de cette brève expérience, et en quelque sorte de l'échec de cette branche orientale de l'hellénisme, que traiteront les pages qui suivent.



# Table des matières.

<b><u>Identification du jury.</u></b>	<b>i</b>
<b><u>Sommaire.</u></b>	<b>ii</b>
<b><u>Table des matières.</u></b>	<b>iii</b>
<b><u>Liste des figures.</u></b>	<b>vi</b>
<b><u>Remerciements.</u></b>	<b>ix</b>
<b><u>Avant-propos.</u></b>	<b>x</b>
<b><u>Introduction.</u></b>	<b>1</b>
<b><u>1. Présentation de la Bactriane antique.</u></b>	<b>4</b>
<i>Définition de l'ère géographique.</i>	4
<i>La vallée de l'Oxus.</i>	6
<i>Richesse agricole.</i>	8
<i>La steppe eurasiatique.</i>	9
<i>Ressources minières.</i>	10
<i>La Bactriane, carrefour commercial international.</i>	11

<b><u>2. Une esquisse d'histoire politique.</u></b>	<b>15</b>
<b>A) L'avènement de l'indépendance.</b>	<b>15</b>
<b>B) L'expansion du royaume gréco-bactrien.</b>	<b>19</b>
<b>C) La poussée nomade et la chute du royaume gréco-bactrien.</b>	<b>22</b>
<b><u>3. Une cité grecque de Bactriane : le cas d'Aï Khanoum.</u></b>	<b>26</b>
<b><u>4. Le peuplement de la Bactriane hellénistique.</u></b>	<b>34</b>
<b>A) Populations sédentaires du royaume gréco-bactrien.</b>	<b>34</b>
<b><i>1. Les populations locales : Bactriens et Sogdiens.</i></b>	<b>35</b>
<i>Unité et diversité culturelle.</i>	35
<i>Villages et villageois.</i>	36
<i>Les dynastes locaux.</i>	41
<i>Religions iraniennes de l'empire gréco-bactrien.</i>	44
<b><i>2. L'élément perse.</i></b>	<b>51</b>
<i>La colonisation achéménide.</i>	51
<i>Perses et Bactriens : solidarités et intégration.</i>	54
<b><i>3. Grecs et Macédoniens.</i></b>	<b>55</b>
<i>Précédents à la colonisation hellénistique.</i>	55
<i>Alexandre et l'Asie Centrale.</i>	55
<i>La colonisation séleucide.</i>	57
<i>La consolidation de la présence grecque sous les rois gréco-bactriens.</i>	61
<i>La population grecque du royaume gréco-bactrien.</i>	63
<b>B) Peuples nomades et semi-nomades d'Asie Centrale .</b>	<b>68</b>
<b><i>1. La multitudo populorum innumera des nomades.</i></b>	<b>68</b>
<i>Organisation politique et sociale de la steppe.</i>	72
<b><i>2. La vie pastorale et ses variantes.</i></b>	<b>74</b>

<i>Nomadisme et semi-nomadisme : adaptation au milieu.</i>	74
<i>Importance des contacts commerciaux.</i>	75

**3. L'opposition entre nomades et sédentaires : danger réel ou topos littéraire? 77**

<i>Le péril mouvant.</i>	78
<i>Facteurs de rapprochement.</i>	79

**5. Les « mille cités de Bactriane » : urbanisation et hellénisation. 84**

<i>Importance du cadre urbain.</i>	84
<i>Mixité, intégration et exclusion.</i>	86
<i>Limites religieuses à l'hellénisation.</i>	88
<i>Syncrétismes religieux.</i>	91
<i>Divinités grecques et hellénisées.</i>	94
<i>Problèmes d'art et de culture bactriennes.</i>	100
<i>L'hellénisme bactrien après les Grecs.</i>	103
<i>La synthèse koushane.</i>	107

**Conclusion. 112**

**Bibliographie 115**

**Annexe : cartes et illustrations. i**

## Liste des figures.

Références complètes p. 115 *sq.*

- Fig. 1 : Pièce de 20 statères d'Eukratidès I (tiré de : O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, pl. 16, série 4, # 25) ..... 14
- Fig. 2 : Tétradrachme séleucide incertain (tiré de : C.-Y. Petitot-Biehler, "trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes d'Aï Khanoum (Afghanistan)", pl. V, # 52)..... 17
- Fig. 3 : Altyn 10 (tiré de : W. Ball et J.-C. Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan.*, T. 2, p. 5, # 5.2)..... 27
- Fig. 4 : Téménos de Kinéas (tiré de : F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire*, pl. V, # a)..... 28
- Fig. 5 : Temple à niches indentées (tiré de : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », fig. 8)..... 32
- Fig. 6 : Déesse nue d'Aï Khanoum (tiré de : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III. le sanctuaire du temple à niches indentées*, pl. V, # 31). ..... 46
- Fig. 7 : Statuette féminine (tiré de : O. Guillaume et A. Rougeulle, *Fouilles d'Aï Khanoum VII. Les petits objets*, pl. 19, #1)..... 47
- Fig. 8 : Qunsai (tiré de : W. Ball et J.-C. Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan.*, T. 2, p. 47, # 47.2)..... 58
- Fig. 9 : Citadelle de Kafir Qal'a (tiré de : W. Ball et J.-C. Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan.*, T.2, p. 35, # 35.2)..... 59
- Fig. 10 : 'Aliabad (tiré de : W. Ball et J.-C. Gardin, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan.*, T. 2, p. 1, # 1.3)..... 61
- Fig. 11 : Monnaie de Pabès (tiré de : A.N. Oikonomides, "Mercenary Armies & Commanders in the Graeco-Bactrian Empire", p. 19, fig. 2). ..... 64
- Fig. 12 : Drachme de Démétrios I<sup>er</sup> surfrappé (tiré de : A.N. Oikonomides, "Mercenary Armies & Commanders in the Graeco-Bactrian Empire", p. 19, fig. 1). ..... 65

Fig. 13 : Terracotta de Chingiz Tepe (tiré de : Nikonorov et Savchuk, "New Data on Ancient Bactrian Body-armour", p. 52, fig. 5). .....	71
Fig. 14 : Apollon/Mithra du Trésor de l'Oxus (tiré de : R.D. Barnett, "The Art of Bactria and the Treasure of the Oxus", pl. III, # 2). .....	92
Fig. 15 : Monnaie d'Hermaios (tiré de : O. Bopearachchi, <i>Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné</i> , pl. 53, série 2, # C).....	93
Fig. 16 : Autel d'Atrosôkès (tiré de : B.A. Liviskij et I.P. Pitchikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », p. 203, # 7). .....	94
Fig. 17 : Hélioklès II Hélioklès II (tiré de : O. Bopearachchi, <i>Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné</i> , pl. 42, série 1, # 1). .....	95
Fig. 18 : Médaillon de Gorgone (tiré de : H.-P. Francfort, <i>Fouilles d'Aï Khanoum III. Le sanctuaire du temple à niches indentées</i> , pl. XVI, # I). .....	96
Fig. 19 : Rišta (tiré de : F. Grenet, "Notes sur le panthéon iranien des Koushans", p. 259). .....	108
Fig. 20 : Carte de l'Asie Centrale hellénistique.....	i
Fig. 21 : La vallée de l'Oxus (tiré de : P. Bernard, <i>Aï Khanoum on the Oxus</i> , p. 75, fig. 1). .....	ii
Fig. 22 : Aï Khanoum (tiré de: C. Rapin, "Les inscriptions de la trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum", p. 317, fig. 1). .....	iii
Fig. 23 : Plan du palais d'Aï Khanoum Plan du palais d'Aï Khanoum (tiré de : P. Bernard, "An Ancient Greek City in Central Asia", p. 157). .....	iv
Fig. 24 : Babylone, palais du chateau sud Babylone, palais du chateau sud (tiré de : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », fig. 2). .....	iv
Fig. 25 : Maison du quartier sud d'Aï Khanoum (tiré de : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », fig. 4). .....	v
Fig. 26 : Plan du temple de Takht-i Sanguin et restitution de la façade façade (tiré de : P. Bernard, "Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane", p. 114, fig. 2 et p. 117, fig. 5). .....	vi
Fig. 27 : Restitution de l'ensemble nord du Gymnase d'Aï Khanoum (tiré de : S. Veuve, <i>Fouilles d'Aï Khanoum VI : le gymnase</i> , pl. 4). .....	vii
Fig. 28 : Trésorerie d'Aï Khanoum (tiré de : C. Rapin, "La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum", p.	

45, # 3). .....	viii
Fig. 29 : Plaque de Cybèle (tiré de : H.-P. Francfort, <i>Fouilles d'Aï Khanoum III. le sanctuaire du temple à niches indentées</i> , pl. XLI).....	ix
Fig. 30 : Chronologie des rois gréco-bactriens et indo-grecs (tiré de : O. Bopearachchi, <i>Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné</i> , p. 235). .....	X

## Remerciements.

J'aimerais remercier M. Pierre Bonnechère, directeur du mémoire, pour son assistance et ses judicieux conseils. Merci également à Mme Hélène Leclerc et à tous les professeurs du Centre d'Études Classiques de l'Université de Montréal, pour leur soutien actif au fil des ans. Ce sont eux qui ont su développer chez moi l'amour de l'Antiquité gréco-romaine, sans lequel la réalisation de ce mémoire n'aurait pas été possible.

À Annie enfin, qui a su me soutenir de mille façons, et qui fut la première victime de ces longues, longues heures passées devant mon poste de travail, ce cloître moderne.

## Avant-propos.

J'ai toujours été attiré, au fil de mes études, par des sujets qui s'éloignaient des belles capitales imbues d'elles-mêmes, des *forums* et des agoras tout de marbre vêtus, des périodes dorées, stables, parfaites comme une statue de Phidias. L'époque hellénistique, houleuse et complexe, en fut une de grands bouleversements, d'échanges et d'expérimentations. Marquée au fer blanc par la figure d'Alexandre, elle vit s'effectuer de prodigieux changements dans tous les secteurs de la vie humaine : politique, spirituel, artistique et social.

Aussi le royaume gréco-bactrien, étrange rejeton de l'hellénisme antique, s'est-il imposé à moi dès le début. C'est là un sujet toujours assez mal connu des historiens de l'antiquité, et ce pour deux raisons principales. Tout d'abord la Bactriane, comme l'indique le titre du présent mémoire, était située à la périphérie du monde antique, centré autour du bassin méditerranéen. Deuxièmement les terres de l'antique Bactriane sont, pour diverses raisons, longtemps restées à l'écart des préoccupations des archéologues : alors seules les maigres notices des sources antiques et quelques magnifiques pièces de monnaies pouvaient témoigner de son existence.

Cependant l'essor, au cours des dernières décennies, des recherches sur l'Asie Centrale antique a permis à un grand nombre de publications concernant la Bactriane de voir le jour. Ainsi les études portant sur la chronologie du royaume, sur des questions d'histoire politique, les grands systèmes d'irrigation ou l'art gréco-bactrien sont désormais nombreuses. Toutefois aucune d'entre elles, du moins semble-t-il, ne s'est proposée de s'attarder à ceux qui faisaient vivre et prospérer le royaume, des fiers descendants des premiers colons grecs aux redoutables cavaliers nomades et aux humbles paysans iraniens.



L'on cherchera donc, dans les pages qui suivent, à explorer les relations qu'entretenaient, au sein de cet éphémère royaume, les maîtres Grecs et les populations indigènes, nomades et sédentaires, qui formaient l'immense majorité de leurs sujets. À préciser les modalités de la cohabitation de populations si différentes, de même que les répercussions de cette cohabitation sur les croyances religieuses, la culture et les structures sociales des uns et des autres. À examiner pourquoi et de quelle façon la Grèce et l'Iran se rejoignirent, le temps de quelques décennies, au sein de cette lointaine Bactriane qui faisait rêver, antique Eldorado, les poètes et les géographes.

## Introduction.

Il y avait déjà de très nombreuses années que les troubles duraient. Que là-bas, au-delà des monts et des déserts, les rois se disputaient des terres que l'immense majorité de ces hommes et femmes n'avait jamais visitées. Le centre du monde antique... Dans cette lointaine Bactriane, pressée entre les steppes et les montagnes où régnaient dynastes et peuples nomades, les grands conflits qui secouaient une fois de plus le monde méditerranéen devaient paraître bien secondaires. Après tout, il y avait cette terre dont il fallait protéger la légendaire richesse. Et elle avait vu naître sur son sol tant de générations d'Hellènes, de filles et garçons qui, à l'instar de ces *autres*, ces populations iraniennes dont on parle trop peu en histoire hellénistique, devaient considérer la fertile Bactriane comme leur seul pays... Alors naquit le royaume grec de Bactriane.

C'est de ces gens et de leur royaume que traiteront les pages qui suivent. Elles couvriront une période allant des années 250 à 120 a.n.è. environ. Cependant, comme l'histoire et la civilisation de cette partie du monde demeurent largement méconnues, il nous faudra inévitablement déborder de ce cadre restreint, et examiner la formation de la civilisation bactrienne à l'âge du bronze, les effets des dominations successives des Achéménides, d'Alexandre et des Séleucides. Il nous faudra également aborder le monde des nomades de la steppe, l'Inde des Mauryas, l'empire parthe de même que celui des Koushans, lequel s'élèvera sur les ruines de l'hégémonie gréco-bactrienne. Mais plus qu'une simple histoire politique - qui serait de toute façon impossible à recréer, vu l'état

fragmentaire des sources - il s'agira plutôt de chercher à mettre au jour les conditions d'existence à l'intérieur de cet éphémère royaume grec de Bactriane. D'examiner la question complexe des relations qu'entretenaient les nombreux peuples de l'empire, des fiers colons grecs des *poleis* et colonies grecques aux humbles paysans iraniens des hameaux dispersés sur toutes les terres cultivables, des agriculteurs habitant les vertes oasis aux éleveurs parcourant les steppes infinies. En un mot, d'évaluer l'impact de la présence grecque en Asie Centrale.

Mais il faudra tout d'abord examiner brièvement la géographie de la Bactriane antique, à la fois partie intégrante du monde grec hellénistique et lieu de rencontre, au cœur de l'Asie Centrale, de plusieurs mondes. Un survol de l'histoire politique du royaume, de l'avènement de l'indépendance sous la gouverne de son satrape Diodotos jusqu'à la chute du pouvoir grec, suivra afin de replacer la naissance et l'évolution de ce royaume dans le contexte de l'époque hellénistique, qui est celui d'une explosion des contacts politiques, culturels et commerciaux entre des mondes jusqu'alors relativement cloisonnés.

Voilà assurément un vaste programme. Il ne saurait être question d'aborder chacune des questions soulevées par ce fascinant royaume gréco-bactrien en aussi peu de pages. Aussi les présentations de la géographie physique et humaine de la Bactriane, de même que l'histoire politique du royaume seront réduites à de simples indications. Car si la Bactriane grecque reste hélas encore mal connue des historiens, bien du chemin a été parcouru depuis la parution de l'ouvrage désormais classique *The Greeks in Bactria and India* de W.W. Tarn en 1938. Toutefois le prodigieux essor des recherches qui lui ont été consacrées, principalement par les archéologues (ex-)soviétiques et français, n'ont pas aboli les difficultés, qui restent nombreuses : faiblesse des sources littéraires, limitées à de maigres passages d'auteurs généralement tardifs, mal renseignés et toujours prêts à entremêler réminiscences littéraires, mythes et réalité ; absence presque totale des inscriptions ; complexité des données numismatiques, qui restent encore la source majeure en ce qui a

trait à l'histoire politique de cette partie du monde antique.

En outre les très nombreux travaux en langue russe ne sont guère disponibles en traduction, hormis certains ouvrages fondamentaux dont plusieurs sont désormais vieillis, ou peu fiables du point de vue de l'interprétation. Enfin les brillantes fouilles menées par la *Délégation Archéologique Française en Afghanistan*, qui ont tant apporté à la connaissance de l'histoire de l'Asie Centrale, sont suspendues depuis près de vingt ans, conséquence des conflits armés qui secouent la région. Malgré ces difficultés, il n'en demeure pas moins que nos connaissances ont beaucoup progressé. Cependant si les études et les monographies relatives à l'accession à l'indépendance, au développement des systèmes d'irrigation ou aux échanges commerciaux sont désormais nombreuses, les études consacrées aux diverses populations du royaume et à leur interaction le sont beaucoup moins. C'est pourquoi les quelques pages qui suivent, espérons-nous, apporteront humblement quelque éclairage sur la vie, les mœurs et les croyances des habitants oubliés de la *Bactriane aux mille cités*.

# 1. Présentation de la Bactriane antique.

## *Définition de l'ère géographique.*

Le nom de *Bactriane* désignera, dans les pages qui suivent, une aire géographique dépassant celle la Bactriane proprement dite, pour inclure les régions avoisinantes de Sogdiane des Paropamisadae. Deux faits motivent cette décision. Outre le fait que toutes ces régions formaient une seule et même aire culturelle, elles furent dès la conquête achéménide réunies administrativement et politiquement par la création de la satrapie de Bactriane-Sogdiane, laquelle fut fort vraisemblablement maintenue par les rois séleucides<sup>1</sup>. Ce n'est que plus tard, durant la période d'indépendance, que ces régions furent divisées en plusieurs satrapies de moindre importance<sup>2</sup> - mais ce serait conjecturer que d'affirmer que cette partition fut le résultat d'une décentralisation politique ou bien une mesure administrative et militaire destinée à mieux défendre le territoire contre d'éventuelles attaques parthes, scythes, ou encore mauryas.

L'extension géographique du royaume gréco-bactrien a beaucoup varié au cours des quelques 130 années de son existence. Le noyau du royaume était constitué de la Bactriane elle-même, centrée sur la vallée de l'Oxus (l'actuel Amu Darya) et de ses affluents, et dont la capitale était Bactres. La rive nord de l'Oxus (jusqu'aux monts Hissar) est parfois désignée sous le nom de Transoxiane, mais il est loin d'être certain qu'elle ait eu une quelconque existence administrative autonome<sup>3</sup>. Plus au nord l'immense Sogdiane semble

---

<sup>1</sup> Susan Sherwin-White et Amélie Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis: a New Approach to the Seleucid Empire*, Berkeley, 1993, p. 103.

<sup>2</sup> Strabon, XI.11.2 : *hoi de kataschontes autên [la Bactriane] Hellênes kai eis satrapeias diêrêkasin*. Cf. W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966 [1938], pp. 95-98.

<sup>3</sup> Le terme est utilisé notamment par F.R. Allchin, « The Culture Sequence of Bactria », *Antiquity* 31 (1957), pp. 131-141. B.J. Staviskij (*La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture*, Paris, 1986 [1977], p. 50) considère cette région comme étant « créée de toutes pièces » par les historiens.

avoir toujours dépendu administrativement et militairement de la Bactriane, des Achéménides jusqu'aux Koushans. La tradition faisait du Iaxartès (appelé aujourd'hui Syr Darya), cet autre grand axe fluvial d'Asie Centrale, la frontière entre la Sogdiane et la Scythie, frontière séparant le monde civilisé de la mythique Scythie. L'établissement de cette ligne de démarcation reposait cependant plus sur des considérations pratiques de la part des géographes et des administrateurs que sur la réalité ethnique et sociale de la région. La Sogdiane était presque entièrement couverte de montagnes et de vastes étendues désertiques et semi-désertiques<sup>1</sup>, parsemées d'oasis dont la plus célèbre était Maracanda (Samarcande), sa capitale.

On considérera également, bien qu'avec réserves, les Paropamisadae, région montagneuse située sur le versant sud de l'Hindukush comme faisant partie de la Bactriane au sens large du terme. La principale raison motivant cette décision réside dans le fait que cette région du Nord-Ouest indien comportait une forte population d'origine iranienne ou fortement iranisée<sup>2</sup>. Elle avait jadis été sous la gouverne des satrapes achéménides, et Alexandre l'avait confiée à des Iraniens. Il faudrait donc la considérer comme faisant plus partie du monde iranien qu'indien. Kapisa était probablement depuis l'époque achéménide sa capitale : c'était à la fois une place stratégique, commandant la vallée du Panjshir et du Kafiristan, et une grande place de commerce, située à la jonction de trois routes traversant les Paropamisadae en direction de la Bactriane. Alexandre l'avait doublée d'une Alexandrie du Caucase, mais la question des relations entre la cité grecque et la vieille ville indigène reste du domaine de l'hypothèse : fonctionnèrent-elles séparément, ou unies sous un même pouvoir municipal? Quelle fut la part des populations locales dans la vie interne de la double ville? On ne sait<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Cf. Quinte Curce, VII.10.1-2 : *Sogdiana regio maiore ex parte deserta est; octingenta fere stadia in latitudinem uastae solitudines tenent.*

<sup>2</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p.168 sq.

Un mot enfin sur la région du Ferghana. Plusieurs auteurs ont estimé que cette fertile vallée fut assez tôt intégrée au domaine gréco-bactrien<sup>2</sup>. Néanmoins certains archéologues considèrent que la culture de cette région ne fut guère touchée par l'hellénisme : la céramique du Ferghana antique posséderait en effet de nombreuses affinités (par ses motifs géométriques, floraux et animaux) avec celle de la steppe eurasiatique de l'Âge du bronze, c'est-à-dire avec les nomades pastoraux<sup>3</sup>. Ainsi donc le paysage du royaume gréco-bactrien, parsemé de montagnes, de déserts, de steppes, d'oasis et de vallées fertiles était fort diversifié, comme le notait déjà Quinte Curce (VII.4.26) : « Bactrianae terrae multiplex et uaria natura est ».

### *La vallée de l'Oxus.*

La Bactriane à proprement parler était une fertile vallée<sup>4</sup> au milieu de laquelle coule l'Oxus (l'actuel Amu-Darya), bordée par les chaînes de l'Hindukush au sud et à l'est ainsi que par les monts Hissar vers le nord; à l'ouest la frontière dut être fort variable. Chose certaine, il n'y a pas lieu de considérer l'Oxus comme étant la frontière séparant de façon absolue la Bactriane de la Sogdiane. Il est possible qu'à certaines époques et à certains endroits le cours de l'Oxus ait bel et bien servi de frontière entre les deux pays; mais on peut se douter que cette limite n'existait que dans les livres des géographes et des historiens gréco-romains. Car « toutes les expressions matérielles de l'*ethnos* [bactrien] et de sa culture qui peuvent être saisies - à savoir l'architecture et le décor architectural, les matériaux et les procédés de construction, la céramique, les terres cuites, les monnaies et

<sup>1</sup> Sur Kapisa : W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 97-98 ; 138-140.

<sup>2</sup> W.M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, Chapel Hill, 1939, p. 70 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 474 sq. (« Appendix 10 : Ta-Yuan »).

<sup>3</sup> Edgar Knobloch, *Beyond the Oxus: archaeology, art & architecture of Central Asia*, London, 1972, pp. 215-216.

<sup>4</sup> Le processus de désertification progressive de l'Asie Centrale a débuté suite à une grave crise sociale et politique qui aurait entraîné la détérioration du système d'irrigation : G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 52. Mais la fertilité de la vallée de l'Oxus ne s'est toujours pas démentie là où les canaux d'irrigation ont été préservés, comme en témoignait encore Arnold Toynbee (*Between Oxus and Jumna*, Londres, 1961, pp. 93 sq.) lors du voyage qu'il fit dans la région. Ainsi il pouvait considérer la région de Balkh (Bactres) comme étant encore et toujours l'une des plus grandes oasis de la planète.

l'épigraphie - témoignent d'une unité ethno-culturelle et économique formée par les pays au Nord et au Sud de l'Amu-darya »<sup>1</sup>.

Non seulement la Bactriane était le centre géographique et administratif du royaume, mais elle devait en être aussi la partie la plus riche et peuplée. Un nombre important de centres urbains, plus ou moins développés, étaient dispersés sur son territoire. Certains d'entre eux (comme les sites de Qurghan Tépé ou d'Ayatan Tépé) furent occupés sans interruption depuis l'Âge du bronze ; les autres étaient issus des siècles d'occupation perse et grecque. Ce tissu urbain était assez important pour qu'on puisse parler (de façon quelque peu emphatique) des «milles cités de la Bactriane»<sup>2</sup>.

L'Oxus était la clef de la richesse bactrienne. Comme la nappe phréatique est généralement hors de portée dans cette partie du monde, ses eaux (et celles des autres cours d'eau de la région) étaient drainées depuis le III<sup>e</sup> millénaire par un important système de canalisations<sup>3</sup>. Aussi n'est-il pas étonnant qu'à l'instar du Nil, cet autre grand fleuve répandant la vie dans un environnement hostile et avec lequel il est parfois comparé, l'Oxus ait été divinisé, vénéré pour ses bienfaits par les habitants du pays. L'onomastique bactrienne offre plusieurs exemples de noms théophores, généralement considérés comme spécifiques à l'*ethnos* bactrien, formés à partir du dieu du fleuve : ils attestent la vitalité de son culte. Les historiens anciens et les inscriptions nous ont ainsi livré quelques témoignages de cette ferveur : Οξυβαζος (*Fort par le dieu Oxus* ou *Soutien du dieu Oxus*), Οξυδατης et sa variante Οξοδατης (*Créé par/Fidèle du dieu Oxus*), Μιθροαξος (*Créé par/Fidèle de Mithra et Oxus*), ou encore Οξυαρτης (*Créé par/Fidèle de Oxus et Aša* ou

---

<sup>1</sup> B.J. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture*, Paris, 1986 [1977], p. 53.

<sup>2</sup> La Bactriane aux « mille cités » : Diodore de Sicile, II.6.2 ; Justin, XLI.1.8 et XLI.4.5 ; Arrien, IV.2.3.

<sup>3</sup> Sur ces canalisations, cf. P. Briant, *L'Asie Centrale et les royaumes proche-orientaux du I<sup>er</sup> millénaire (VIII<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère)*, Paris, 1984, pp. 49-55. Les articles de J.-C. Gardin (« Vers une géographie archéologique de l'Afghanistan », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 97-110 ; « L'archéologie du paysage bactrien », *CRAI* 1980, pp. 480-501 ; et, en collaboration avec Bertille Lyonnet, « La prospection archéologique de la Bactriane orientale (1974-1978) : premiers résultats », *Mesopotamia* 13/14 (1978-1979), pp. 99-154) traitent abondamment des systèmes d'irrigation de la Bactriane ancienne.



Aši)<sup>1</sup>.

### ***Richesse agricole.***

La qualité du sol bactrien, dûment irrigué, assurait des récoltes abondantes : constitué d'une épaisse couche de loess, dont la richesse en oligo-éléments permettait de suppléer à l'absence de couche d'humus<sup>2</sup>, ce sol permettait la culture de nombreuses céréales : blé, orge, millet, seigle et même de riz, ainsi que la viticulture<sup>3</sup>. En fait, de presque tout ce qui entrait dans l'alimentation d'un Grec, à l'exception de l'olivier, qui ne pouvait supporter le climat bactrien (Strabon, XI.11.11) ; du lin et du sésame, cultivés sur place, on tirait une huile *bas de gamme* pour la consommation ordinaire<sup>4</sup>.

C'est que l'hiver y est froid, bien que les chutes de neige soient rares; l'automne et le printemps sont chauds et humides, tandis que l'été est marqué par des températures élevées et par l'absence de toute précipitation. D'où l'importance que revêtaient les grands travaux d'irrigation, qui devaient être continuellement entretenus et parfois même modifiés afin d'en assurer la pleine efficacité, le cours des rivières ayant tendance à se modifier au gré des accumulations de terre et de sable transportées par les eaux<sup>5</sup>.

---

<sup>1</sup> La déesse Aši fut honorée sur les monnaies kouchanes sous la forme ARDOXŠO en tant que « déesse majeure du panthéon bactrien. » : Frantz Grenet, « L'onomastique iranienne à Aï Khanoum », *BCH CVII* (1983), pp. 373-381 ; M. Boyce et F. Grenet, *A History of Zoroastrianism*, vol. III, Leyde, 1991, pp. 187-189.

<sup>2</sup> P. Gentelle, « Déterminants écologiques de l'irrigation ancienne en Bactriane orientale », pp. 159-167 in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985. Toutefois ce type de sol est propice à l'érosion : E. Knobloch, *Beyond the Oxus*, London, 1972, p. 10 ; J. Trichet et P. Ruben, « Application de la pédologie et de la géochimie à la reconstitution de l'environnement agricole de la plaine d'Aï Khanoum », p. 171 in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985.

<sup>3</sup> F.O. Vallino et C. Marinucci, « Essai de reconstitution du paysage bactrien et de son écodynamique », pp. 160-193 in P. Gentelle, *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978), vol. I : données paléographiques et fondements de l'irrigation*, Paris, Éd. De Boccard, 1989. Sur le riz, cf. M.I. Rostovtzeff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 [1941], p. 835. Sur les produits agricoles bactriens, voir également W.M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, Chapel Hill, 1939, p. 78 ; E. Knobloch, *Beyond the Oxus*, Londres, 1972, p. 10.

<sup>4</sup> L'huile d'olive était importée de l'étranger et conservée à la trésorerie d'Aï Khanoum parmi les denrées rares et luxueuses : C. Rapin, « Les inscriptions économiques de la trésorerie d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH CVII* (1983), p. 368, avec références.

<sup>5</sup> E. Knobloch, *Beyond the Oxus*, London, 1972, p. 10.

Grâce à ces canaux, dont certains atteignent 30 km de long<sup>1</sup>, l'agriculture pouvait être pratiquée de façon intensive sur les terrasses naturelles (situées entre 400 et 1000 mètres d'altitude) ainsi que dans les fonds de vallées et bords de rivières, qui présentaient l'aspect de prairies d'herbes et de roseaux, parfois couverts (lors de printemps assez humides) d'un luxuriant manteau de fleurs éphémères. La culture était aussi possible, grâce à la *petite irrigation*, à plus haute altitude. Et bien que généralement « l'arbre est rare, si ce n'est inconnu »<sup>2</sup>, on le rencontre parfois dans les vallées ainsi que sur les flancs des montagnes (entre 2000 et 3000 mètres d'altitude).

### *La steppe eurasiatique.*

Plus à l'ouest et au nord, au-delà des montagnes, s'étendait le royaume de la steppe, entrecoupé de vastes régions désertiques : au sud de la Caspienne, le Grand Désert de sel; le Kara Kum (*Sables Noirs*), situé entre la Parthyène, le Chorezm et la Margiane; le Kyzyl Kum (*Sables Rouges*), au nord-est de l'Oxus, entre le Chorezm et la Sogdiane. La steppe permettait à ses habitants de pratiquer l'élevage, notamment de chevaux dont la réputation était excellente et qui assuraient la qualité de la célèbre cavalerie bactrienne<sup>3</sup>. Cette cavalerie était le fondement de la guerre en Asie Centrale et elle joua sans doute un rôle prédominant dans l'expansion gréco-bactrienne du II<sup>e</sup> siècle a.n.è.

En outre la steppe permettait l'élevage du chameau, domestiqué durant la première moitié du II<sup>e</sup> millénaire dans la région correspondant en gros à l'antique Margiane. De là il se serait répandu dans les régions environnantes, notamment en Bactriane, en Chine et en

---

<sup>1</sup> J.-C. Gardin, « L'archéologie du paysage bactrien », *CRAI* 1980, p. 487.

<sup>2</sup> P. Gentelle, « Déterminants écologiques de l'irrigation ancienne en Bactriane orientale », p. 164 in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985.

<sup>3</sup> On a de nombreux témoignages de l'importance numérique de la cavalerie bactrienne, par exemple chez Quinte-Curce (VII.4.30-31). Sur la qualité des chevaux de la steppe : D. Sinor, éd., *The Cambridge history of early inner Asia*, Cambridge, 1990, pp. 8-9. Ces chevaux « sont proches, par leur aspect, des *akhaltekints* contemporains ; ils sont graciles, aux pattes minces et munies d'une petite tête sèche, ce qui les distingue des lourds chevaux représentés en Asie Mineure, et à Persépolis avec tous les délégués, excepté ceux d'Asie Centrale » : E.E. Kuzmina, « Les relations entre la Bactriane et l'Iran du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. », p. 211 in *Le plateau iranien*

Mongolie<sup>1</sup>. La présence de cet animal sur les terres bactriennes, en plus de la conjonction des routes commerciales, dut grandement favoriser la spécialisation du pays dans le commerce caravanier.

### ***Ressources minières.***

Grâce aux ingénieurs bactriens, perses et grecs, la Bactriane possédait d'abondantes ressources agricoles. Mais ce n'était nullement sa seule source de richesse. Tarn et Rostovtzeff, qui écrivaient à une époque où l'archéologie centre-asiatique était encore embryonnaire, avaient jadis mis en doute la véracité des récits antiques sur la richesse du sol bactrien<sup>2</sup>. Il semble en effet que quantité de métaux étaient présents dans le sous-sol de la Bactriane, de la Sogdiane et des régions environnantes. C'est du moins ce que semblent prouver les fouilles soviétiques et plus particulièrement celle d'Aï Khanoum. En effet l'or bactrien ne provenait pas uniquement de la Sibérie : l'Oxus était réputé pour ses alluvions aurifères<sup>3</sup>. À distance raisonnable se trouvent des gisements de cuivre (au Badakhshan et dans vallée du Zérafshan au Tadjikistan), d'étain (au nord-ouest de Duchanbé, en Drangiane ainsi qu'en Inde), d'argent (col du Wakhan, vallée du Panjshir et de l'Andarab), de plomb (vallée de la haute Kochka, région de Zébak et de Koran), de lapis-lazuli (vallée de la Kochka) ; le grenat était originaire du Badakhshan, la turquoise du Chorezm. La cornaline, une des pierres semi-précieuses les plus appréciées en Asie Centrale, était certes importée

---

*et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977.

<sup>1</sup> R.W. Bulliet, *The Camel and the Wheel*, Cambridge (Mass.), 1977 [1975], pp. 148-161. La frise des tributaires de Persépolis montrent cinq peuples menant des chameaux : Parthes, Bactriens, Arachosiens, Ariens et Drangianiens. Également P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », pp. 221-222 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982.

<sup>2</sup> Déjà sous les Achéménides la Bactriane était une importante source de revenus : Hérodote (III.90-97) rapporte que la XII<sup>e</sup> satrapie (Bactriane-Sogdiane) versait en tribut 360 talents d'argent, soit plus que la VII<sup>e</sup> satrapie (Gandhara et l'Arachosie) qui fournissait 300 talents, que la V<sup>e</sup> satrapie (Syrie, Phénicie, Palestine, Chypre) et que la VIII<sup>e</sup> satrapie (Susiane et Élam), qui versaient respectivement 350 et 300 talents d'argent.

<sup>3</sup> Ps. Arist., *De Mir. Ausc.*, 46, 833 B, 13 : *phasi de kai en Baktrois ton Ōxon potamon katapherein bōlia chrusou plēthei polla*. On trouve aussi des filons aurifères dans la région de Kulab (Tadjikistan) et au Darwaz, ce qui infirme la théorie de Tarn : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 73. Or sibérien : F.R. Allchin et N. Hammond, *The archeology of Afghanistan, from earliest times to the Timurid period*, London, 1978, p. 215.

de l'Inde, mais on en trouvait également en Sogdiane, si l'on en croit la *Charte de Suse*<sup>1</sup>. Toutefois la pierre de construction, en l'occurrence le calcaire, était réservée uniquement pour les colonnes, piliers et quelques autres éléments décoratifs. L'emploi limité de la pierre dans l'architecture gréco-bactrienne s'explique par sa relative rareté dans la région et par le fait que la Bactriane est située dans une zone sismique à risques, rendant la construction en pierre « irrationnelle »<sup>2</sup>.

### ***La Bactriane, carrefour commercial international.***

La Bactriane était naturellement destinée à devenir un grand centre commercial. Rostovtzeff avait identifié deux routes terrestres par lesquelles passait une grande partie des marchandises venues de Sibérie, d'Inde et de Chine : or, nickel<sup>3</sup>, ivoire et épices<sup>4</sup>, chevaux, éléphants, lapis-lazuli, textiles, etc. La première route passait au nord de la Caspienne pour atteindre le royaume du Bosphore : c'est la future route de la soie<sup>5</sup>. La seconde route caravanière, beaucoup moins fréquentée et développée, longeait le sud de la Caspienne et empruntait le fleuve Cyrus (Kura) jusqu'à la mer noire<sup>6</sup>. Toutes les marchandises, certes,

---

<sup>1</sup> Ces données sur les ressources minières contrastent avec celles de M.I. Rostovtzeff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 [1941], p. 385. Elles sont tirées de H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 51 (cuivre et étain), 72-74 (plomb, lapis-lazuli, or, grenat, turquoise et cornaline), 93 (argent). On a d'autre part découvert une antique mine de cuivre (non datée) à Darband dans la province de Logar en Afghanistan : W. Ball, *Archaeological Gazetteer of Afghanistan*, T.I, Paris, 1982, p. 80.

<sup>2</sup> G.A. Pugachenkova, « Le problème de l'héritage dans la culture artistique de la Bactriane antique », p. 254 in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985. Les plus proches sources de calcaire pour la construction d'Aï Khanoum se trouvaient à environ cinquante kilomètres du site, près de Talēqan ainsi qu'à Imam Sayid en Afghanistan : P. Bernard, *Aï Khanoum on the Oxus : a Hellenistic City in Central Asia*, Londres, 1968, p. 77.

<sup>3</sup> Un mélange naturel de nickel et de cuivre, originaire du Yunan chinois finit par atteindre, par peuples interposés, le royaume gréco-bactrien après la conquête du Ferghana, selon W.W. Tarn (*The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 87), ou encore via les possessions indiennes des rois gréco-bactriens, selon C.M. Schwitter (« Bactrian Nickel and Chinese Bamboo », *AJA* LXVI (1962), pp. 87-92). Euthydèmos II, Pantaleon et Agathoklès ont frappé des pièces de nickel. Cf. également S. Cammann (« On the Renewed Attempt to Revive the 'Bactrian Nickel Theory' », *AJA* LXVI (1962), pp. 92-94) pour une critique de la théorie du commerce sino-bactrien.

<sup>4</sup> Ces deux produits, l'ivoire surtout, constituaient l'essentiel du commerce avec l'Inde : C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 68.

<sup>5</sup> « L'hypothèse d'une proto-route de la soie relève de l'imagination pure, bien que des contacts aient existé entre les nomades sakas, la Chine et l'empire achéménide » : H.-P. Francfort, « Une proto-route de la soie a-t-elle existé aux 2<sup>e</sup> - 1<sup>er</sup> millénaires? », p. 126 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990.

<sup>6</sup> M.I. Rostovtzeff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 [1941], p.319. Il n'y aurait jamais existé de

ne transitaient pas par la Bactriane ; il y avait bien une ou plusieurs autres routes terrestres (traversant la Gédrosie, la Carmanie, la Perside et la Susiane avant de rejoindre Séleucie-du-Tigre) de même que la voie maritime du golfe Arabo-Persique pour concurrencer les routes centre-asiatiques. Mais on peut estimer que ces dernières restèrent fort achalandées malgré la concurrence exercée avant tout par le commerce maritime, car elles étaient sûres (puisque leur cours était toujours parsemé de villes fortifiées et de garnisons) et établies depuis des siècles, voire des millénaires.

C'est pourquoi malgré l'éloignement de leur pays du monde méditerranéen et le harcèlement mené par les cavaliers parthes (car la séparation créée par l'empire des Arsacides ne fut définitive qu'à partir des années 140), les Bactriens restèrent à l'époque hellénistique d'habiles commerçants. Ils étaient sans doute présents dans tous les grands marchés que comptait l'Orient grec, et plus loin encore : ainsi à Délos, où ils formaient une importante communauté<sup>1</sup>. On a retrouvé des tétradrachmes d'Hélioklès, dernier roi grec de Bactriane (ca 145-130) dans le trésor trouvé près de Suse qui contenait, outre les monnaies gréco-bactriennes, des *Alexandres*, des monnaies séleucides ainsi que des émissions des rois d'Élymaïde<sup>2</sup>. Les trésors monétaires de Bactriane, de Sogdiane et des Paropamisadae ont livré des pièces émises par diverses cités du monde méditerranéen : Athènes, Byzance, Tarse, Sidon... D'autres témoignent des contacts maintenus avec la Syrie des derniers

---

troisième route commerciale bactrienne empruntant l'Oxus et la mer Caspienne : W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 488-490. D'ailleurs Strabon (XI.8.2) parle de la mer Hyrcanienne comme *aplous te ousa kai agros*. Cependant pour certains la découverte de monnaies gréco-bactriennes dans le Caucase oriental laisse ouverte la question concernant la route commerciale oxo-caspienne : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 120-121.

<sup>1</sup> Cf. Rostovtzeff, *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, 1989 [1941], p. 494. On a le témoignage d'un certain Mithroaxos, dédicataire à Délos vers 180-150 av. J.-C. Cf. F. Grenet, « Onomastique iranienne à Aï Khanoum », *BCH CVII* (1983), p. 378. *I Délos*, 442 B, l. 109 ; 443 Bb, l. 33 ; 1432 Aa, col. II, l. 27.

<sup>2</sup> « Il est de plus en plus assuré que, contrairement à ce qu'on avait pu supposer, les monnaies d'argent de cette provenance [de Bactriane] étaient loin d'être inconnues en Susiane à cette époque. » A. Houghton et G. Le Rider, « Un trésor de monnaies hellénistiques trouvé près de Suse », *RN<sup>6</sup> VIII* (1966), p. 126. Voir aussi P. Strauss, « Un trésor de monnaies hellénistiques trouvé près de Suse (2<sup>e</sup> partie) », *RN<sup>6</sup> XIII* (1971), pp. 109-140. Les numéros d'entrée qui suivent renvoient à l'ouvrage, fort utile, de M. Thompson, O. Mørkholm et C.M. Kraay, éd., *An inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973. Ainsi plusieurs trésors monétaires ont livré des pièces attestant des échanges entre la Bactriane et le reste de l'Orient hellénistique : outre le trésor de Suse déjà mentionné (#1806), notons ceux d'Atrek en Hyrcanie, ca 209 (#1798) ; de Kuh-i-Tuftan en Gédrosie, ca 140 (#1803) ; de Suse, ca 145/100 (#1809) et, en Médie, un autre trésor, datant de ca 90-85 av. J.-C. (#1813).

Séleucides, l'empire parthe et la Perside<sup>1</sup>.

Enfin les inscriptions grecques de la trésorerie d'Aï Khanoum, par leur écriture soignée et régulière, semblable à celle utilisée par la chancellerie ptolémaïque et les autres administrations hellénistiques, montre que la Bactriane grecque était encore, quelques années seulement avant son effondrement, pleinement intégrée au grand commerce international. En effet « seule une écriture reconnue par tous pouvait garantir le bon fonctionnement » des échanges commerciaux entre des régions si éloignées et diverses<sup>2</sup>. Par ailleurs la présence, dans le trésor d'Aï Khanoum (enfoui quelque part entre 170 et 160), de monnaies d'Antiochos III « montre qu'à travers l'empire parthe et malgré les orientations indiennes de la politique bactrienne, les contacts n'étaient pas rompus entre l'Est et l'Ouest. »<sup>3</sup>. Ainsi donc ni l'empire parthe naissant, ni l'indépendance de la Perside, n'étaient en mesure de nuire aux échanges commerciaux et culturels, toujours féconds.

Des considérations précédentes, nous pouvons conclure que le royaume gréco-bactrien fut, tout au long de son existence, riche et prospère. De cette richesse, qui tenait tant à ses ressources agricoles qu'à la position stratégique qu'il occupait dans le commerce international, on peut avoir un aperçu dans le magnifique Trésor de l'Oxus<sup>4</sup>, d'époque achéménide, ainsi que dans le monnayage d'or et d'argent des différents rois gréco-bactriens, abondant et de très grande qualité. C'est d'ailleurs de Bactriane que provient la plus grosse dénomination monétaire d'origine grecque découverte à ce jour. Il s'agit d'une

---

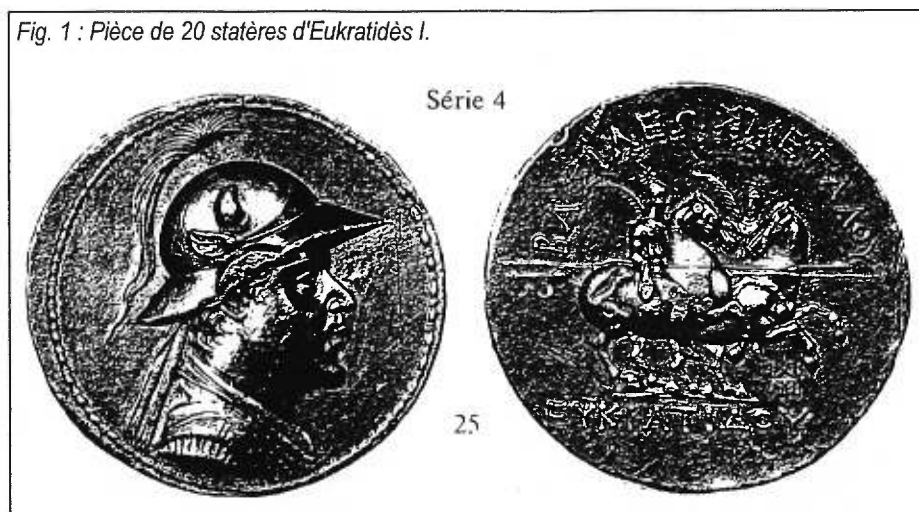
<sup>1</sup> Le trésor d'Aï Khanoum, enterré entre 170 et 160, comporte deux tétradrachmes d'Antiochos III : C.-Y. Petitot-Biehler, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN<sup>6</sup> XVII* (1975), p. 53. Thompson, Mørholm et Kraay, éd., *An inventory of Greek Coin Hoards*, New York, 1973. Cités grecques : *Trésor de l'Oxus*, ca 180/170 (#1822). Séleucides, Parthes et Perside : Khisht Tépé, ca 140/100 (#1826) ; Bairam-Ali, ca 60 av. J.-C. (#1829) ; ajouter Aï Khanoum . Les trésors de Bactres (#1820) et de Kaboul (#1830), datant tous deux de 380 environ, attestent l'ancienneté de ces échanges.

<sup>2</sup> Claude Rapin, « Les inscriptions économiques de la trésorerie d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH CVII* (1983), p. 350.

<sup>3</sup> C.-Y. Petitot-Biehler, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN<sup>6</sup> XVII* (1975), p. 53.

<sup>4</sup> Composé d'au moins 180 objets, principalement d'or et d'argent. On y retrouve des plaques votives qui semblent représenter des fidèles et leurs offrandes. Cf. R.D. Barnett, « The Art of Bactria and the Treasure of the Oxus », pp. 34-53 in *Archaeologica Iranica*, vol. VIII. *Miscellanea in honorem R. Ghirshman*, Leyde, E.J. Brill, 1970.

pièce de vingt statères<sup>1</sup> (Fig. 1) frappée par Eukratidès I (ca 170-145 a.n.è.) : pas moins de 169 grammes d'or frappés par celui qui se disait *Grand Roi*, et qui fut le dernier souverain gréco-bactrien à avoir régné sur les territoires situés de part et d'autre de l'Hindukush.



---

<sup>1</sup> O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 202 : Eucratide I, série 4 (pl. 16).

## 2. Une esquisse d'histoire politique.

### A) L'avènement de l'indépendance.

Deux traditions s'affrontent lorsqu'il est question de la date de la sécession de la Bactriane. La première, suivant essentiellement un passage de Justin, fixe cette date en 256 ou 250 a.n.è.<sup>1</sup>, soit sous le règne d'Antiochos II Théos. Une seconde datation lui assigne une date plus tardive, sous le règne de son successeur Séleukos II Kallinikos, vers 239 a.n.è. Certes Justin est plus précis qu'Arrien<sup>2</sup>, Strabon<sup>3</sup> et Syncellus<sup>4</sup>, mais pas nécessairement plus crédible. Aussi les plus forts arguments en faveur de la date haute tiennent de la numismatique.

La seule certitude que nous ayons quant à la marche de la Bactriane vers l'indépendance est que ce fut le résultat d'un processus étendu dans le temps et qu'elle ne peut s'expliquer par la simple ambition d'un satrape rebelle en manque de pouvoir<sup>5</sup>. On se

<sup>1</sup> Justin, XLI.4.3-5 : les satrapies supérieures *post hunc a Nicatore Seleuco ac mox ab Antiocho et successoribus eius possessi, a cuius pronepote Seleuco primum defecere primo Punico bello, L. Manlio Vulsone M. Attilio Regulo consulibus* [256 av. J.-C.]. *Huius defectionis inpunitatem illis duorum fratrum regum, Seleuci et Antiochi, discordia dedit, qui dum inuicem eripere sibi regnum uolunt, persequi defectores omiserunt. Eodem tempore etiam Theodotus, mille urbium Bactrianarum praefectus, defecit regemque se appellari iussit, quod exemplum secuti totius Orientis populi a Macedonibus defecere.* Cette date consulaire, la plus précise de toute l'œuvre de Justin, a été (à juste titre) mise en doute, en premier lieu par J.G. Droysen, qui proposait plutôt *L. Manlio Vulsone C. Attilio Regulo consulibus* (250 av. J.-C.) : cf. K. Brodersen, « The Date of the Secession of Parthia from the Seleucid Kingdom », *Historia* XXXIII/3 (1986), p. 380.

<sup>2</sup> Arrien, Parthika (= *FgrHist* 156 F 30a) : *phēsi de to Parthōn genos [...] apostēnai de tēs tōn Makedonōn epikrateias, hama Persōn katastraphentōn palai doulothen, d'aitian toiautēn ; Arsakēs kai Tēridatēs ēsten adelphōi Arsakidai [...] houtoi Phereklea ton hupo Antiochou tou basileōs - theon auton epiklēm ōnomazon - [...] satrapēn autōn tēs chōras katastanta, [...] anēilon [...] kai kath'heautous ērxan kai epi mega dunameōs ēlasan.*

<sup>3</sup> Strabon, XI, 9, 2 : *neōteristhentōn de tōn exō tou Taurou dia to [pros allēlous ou pros allois, selon les versions] einai tous tēs Surias kai tēs Mēdias basileas tous echontas kai tauta, prōton men tēn Baktrianēn apestēsan hoi pepisteumenoi kai tēn eggus autēs pasan.*

<sup>4</sup> *Surias kai Asias d' [le quatrième] ebasileusen Antiochos o huios autou, ho epiklētheis Kallinikos, ho autos kai Seleukos [...] epi toutou tou Antiochou Persai tēs Makedonōn kai Antiochōn archēs apestēsan [...] dia toiautēn aitian.* Cf. K. Brodersen, « The Date of the Secession of Parthia from the Seleucid Kingdom », *Historia* XXXIII/3 (1986), p. 380.

<sup>5</sup> Comme par exemple chez A. Bouché-Leclercq (*Histoire des Séleucides* (323-64 av. J.C.), s.l., 1978 (1913), p. 85), où Diodotos I est



perdrait en conjectures à vouloir en trouver les causes profondes. La numismatique, source essentielle pour la période, nous permet de diviser ce processus en plusieurs étapes. Il débuta sous le règne d'Antiochos II, dont le règne fut tout entier tourné vers la Méditerranée. Sur ce point les données sont très claires; reste à établir le moment où la satrapie de Bactriane fit sécession. Chose certaine, ce mouvement était irréversible, puisqu'en 246 le nouveau roi Séleukos II ne pourra y faire frapper monnaie.

Pour des raisons qui restent donc inconnues, le satrape Diodotos manifeste une tendance à l'autonomie en frappant des monnaies qui demeurent au nom d'Antiochos II et dont le droit porte toujours le portrait du roi, mais où l'Apollon séleucide est évincé par un nouveau type, Zeus brandissant le foudre, qui demeurera le type usuel des premiers rois gréco-bactriens. Dans un second temps Diodotos substitue son portrait à celui d'Antiochos, tout en maintenant la légende au nom du Séleucide. Ensuite seulement la légende mentionnera le nom de Diodotos, qui se gardera pourtant de prendre le titre de *basileus*<sup>1</sup>. Le plus grand obstacle que pose la numismatique quant à la datation de la sécession gréco-bactrienne sous Séleukos II reste l'absence de monnayage bactrien de ce roi<sup>2</sup>. Toutefois, est-il besoin de rappeler qu'un argument *e silentio* n'est jamais d'une valeur absolue : la découverte de nouveaux trésors et de monnaies isolées ont parfois permis d'infirmer des hypothèses que numismates et historiens croyaient fermement établies.

---

décrit comme une « satrape intelligent » qui a su « exploiter ces vieux souvenirs » de la grandeur bactrienne sous les Achéménides et des tensions entre Grecs et Macédoniens.

<sup>1</sup> Cf. O. Guillaume, *Analysis of Reasonings in Archaeology*, Delhi, 1990 [1987], pp. 53-55 ; É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.C.)*, t.1, Nancy, Annales de l'est, 1966, p. 273.

<sup>2</sup> Cf. A.R. Bellinger, « The coins from the treasure of the Oxus », *ANSMN* X (1962), pp. 62-63 ; O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, pp. 41 sq. ; E.V. Zejmal' « Problèmes de circulation monétaire dans la Bactriane hellénistique », pp. 274 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985 ; G.K. Jenkins., « A Group of Bactrian Forgeries », *RN*<sup>6</sup> VII (1965), p. 51.

Ainsi une pièce unique, restée inexpiquée, pourrait remettre en question cet argument. Tirée du trésor d'Aï Khanoum, cette drachme porte sur le droit un Héraklès coiffé de la *léontè* et sur le revers un Zeus aétaphore assis et la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΕΛΕΥΚΟΥ répartie en deux lignes parallèles (Fig. 2). Ce type de revers est, à ma connaissance, inconnu des monnayages de Séleukos I et II ; stylistiquement, la pièce rappelle une émission d'Euthydèmos I sur laquelle figure un Héraklès<sup>1</sup>. Cette monnaie de Séleukos serait peut-être l'unique témoin d'une dernière émission séleucide dans la satrapie de Bactriane avant que celle-ci ne se détache définitivement de l'empire. Subsiste toutefois un problème : si la Bactriane a été un temps soumise à Séleukos II, pourquoi Diodotos I aurait-il

Fig. 2 : Tétradrachme séleucide incertain.



52



identifié ses monnaies mixtes au nom d'Antiochos? Pourrait-on imaginer que le jeune roi Euthydèmos, dans un moment d'extrême nécessité, par exemple pour lutter contre le pouvoir parthe<sup>2</sup>, ait demandé au roi de Syrie un appui qui lui fut accordé en retour de la reconnaissance de la suzeraineté séleucide? Cela n'est pas impossible ; ce qui est certain, c'est que cet épisode n'aurait pu durer : étant donné les troubles qui allaient secouer l'empire séleucide dès 241, Séleukos II n'avait plus le loisir ni les moyens nécessaires pour poursuivre cette politique, comme le dit très clairement le passage de Justin déjà cité. D'autre part rien n'empêche que Diodotos ait maintenu même après la mort d'Antiochos II son monnayage intermédiaire. Devant la précarité du pouvoir de Séleukos II dans les *Hautes Satrapies* et le conservatisme des pratiques monétaires dans l'Antiquité, on peut envisager que Diodotos ait pu préférer garder son monnayage portant le nom du défunt roi

<sup>1</sup> Le style de cette pièce « présente de traits plus avancés que ceux auxquels le nom de Séleukos nous a habitués : un flanc large, le style flamboyant de la crinière du lion, l'allure longiligne de Zeus. L'impression de G. Le Rider [...] est qu'il s'agit d'une émission à part, frappée soit dans un atelier oriental excentrique, soit dans le cadre d'une émission exceptionnelle, soit d'une imitation. » : C.-Y. Petitot-Biehler, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RM* XVII (1975), pp. 40-41.

<sup>2</sup> Cf. Justin, *XLI.1.11* : Les Parthes *finis deinde non intercedentibus primo finitimis, postea etiam prohibentibus in tantum protulere.*

séleucide mais orné de son propre portrait plutôt que de reconnaître officiellement Séleukos dès son accession en 246 <sup>1</sup>.

Lorsque l'on connaît la loyauté des colons grecs de l'Orient envers leurs souverains légitimes, que ce soit envers Alexandre le Grand<sup>2</sup>, envers ses successeurs Séleukos I<sup>er</sup> et sa femme Apamè, Antiochos III le Grand<sup>3</sup>, ou encore envers les rois gréco-bactriens tels Euthydèmos I<sup>er</sup> (dans l'épisode du siège de Bactres par Antiochos III <sup>4</sup>), on peut douter de l'hypothèse voulant que la sécession la satrapie de Bactriane-Sogdiane pût avoir lieu dans un contexte international stable. Les décennies 260-250 sont, pour l'empire séleucide, celles d'un certain affaiblissement en Asie Mineure, avec la formation des royaumes de Pergame, de Cappadoce, de Bithynie et du Pont. Toutefois la victoire du Séleucide dans la seconde guerre de Syrie (260-253), qui se solda par la chute de nombreuses places fortes lagides en Koilè-Syrie et sur les côtes de l'Asie Mineure, rend peu probable qu'Antiochos II victorieux, encore maître de la majeure partie de l'Asie, ait laissé la riche satrapie de Bactriane faire sécession sans tenter de la ramener dans le giron séleucide. Tout ceci n'est que conjectures, mais qu'on se rappelle seulement qu'avec des moyens encore moindres, Antiochos IV Épiphanès, Démétrios II Nikator et Antiochos VII Sidètès feront tout leur possible pour reprendre le terrain perdu en Iran<sup>5</sup>.

La sécession de la Bactriane apparaît donc indissociable de celle de la Parthie, qui devrait être fixée, conformément à la tradition parthe elle-même, autour de l'année 247

---

<sup>1</sup> A.R. Bellinger, « The coins from the treasure of the Oxus », *ANSMN* X (1962), p. 62.

<sup>2</sup> Contre ce loyalisme on pourrait évoquer les deux révoltes de 325 et de 323, dont il a déjà été question. Cependant les colons révoltés passèrent à l'action seulement lorsqu'il crurent Alexandre décédé ; en outre ces révoltes n'étaient pas dirigées contre le pouvoir royal établi mais constituaient une réponse à une situation qu'ils estimaient insoutenable, eux qui n'avaient pas encore pris racine en Asie Centrale. Quelques générations de Gréco-Bactriens plus tard, sous les Séleucides, on n'entendra plus parler de semblables événements.

<sup>3</sup> On pense ici aux défections des troupes des rebelles Achaïos et Molon, à partir du moment où ceux-ci usurpèrent le titre royal : cf. É. Will, « Les premières années du règne d'Antiochos III », *REG* LXXV (1962), pp. 95 sq. et, du même auteur, « À propos d'Antiochos III et de son temps », *Rph* XL (1966), pp. 284-294.

<sup>4</sup> Cf. Polybe (XI.39.2) ; O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 47.

<sup>5</sup> Cf. J. Wolski, « L'Iran dans la politique des Séleucides », *AAnthung* XXV (1977), pp. 152-155.

a.n.è.<sup>1</sup> ainsi que de la *guerre fratricide* qui occupa la dynastie jusqu'en 226. Le processus qui a mené à la création du royaume gréco-bactrien a peut-être débuté vers 250 (bien que le choix de cette date reste quelque peu arbitraire), certainement en tous cas sous le règne d'Antiochos II, comme en font foi les monnaies. Mais l'examen des textes, la prudence affichée par Diodotos dans sa politique monétaire, le contexte politique de même que l'attachement des colons Grecs à leur souverain légitime portent plutôt à croire que la rupture finale entre le satrape et son roi ne saurait être placée à une date aussi haute.

## **B) L'expansion du royaume gréco-bactrien.**

Les premières décennies du royaume gréco-bactrien, sous la gouverne des Diodotides (Diodotos I<sup>er</sup> et son fils Diodotos II, ca 250 - ca 230<sup>2</sup>) et de leur successeur Euthydèmos (ca 230 - ca 200) apparaissent comme une période de consolidation du pouvoir grec en Asie Centrale. Dès lors qu'Antiochos reconnut formellement la couronne gréco-bactrienne à l'issue du siège de Bactres (208-206), les souverains gréco-bactriens considérèrent que la base de leur pouvoir était assez solidement établi pour se lancer dans des guerres de conquête qui allaient transformer leur petit royaume en un empire d'envergure internationale. Déjà sous Euthydèmos le royaume englobait, outre la Bactriane, l'Arie<sup>3</sup>, la Margiane et la Sogdiane. Toutefois les données archéologiques et numismatiques indiquent qu'en Sogdiane la présence grecque dut y être limitée à la possession de quelques places fortes, incluant la capitale Maracanda. Cette faiblesse de la pénétration de l'hellénisme fut certainement un des facteurs expliquant l'évacuation rapide de la région

---

<sup>1</sup> Appien, *Syr.*, 65 : [Ptolémée II Philadelphe] *es Surian enebale kai es Babulōna ēlasen. Kai Parthuaioi tēs apostaseōs tote ērxan hōs tetaragmenēs tēs tōn Seleukidōn archēs*. Cf. K. Brodersen, « The date of the secession of Parthia from the Seleucid kingdom », *Historia* XXXV (1986), pp. 378-381, pour une bonne discussion des brèves sources littéraires et de leur utilisation.

<sup>2</sup> Sur le problème des deux Diodotos, cf. O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, pp. 43-44 ; O. Guillaume, *Analysis of Reasonings in Archaeology*, Delhi, 1990 [1987], pp. 49 sq.

<sup>3</sup> C'est sur les rives de la rivière Hari Rud (actuel Seistan) que les forces d'Euthydèmos rencontrèrent celles du Séleucide : R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 171 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 87.

vers la fin du règne d'Euthydèmos I<sup>er</sup> (v. 230 - v. 200), c'est-à-dire au moment où Antiochos III le Grand l'assiégeait dans Bactres<sup>1</sup>.

Puis le règne de Démétrios I<sup>er</sup> (200-190) voyait les armées gréco-bactriennes passer l'Hindukush et arracher les Paropamisadae et l'Arachosie aux Mauryas<sup>2</sup>. Suivant l'exemple des généraux de Démétrios, les rois Apollodotos I<sup>er</sup>, Pantaléon et Ménandros I<sup>er</sup> (dont il sera question à plusieurs reprises au cours des pages qui suivent, tant ce roi connut une destinée hors du commun) pousseront bientôt leurs armées jusqu'au cœur de l'Inde. La Gédrosie, riche en épices, tombait également aux mains du pouvoir grec conquérant<sup>3</sup>, tandis que le Ferghana, ou du moins une partie de la région, était peut-être occupée par les troupes de Démétrios<sup>4</sup>.

Toutefois la mort de ce dernier allait plonger le royaume gréco-bactrien dans une période marquée par les guerres civiles. C'est à partir de ce moment que le domaine gréco-bactrien fut divisé en plusieurs royaumes distincts. En effet la théorie des *sub-kings*, jadis émise par W.W. Tarn<sup>5</sup>, voulait qu'Euthydèmos I<sup>er</sup> ait divisé son royaume en plusieurs satrapies, dirigées par un ou plusieurs rois subalternes possédant le privilège de battre monnaie, ne tient plus guère la route<sup>6</sup>. Après la mort de Démétrios I<sup>er</sup>, vers 190, le royaume fut dépecé, à la suite de luttes intestines dont on ne connaît pratiquement rien, par (doit-on s'imaginer) la famille et les généraux de Démétrios : Euthydèmos II, Démétrios II et Antimachos I<sup>er</sup> se partagèrent la Bactriane avant son unification sous Démétrios II (175-

---

<sup>1</sup> Fr. Widemann, « Un monnayage inconnu de type gréco-bactrien à légende araméenne », *Studia Iranica* XVIII (1989), p. 195.

<sup>2</sup> R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 182 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 93 ; O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 52.

<sup>3</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 94. Sur la Gédrosie, cf. Arrien (VI.22.4) et Strabon (XV.721).

<sup>4</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 83-84.

<sup>5</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 90.

<sup>6</sup> Une telle innovation ne se rencontre en effet nulle part ailleurs dans le monde hellénistique. L'hypothèse repose uniquement sur la multiplicité des souverains gréco-bactriens identifiés par les monnaies, laquelle s'explique beaucoup plus aisément par l'existence de domaines séparés que par l'établissement d'un tel système, complexe et hypothétique. En outre l'émission de monnaies commémoratives ou de monnaies surfrappées ne constituent pas une preuve de l'existence du système imaginé par W.W. Tarn : R.N.

170). Au sud de l'Hindukush, Agathoklès, Pantaléon et Apollodotos I<sup>er</sup> occupaient les Paropamisadae, l'Arachosie et le nord-ouest indien<sup>1</sup>. Les guerres affaiblirent vraisemblablement l'économie des différentes principautés grecques : selon certains il est possible que les monnaies de cupro-nickel frappées par Euthydèmos II, Agathoklès et Pantaléon « were government counterfeits, issued in place of silver »<sup>2</sup>.

C'est avec l'arrivée en scène d'Eukratidès I<sup>er</sup> (v. 171-145), le dernier grand roi gréco-bactrien, que l'empire atteint son apogée : celui qui se fait appeler sur ses monnaies ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΜΕΓΑΣ contrôlera toutes les régions au nord de l'Hindukush de même que les Paropamisadae, l'Arachosie et le Gandhara, seul Ménandros I<sup>er</sup> réussissant à conserver ses possessions indiennes<sup>3</sup>. Mais le long et brillant règne d'Eukratidès, qui dut sembler tout puissant pour ses contemporains<sup>4</sup>, n'aura pu empêcher la Bactriane de tomber aux mains des envahisseurs nomades qui, dès avant la fin du règne du grand roi, s'infiltraient dans la Bactriane du nord, chassant entre autres les Grecs d'Aï Khanoum vers 147 a.n.è. Certainement l'instabilité politique, les luttes intestines qui minaient le pouvoir gréco-bactrien auront facilité la tâche des nouveaux arrivants<sup>5</sup>.

Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 189.

<sup>1</sup> La chronologie et la répartition territoriale des différents royaumes suit celle de O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991. Des conflits qui opposèrent ces rois et de leur recherche de légitimité, on peut avoir un aperçu dans les émissions de monnaies commémoratives d'Agathoklès et d'Antimachos I<sup>er</sup> aux noms des Diodotides, d'Alexandre le Grand et même des Séleucides : cf. *ibid.*, pp. 60-61. Les types de revers choisis illustrent la guerre de factions d'alors : contre le Zeus des Diodotides, c'est Athéna qui apparaît sur les monnaies de Démétrios II (debout), des rois indo-grecs Apollodotos I<sup>er</sup> (assise) et Ménandros I<sup>er</sup> (Athéna Alkidèmos), Héraklès sur les pièces d'Euthydème et de Démétrios, tandis qu'Eukratidès I<sup>er</sup> opte pour les Dioscures. Cf. G. Fussman, « L'Indo-Grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *JA* CCLXXXI (1993), pp. 86 sq. Cf. également C.-Y. Petitot-Biehler, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN*° XVII (1975), p. 54.

<sup>2</sup> C.M. Schwitter, « Bactrian Nickel and Chinese Bamboo », *AJA* LXVI (1962), p. 91.

<sup>3</sup> La conquête du nord-ouest indien par Eukratidès s'illustre entre autres par les *kasapana taxaēna*, c'est-à-dire des pièces de monnaies frappées à Taxila (*taxa + ēna*, où *-ēna/-ēnos* correspond aux éparchies héritées de l'organisation administrative séleucide) : O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, pp. 71-72.

<sup>4</sup> L'architecture d'Aï Khanoum, dont les grandes constructions datent en bonne partie du règne d'Eukratidès, par le goût du colossal qu'elle témoigne et par l'ampleur démesurée de ses bâtiments, « prend l'allure d'une proclamation politique, exaltant la grandeur de l'empire et la puissance du pouvoir grec » : S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 104.

<sup>5</sup> Les murs d'Aï Khanoum furent soumis, dans les dernières années de l'existence de la polis, à un assaut dont l'importance interdit d'en attribuer la responsabilité aux nomades sakas ou yüeh-chi, qui ignoraient la poliorcétique grecque. Toutefois il n'est pas impossible que ceux-ci aient engagé des troupes de mercenaires versés dans les techniques et les tactiques propres à l'époque hellénistique, hypothèse que refuse P. Leriche (« Aï Khanoum, un rempart hellénistique en Asie Centrale », *Revue Archéologique* (1971), pp. 256-

## C) La poussée nomade et la chute du royaume gréco-bactrien.

Les questions concernant l'identité des différentes tribus nomades qui firent irruption en Bactriane, de leur progression et de la liquidation du pouvoir gréco-bactrien sont âprement discutées depuis plus d'un siècle. D'une grande complexité, qui tient tant de la maigreur des sources que de leur extrême diversité (faisant appel aux sinologues, indianistes et iranistes, aux classicistes et aux archéologues de tout l'extrême-Orient). Les quelques lignes qui suivent ne visent donc qu'à dresser un bref tableau des événements et de leurs acteurs.

La question de l'identification des nomades conquérants est intimement liée à celle des Yüeh-chi des sources chinoises. Car l'origine du mouvement migratoire, qui résultera en l'éclosion du royaume koushan au début de notre ère, est à placer dans les steppes mongoles. En effet les sources chinoises rapportent que, quelque part entre 180 et 150 av. J.-C. les Hsiung-Nu (c'est-à-dire les Huns), sous la conduite de leur chef Mo-Tun, défont les Yüeh-chi<sup>1</sup>. Ceux-ci se déplacent vers le Ferghana, repoussent les peuples sakas qui l'habitaient et s'y établissent pour quelques décennies, avant d'en être chassés à leur tour sous l'assaut des Sakas Wu-Sun<sup>2</sup>. Presque unanimement les savants s'entendent pour identifier les Yüeh-chi avec les Tochaes des sources classiques<sup>3</sup>.

---

258), directeur des fouilles du rempart : il opte plutôt pour une attaque menée par les troupes d'Hélioklès contre cette possession d'Eukratidès I<sup>er</sup>, son propre père.

<sup>1</sup> V.N. Basilov, éd., *Nomads of Eurasia*, Seattle, 1989, pp. 43-44 ; O. Maenchen-Helfen, « The Yüeh-Chih Problem re-examined », *JAOS* LXV (1945), pp. 71-72.

<sup>2</sup> O. Maenchen-Helfen, « The Yüeh-Chih Problem re-examined », *JAOS* LXV (1945), pp. 71-72.

<sup>3</sup> Notamment chez Strabon (XII.8.2). Cf. P. Bernard, « Les nomades conquérants de l'empire Gréco-Bactrien. Réflexions sur leur identité ethnique et culturelle », *CRAI* 1987, p. 759 ; O. Maenchen-Helfen, « The Yüeh-Chih Problem re-examined », *JAOS* LXV (1945),



Pourtant si les sources chinoises ne parlent uniquement que des Yüeh-chi et des Sakas, les sources grecques parlent de plusieurs peuples responsables de la chute du royaume gréco-bactrien<sup>1</sup>. Dès lors les reconstitutions du fil des événements varient grandement. Certains ont émis l'hypothèse que ces nomades conquérants n'étaient pas les Yüeh-chi mais plutôt un ensemble disparate de Scythes et de Sarmates originaires du nord-est du Kazakhstan<sup>2</sup>. D'autres que les Yüeh-chi entrèrent bien en Bactriane mais dans la partie orientale seulement, l'ouest étant la proie des nomades non Yüeh-chi : Asioi, Pasianoï, Sakarauoi<sup>3</sup>. Pour d'autres ce sont bien les Sakas des sources classiques qui envahirent la Bactriane grecque avant d'en être chassés, une dizaine d'années plus tard, par les Yüeh-chi/Tochariens dont les Koushans faisaient partie<sup>4</sup>. Quelle que soit l'identité réelle des fossoyeurs du royaume gréco-bactrien, il reste qu'il n'est pas impossible que ceux-ci aient reçu l'aide de troupes de mercenaires rompus à la poliorcétique grecque, seule capable de soumettre des villes puissamment fortifiées telles Aï Khanoum : c'est là une hypothèse que refuse Pierre Leriche<sup>5</sup>, spécialiste des fortifications dans le monde grec.

Quoi qu'il en soit, l'examen des poteries attribuées par les archéologues aux

p. 72 ; R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 191.

<sup>1</sup> Le *Shiji* (CXXIII, 3161-62) est la principale source littéraire chinoise sur la Bactriane post-grecque. Voici le passage *in extenso* : « Le Da Yuehzhî (Grand Yuehzhî [c'est-à-dire le pays des *Ta Yüeh-chi*, les *Grands Yüeh-chi*) se trouve à peu près à deux ou trois mille li à l'ouest du Da Yuan (= le Ferghana) et situé au nord de la rivière Gui ; au sud, il est frontalier avec le Sa Xia [la Bactriane, ou *Ta Hsia*], à l'ouest avec l'Anxi (= la Perse) et au nord avec le Kang Ju (= Samarcande et régions septentrionales au nord de l'Araxe). [...] Après leur défaite devant les Xiongnu (Hsiung-nu), ils partirent au loin, et, traversant le Da Yuan, ils attaquèrent, par l'ouest, le Da Xia qu'ils soumièrent : [leur migration] s'acheva dans la province au nord de la rivière Gui, où fut installée la cour royale. » Plus loin (*Shiji*, CXXIII, 3164) : « Lorsque les Yuezhî se déplacèrent vers l'ouest, ils attaquèrent et écrasèrent le Da Xia, qu'ils soumièrent et asservirent totalement ». (traduction Fr. Thierry, cité par O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1991, p. 74 n.2).

<sup>2</sup> Cf. G. G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 121. Cette hypothèse du savant russe Obelchenko a été adoptée par É. Lamotte, *Histoire du bouddhisme indien des origines à l'ère saka*, Louvain, 1958, p. 497.

<sup>3</sup> Hypothèse formulée par B.N. Mukherjee, « Ta-Hsia and the Problem concerning the Advent of Nomadic Peoples in Greek Bactria », pp. 122-123 in A. Guha, éd., *Central Asia*, Delhi, 1970. Cf. Strabon XV.8.2. Cette version semble obtenir l'adhésion de P. Bernard (« Les nomades conquérants de l'empire Gréco-Bactrien. Réflexions sur leur identité ethnique et culturelle », *CRAI* 1987, pp. 766-768) : « Ces peuples nomades non yüeh-chih, en voie de sédentarisation, dont la numismatique et les tombes de Tilïa-Tepe ont mis en évidence la présence dans les régions à l'ouest de Bactres, s'identifient avec ceux dont les sources classiques désignent comme Scythes, Sakas ou Sacaraucae, et qui agirent tantôt comme alliés, tantôt comme adversaires des rois parthes » (citation p. 766).

<sup>4</sup> R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, pp. 192-193.

<sup>5</sup> G. Fussman, (« Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *JA* CCLXXV (1987), p. 341.



différents peuples nomades qui ont parcouru la Bactriane amène inévitablement à penser qu'on assista alors à plusieurs vagues, distinctes à la fois dans le temps et dans l'espace, ainsi que dans leur composition ethnique et sociale<sup>1</sup>. Les fouilles d'Aï Khanoum indiquent que la ville fut pillée et ravagée à deux reprises, la première vers 147, alors que la ville avait déjà été abandonnée par sa population grecque, la seconde attaque, une vingtaine d'années plus tard, mettant définitivement fin à l'histoire de la ville<sup>2</sup>. Ainsi la première vague aurait été le fait de peuples et de tribus sakas qui, chassés de leurs territoires traditionnels du Ferghana et des régions au nord du Syr Darya, se tournèrent vers le sud et l'ouest. À peu près au même moment où les Grecs fuyaient Aï Khanoum et se retiraient de presque toute la rive nord de l'Oxus<sup>3</sup>, le delta du fleuve, demeure des Sakas Apasiakai, fut abandonné à son tour, signe de la poussée nomade<sup>4</sup>. Une pause d'une vingtaine d'années sépare donc la conquête de la rive Nord de l'Oxus de celle de la rive Sud<sup>5</sup>.

Environ un siècle sépare la chute du royaume gréco-bactrien de la fondation de l'empire koushan. Durant cette période, dont nous ne savons que peu de choses, le pays semble avoir connu une nette régression culturelle, politique et économique, une sorte de *Dark Ages* séparant la domination grecque de la renaissance koushane. Le pays fut divisé en principautés de taille et d'importance diverses, placés sous la fiefs de roitelets nomades

---

<sup>1</sup> Certaines poteries sont façonnées, comme à Bactres ou à Aï Khanoum. À Bactres l'argile est grossière, mêlée de sable et de pierres, et les décorations sont sommaires : le tout fait penser à la poterie de certaines tribus Sarmates. À Aï Khanoum les poteries, à fond plat et sans anses, sont vides de tout ornement. Ces poteries diffèrent de celles trouvées dans les kourganes bactriens : celles-ci sont généralement tournées, semblables à celles utilisées par les populations grecques et sédentarisées de Bactriane. Cf. J.-C. Gardin, « Indicateurs archéologiques du nomadisme : études de cas en Bactriane », pp. 131-140 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990, pp. 135-137.

<sup>2</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, pp. 109-110.

<sup>3</sup> En se regroupant dans les régions situées autour et à l'Ouest de Qunduz : A.K. Narain, *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957, pp. 106-107.

<sup>4</sup> G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 87.

<sup>5</sup> A.K. Narain, *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957, pp. 138-140. Le peu d'empressement apparent des nomades à se rendre maîtres de la Bactriane méridionale, surtout après la conquête de la plaine d'Aï Khanoum, peut s'expliquer par le fait que celle-ci aurait traditionnellement été considérée comme faisant partie non de la Bactriane, mais de la Sogdiane. « Il ne serait donc pas invraisemblable qu'ils aient pu trouver un accommodement avec les Grecs de Bactriane après leur avoir arraché la Sogdiane. La Kochka était à l'Est une ligne de démarcation naturelle, acceptable pour les deux états dans la mesure où elle constituait une frontière politique consacrée par l'histoire » : P. Bernard, « Note sur la signification historique de la Trouvaille », *RN<sup>o</sup> XVII* (1975), pp. 66-69 (citation p. 69).

sakas ou yüeh-chi (Héraos, *Otannides*<sup>1</sup>) ou de dynastes iraniens (Našten). Le système monétaire mis en place par les Grecs, qui « ne correspondait sans doute pas aux exigences de la circulation monétaire et devait être beaucoup trop élaboré pour la Bactriane »<sup>2</sup>, fut abandonné pour un simple monnayage imité d'Eukratidès et d'Hélioklès, les derniers souverains gréco-bactriens. Avant la formation de l'empire koushan par Kujula Kadphisès vers 25 ap. J.C., Héraos est le seul *yabghu* (chef de clan, les *hsi-hou* des sources chinoises) yüeh-chi à avoir frappé en Bactriane du nord une monnaie originale, identifiée à son nom et possédant ses propres types<sup>3</sup>.

---

<sup>1</sup> Les *Otannides* seraient pour certains une dynastie de chefs sakas gouvernant les parties orientales de l'empire parthe pour le compte de Sinatrukès (75-69 av. J.-C.), tandis que d'autres voient en eux des rois liés à la dynastie indo-parthe des *Gondopharides* : G.A. Koshelenko et V.I. Sarianidi, « Les monnaies de la nécropole de Tilia-Tepe (Afghanistan) », *Studia Iranica* XXI (1992), pp. 28-29.

<sup>2</sup> E.V. Zejmal', « Problèmes de circulation monétaire dans la Bactriane hellénistique », pp. 273-279 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985, pp. 275-276. De même la politique d'Antiochos Ier, qui créa dans les Satrapies Supérieures nombre de petits ateliers monétaires éphémères, laisse à penser que le besoin en monnaies n'était pas aussi important que prévu pour ce qui est de l'Asie Centrale ; mais peut-être que l'établissement de ces ateliers était relié au programme de colonisation séleucide, afin de payer soldats et ouvriers travaillant à la construction des nouvelles cités : A. Houghton et W. Moore, « Some Early Far Northeastern Seleucid Mints », *ANSMN* XXIX (1984), p. 9.

<sup>3</sup> G. Fussman, « Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *JA* CCLXXV (1987), p. 341.

### 3. Une cité grecque de Bactriane : le cas d'Aï Khanoum.

À plusieurs reprises au cours des pages précédentes nous avons évoqué la cité gréco-bactrienne d'Aï Khanoum. Ce site est, pour l'historien de l'Asie Centrale hellénistique, d'une importance capitale, puisqu'il est le seul qui a pu être fouillé de façon méthodique sur une longue période de temps. Les rapports de fouilles<sup>1</sup>, menées par la *Délégation archéologique française d'Afghanistan*, sont en outre les seules accessibles à qui ne maîtrise pas la langue russe, dans laquelle sont publiés les travaux des savants (ex-) soviétiques. Les fouilles d'Aï Khanoum, restées malheureusement inachevées, demeurent malgré tout une source inestimable de renseignements sur la vie des Grecs et des Iraniens en milieu urbain. Voici donc une brève présentation du site de la ville et de ses principales constructions, dont il sera si souvent question tout au long de cette étude.

Le site de l'antique cité royale d'Aï Khanoum (Fig. 22) occupe un prémontoire naturel (formant un triangle de quelques deux kilomètres sur le côté nord-sud et un kilomètre et demi du côté est-ouest, et qui culmine à une soixantaine de mètres) situé à l'endroit où les eaux de la rivière Kochka se jettent dans celles de l'Oxus. La ville occupait donc une position stratégique dominant la vaste plaine de la Kochka, large d'environ 10 km et qui atteint 35 km en longueur<sup>2</sup>. Afin d'améliorer sa capacité de production agricole, la vallée d'Aï Khanoum (de même que les vallées voisines de la rivière Khwaja Ghar et du Hazar Bagh, pratiquement inhabitées avant l'époque hellénistique) fut dotée d'un réseau complexe de canaux entrepris à la période achéménide, mais pleinement réalisé à l'époque

---

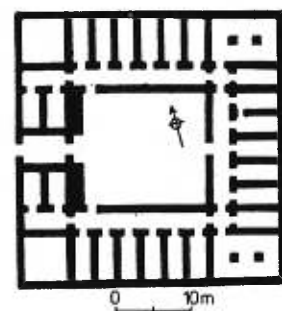
<sup>1</sup> Publiés par leur directeur P. Bernard dans le *CRAI* entre 1966 (campagne de 1965) et 1983 (campagne de 1978).

<sup>2</sup> P. Bernard, «An Ancient Greek City in Central Asia», *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 148 ; P. Leriche, « Aï Khanoum, un rempart hellénistique en Asie Centrale », *RA* 1971, p. 231.

grecque<sup>1</sup>. Site stratégique donc, la cité, fondée sur un sol vierge soit par Séleukos I<sup>er</sup>, soit par Alexandre lui-même<sup>2</sup>, fut dotée de puissantes fortifications. La ville basse fut ceinte de trois remparts de brique crue, celui du côté nord-est (qui donne sur la plaine) étant le plus long avec ses 750 mètres et ses dix-huit tours<sup>3</sup>. Dans un premier temps l'enceinte avait été de proportions modestes, destinée à contrer les attaques furtives des populations locales ou de la cavalerie scythe, qui ignoraient la poliorcétique grecque<sup>4</sup>.

La porte principale de la ville, flanquée de deux puissantes tours, donnait au nord-est sur la plaine. La rue principale traversait la ville basse et menait du quartier administratif au luxueux quartier résidentiel situé plus au sud. La richesse des habitants de ce quartier, la démesure ostentatoire de leurs habitations était telle que l'espace réservé aux résidences privées pouvait contenir tout au plus une cinquantaine d'entre elles<sup>5</sup>. L'architecture privée gréco-bactrienne (Fig. 25) est caractérisée par la présence d'une avant-cour au nord ; les pièces d'habitation, au sud de la cour, sont réparties autour d'une pièce centrale dont elles sont séparées par un couloir<sup>6</sup>. Si cette pièce centrale rappelle celle des habitations d'Asie Mineure (Larissa de l'Hermos, Colophon, Priène) qui, au début de l'époque hellénistique, perpétuent la tradition du mégaron mycénien, la conception du plan se révèle être d'origine orientale<sup>7</sup>. Toutefois la présence du

Fig. 3 : Altyn 10.



<sup>1</sup> J.-C. Gardin, « L'archéologie du paysage bactrien », *CRAI* 1980, pp. 499-500.

<sup>2</sup> De P. Bernard, voir les articles « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 148 ; « Alexandre et Ai Khanoum », *Journal des Savants* (1982), p. 135-136. Pour sa part, Serge Veuve (*Fouilles d'Ai Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 101) opte pour la date basse, c'est-à-dire vers 300.

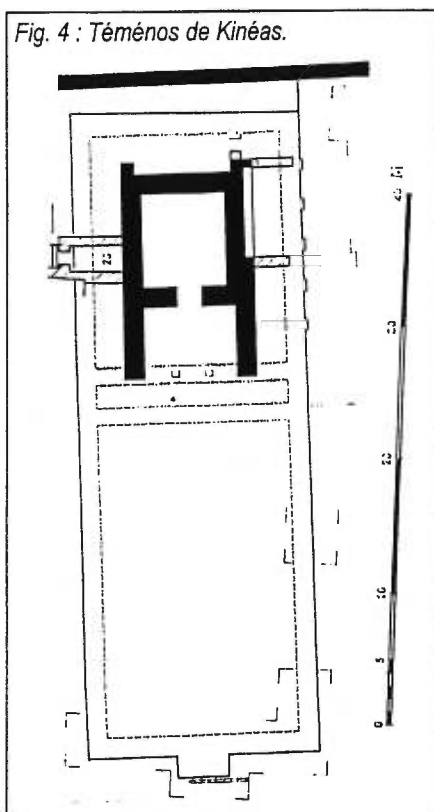
<sup>3</sup> P. Leriche, « Ai Khanoum, un rempart hellénistique en Asie Centrale », *RA* 1971, p. 231.

<sup>4</sup> P. Leriche, « Ai Khanoum, un rempart hellénistique en Asie Centrale », *RA* 1971, p. 253. Les murs mesuraient alors 13,5 m. de haut par 7,5 m. de profond et étaient posés à même le sol.

<sup>5</sup> P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 154.

<sup>6</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 258.

<sup>7</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 259 sq. Le palais de Darius



couloir, qui sépare la pièce centrale des pièces secondaires, apparaît comme un développement centre-asiatique, attesté déjà au second millénaire à Sapallitepa, sur les sites achéménides d'Altyn 10 dans l'oasis de Bactres (Fig. 3) et de Kyzylcha, au palais de Saksanokhur (II<sup>e</sup> s. a.n.è.), dans une habitation de Dil'berdzin (I<sup>er</sup> s. av. - I<sup>er</sup> s. ap. J.C.), et sur plusieurs autres sites<sup>1</sup>. Ces couloirs, qui se multiplient dans l'architecture officielle d'Aï Khanoum et qui remplacent en quelque sorte les colonnades<sup>2</sup>, témoignent « d'un goût marqué pour des axes de circulation couverts et nettement individualisés, qui canalisent les déplacements »<sup>3</sup> et qui permettaient de circuler dans toute la maison sans avoir à traverser une pièce.

Dans le cœur de la ville, le long de la rue principale de la ville basse, se trouvait le quartier des grandes constructions civiques, religieuses et administratives de la cité. Devant l'ampleur des travaux et l'importance des dépenses qu'ils ont dû entraîner, « on se prend à penser que la colonisation grecque de la Bactriane s'est accompagnée d'une exploitation sans pareille des populations locales ou des masses serviles importées »<sup>4</sup> pour la mettre en oeuvre.

---

à Persépolis comporte, comme à Aï Khanoum, un corps de logis situé sur un côté d'une grande cour, une pièce principale centrale et son porche à colonnes, ainsi que la disposition des pièces sur trois côtés de la pièce principale.

<sup>1</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 104. Ce plan, ou ses variantes, fut utilisé à toutes les sauces : habitations (Aï Khanoum, Dil'berdzin et Dal'verzin Tépé), temples (Dil'berdzin, Takht-i Sanguin, Surkh Kotal), forteresses (Ajrtam) et bâtiments utilitaires (une citerne ouverte, à Dil'berdzin). Cf. G.A. Pougachenkova, « Le problème de l'héritage dans la culture artistique de la Bactriane antique », in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985, pp. 254-255

<sup>2</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 104.

<sup>3</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 266.

<sup>4</sup> G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 322.

Le *téménos* de Kinéas (Fig. 4) abritait un mausolée, ultime demeure de celui qui fut vraisemblablement le fondateur de la ville (l'inhumation *intra muros* étant un honneur exceptionnel) ainsi que de ses descendants. Ce bâtiment de brique crue, dont l'état le plus ancien reproduisait un plan en *T inversé* d'origine centre-asiatique<sup>1</sup>, fut réaménagé à deux reprises. Les corps y furent déposés dans des sarcophages de pierre ou dans des cercueils de bois imbriqués dans des cuves de brique crue ; un conduit menant à la tombe de Kinéas permettait d'y faire des libations<sup>2</sup>. On y a retrouvé deux inscriptions. La première, de deux vers, raconte comment Kléarchos, son auteur, a copié dans le sanctuaire de Delphes des maximes qui constituent la seconde inscription. La présence de ces maximes, aux extrémités du monde hellénique, atteste bien de l'attachement indéfectible des Grecs de Bactriane envers la culture traditionnelle hellénique.

L'immense gymnase (Fig. 27), resté inachevé, est l'un des plus gros du monde antique. Organisé autour d'une vaste cour à péristyle, il comprenait plusieurs locaux dont un établissement de bains dans la partie est-ouest, alimenté par des canalisations qui amenaient les eaux de l'Oxus situé tout près, au pied du contrebas<sup>3</sup>. À côté du gymnase (mais non intégré à celui-ci) se trouvait un ensemble architectural groupé autour d'une piscine. Ce lieu de détente était destiné à la même clientèle qui fréquentait le gymnase<sup>4</sup>.

Sur le côté ouest de la rue principale de la ville basse se dressait le grand complexe palatial (Fig. 23), à la fois résidence, trésor et siège de l'administration royale. L'ensemble du palais occupait une surface de 350 × 250 m, dont une bonne partie était consacrée à la

---

<sup>1</sup> On avait d'abord pensé que l'origine de ce plan était à chercher en Macédoine, mais la découverte du temple de l'Oxus de Takht-i Sanguin, dont la conception est semblable quoique plus élaborée, fait désormais pencher la balance en faveur d'une origine locale : P. Bernard, « Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *Studia Iranica* XXIII (1994), p. 97.

<sup>2</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'islamisation*, Paris, 1984, pp. 68-69.

<sup>3</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 41.

<sup>4</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 41.

grande cour à portiques nord *A* (137 × 108 m.)<sup>1</sup>. Si la conception de la cour, de type rhodien, et ses colonnes corinthiennes appartiennent à la sphère culturelle grecque, le vaste portique, avec ses trois rangées de colonnes *in antis*, rappellent plutôt les constructions achéménides.

Mais « derrière le décor de colonnes et d'antéfixes à la grecque des cours à péristyle et des porches hypostyles, c'est en fait un palais de tradition orientale que nous trouvons »<sup>2</sup>. En effet au-delà du portique *B* se trouvait le corps du palais, qui comprenait des quartiers d'habitations, des salles d'apparat, les bureaux de la haute administration du royaume ainsi que la trésorerie. Dans sa conception, dans la multiplication des couloirs le plan du palais d'Aï Khanoum rappelle celui du palais de Darius à Suse, d'inspiration néo-babylonienne<sup>3</sup> (Fig. 24). Les unités d'habitation sont au nombre de trois, situées dans l'angle sud-ouest du palais. Leur plan suit celui des autres maisons privées d'Aï Khanoum. Le siège de l'administration royale se trouvait vraisemblablement dans les pièces situées immédiatement au sud de la grande cour. Admirable par sa symétrie, la structure carrée *C* (52 mètres de côté), divisée en quatre blocs par deux couloirs se coupant à angle droit, comprenait à l'est deux salles de réception aux murs parés de pilastres de pierre tandis que les deux ensembles du côté ouest regroupaient diverses pièces à l'usage de l'administration<sup>4</sup>.

D'un point de vue architectural l'ensemble de la trésorerie (Fig. 28) était isolé des résidences et des salles d'apparat par un long couloir et par une petite cour dorique (90). Par le portique 106, on pénétrait dans une petite cour fermée, autour de laquelle se trouvaient les magasins, une quinzaine de pièces oblongues dépourvues de portes. Ce plan rappelle celui d'un des bâtiments du site d'Altyn 10 dans l'oasis de Bactres, de Toprak-kala en

---

<sup>1</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 42.

<sup>2</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 253.

<sup>3</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 253-257.

<sup>4</sup> P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 151.

Ouzbékistan et de Persépolis<sup>1</sup>. Dans ces magasins étaient conservés toutes sortes de marchandises, de monnaies (les documents économiques de la trésorerie indiquent dans les dernières années un afflux à Aï Khanoum de monnaies indiennes, vraisemblablement à mettre en rapport avec l'expédition indienne d'Eukratidès), de matériaux bruts (pierres précieuses et semi-précieuses à l'état brut, métaux, verre, ivoire, bois, etc.) et de produits fins (bijoux d'or et d'argent, vaisselle de luxe, mobilier)<sup>2</sup>. La cour dorique et le portique étaient probablement réservés aux hauts personnages, tandis que les marchandises étaient livrées dans les magasins par une entrée secondaire qui donnait directement sur la grande cour péristyle<sup>3</sup>. La pièce 107 tenait lieu de bibliothèque : on y a retrouvé les traces de deux textes, l'un rédigé sur papyrus et l'autre sur parchemin, qui attestent l'attachement des Grecs de Bactriane à la culture hellénique. Si le parchemin n'a laissé que quelques mots - une brève de vers? -, le papyrus a livré quatre colonnes d'un texte débattant de la théorie platonicienne des idées, que certains ont attribué à Aristote<sup>4</sup>.

Comme toute *polis* digne de ce nom Aï Khanoum possédait son théâtre. Ici encore les proportions apparaissent démesurées. Avec ses 42 mètres de rayon et ses 35 rangées de gradins, le théâtre, doté de trois loges réservées à l'élite (c'est là un développement étranger à la Grèce), avait une capacité estimée à 6 000 places<sup>5</sup>.

Les longues fouilles archéologiques ont mis au jour trois temples, aucun n'ayant de parallèle dans le monde grec. Le plus important d'entre eux, le *temple à niches indentées* (nommé ainsi à cause des niches qui ornent l'extérieur de ses murs) donnait sur la rue principale et constituait probablement le haut lieu religieux de la cité (Fig. 5). Par son plan

---

<sup>1</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 66-67.

<sup>2</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 60-66 ; du même auteur, « Les inscriptions économiques de la trésorerie d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH* CVII (1983), pp.315-372.

<sup>3</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 46.

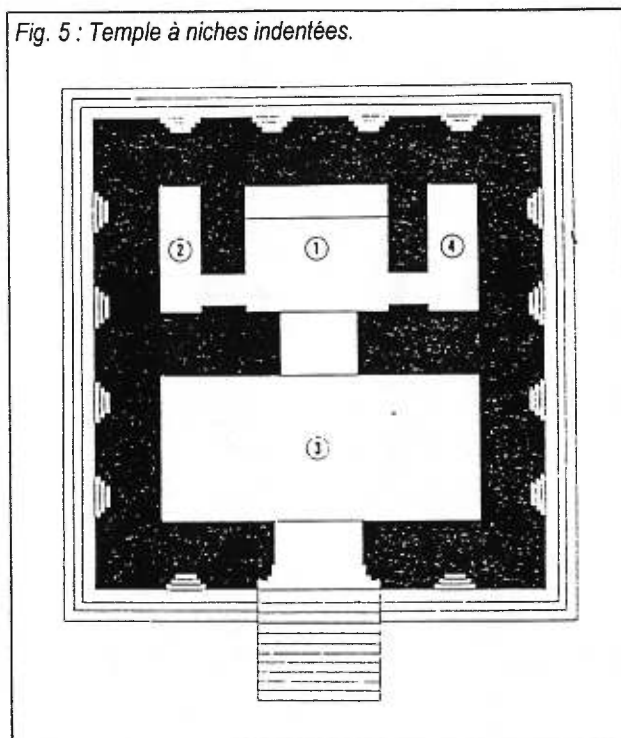
<sup>4</sup> « Étant donné la probable rareté des manuscrits grecs dans un Orient aussi éloigné des grands centres méditerranéens que l'était la Bactriane et le prix que les Gréco-Bactriens ne pouvaient manquer d'attacher à ces documents de la culture hellénique à laquelle ils étaient si fidèlement attachés, il n'est pas surprenant que l'on ait fait le choix du local le plus sûr du palais pour y garder les manuscrits de la bibliothèque palatiale. » : C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 50.

<sup>5</sup> P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCLXVI (1982), p. 154.



massif, par son podium à hauts degrés (50 cm chacun), sa cella tripartite, son parement mural à niches, ses colonnes de type oriental<sup>1</sup> le temple constitue une synthèse des traditions architecturales perses, mésopotamiennes et centre-asiatiques<sup>2</sup>. Le second temple, sis tout juste au-delà des murs de la cité, reproduit dans ses grandes lignes le *temple à redans*, à

Fig. 5 : Temple à niches indentées.



l'exception que le vestibule barlong, dépourvu de toit, donnait accès aux trois cellas<sup>3</sup>. Enfin une troisième structure religieuse, un podium à degrés dont nous reparlerons, avait des parallèles ailleurs en Bactriane.

Aï Khanoum se présente donc comme une cité moulée sur le modèle grec. Protégée par d'imposants remparts<sup>4</sup>, dotée de grandes complexes architecturaux, d'un théâtre et d'autres bâtiments culturels, siège probable d'un atelier monétaire royal<sup>5</sup>,

la cité fut très certainement l'une des plus importantes de l'empire gréco-bactrien. Pourtant

<sup>1</sup> Le sanctuaire a livré majoritairement des bases de colonne à tore : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 252.

<sup>2</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 267-272. C'est à l'époque séleucide que les traditions mésopotamiennes, toujours vivantes, seraient passées à l'Est : un temple d'Héraklès découvert à Masjid-i-Soleiman dans le Zagros reprend ce plan, qui est aussi celui du temple d'Artémis érigé à Doura-Europos à l'époque parthe.

<sup>3</sup> P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 159. Dans son état le plus ancien le temple était posé sur un podium à trois degrés de 23,2 x 20,8 m. et d'une hauteur totale de 1,80 m. Lors d'un réaménagement ultérieur le temple fut agrandi par l'ajout de pièces secondaires et d'annexes aux cellas latérales, mais le plan d'origine fut respecté : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 272-273.

<sup>4</sup> Plus massifs et imposants que ceux de la plupart des autres sites grecs d'Asie Centrale : P. Leriche, « Aï Khanoum, un rempart hellénistique en Asie Centrale », *Revue Archéologique* (1971), p. 268. En cela Aï Khanoum se rapproche des autres grandes capitales du royaume, Bactres, Merv, Begram.

<sup>5</sup> C.-Y. Petitot-Biehler, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN* XVII (1975), p. 56 ; D.W. Mac Dowall et M. Taddei, « The Early Historic Period : Achaemenids and Greeks », p. 208 in F.R. Allchin et N. Hammond, *The Archaeology of Afghanistan from The Earliest Times to the Timurid Period*, Londres, 1978.

son architecture témoigne d'un goût du colossal « sans commune mesure avec les besoins réels de la population »<sup>1</sup>. Ses vastes constructions de terre crue furent pourvues d'éléments décoratifs qui sont grecs dans leur essence, même s'ils portent parfois des marques d'orientalisation<sup>2</sup>. Les colonnes, tournées selon un procédé utilisé à l'époque archaïque, appartiennent aux trois ordres grecs traditionnels, bien que certaines bases de colonnes (tore épais reposant sur une plinthe, parfois à degrés ; bases campaniformes) appartiennent à une antique tradition orientale<sup>3</sup>. Notons la mise en garde de Paul Bernard : « le terme 'gréco-oriental' qui vient automatiquement à l'esprit pour qualifier l'art de ces grands bâtisseurs paraîtra sans doute inadéquat et peut-être même équivoque. Il se justifierait appliqué à une architecture restée essentiellement fidèle aux traditions méditerranéennes et que les influences orientales n'auraient affectée que superficiellement »<sup>4</sup>, ce qui n'est pas le cas à Aï Khanoum. Car au-delà de la couche superficielle des murales de stuc et des colonnades, la conception et la construction des grandioses bâtiments d'Aï Khanoum, à l'exception du théâtre et du gymnase, trahissent bel et bien leur appartenance à l'Orient et à l'Asie Centrale.

---

<sup>1</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 104.

<sup>2</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 249 sq.

<sup>3</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 250-251. Si les bases campaniformes appartiennent spécifiquement à l'art achéménide, les bases à tore pourraient être d'origine locale.

<sup>4</sup> P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 273-274.

## 4. Le peuplement de la Bactriane hellénistique.

### A) Populations sédentaires du royaume gréco-bactrien.

À la diversité géographique que l'on a évoquée s'ajoutait la multitude de nations qui formaient la population du royaume gréco-bactrien. Au moment où l'élément hellénique devint politiquement dominant en Asie Centrale, la région était depuis longtemps déjà intégrée au monde oriental antique. Elle était en effet l'une des satrapies les plus importantes de l'empire achéménide, tant à cause de ses multiples ressources que de la position stratégique qu'elle occupait en Orient : la satrapie de Bactriane-Sogdiane était à la fois à la frontière du monde scythe et le point de rencontre des civilisations indienne, scythe et iranienne. Ainsi la composition ethnique du royaume gréco-bactrien fut tributaire et de sa géographie et des différentes cultures qui se sont succédé sur son sol.

Le titre réducteur de la présente section ne doit pas occulter le fait, de première importance, qu'il y avait en Bactriane et en Sogdiane une multitude de peuples, nomades et sédentaires, partageant bien sûr des caractéristiques ethno-culturelles communes<sup>1</sup>, mais qui devaient posséder leurs propres dialectes, leur territoire ainsi que des coutumes locales.

---

<sup>1</sup> C'est le sens de la phrase de Strabon (XI.11.3) : *To men oun palaion ou polu diepheron tois biois kai tois êthesi tōn nomadōn hoi te Sogdianoi kai hoi Baktrianoi*. Quinte-Curce (IV.6.3) va dans le même sens : *Sunt autem Bactriani inter illas gentes promptissimi, horridis ingeniis multumque a Persarum luxu abhorrentibus ; siti haud procul Scytharum, bellicisissima gente et raptu uiuere assueta, semper in armis erant*. Cf. N.N. Negmatov, « La Bactriane ancienne et les régions historico-culturelles de la 'Mésopotamie' d'Asie Centrale », in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985, pp. 202-203.

## **1. Les populations locales : Bactriens et Sogdiens.**

### ***Unité et diversité culturelle.***

Les données archéologiques rassemblées par les chercheurs tant soviétiques que français semblent confirmer l'hypothèse selon laquelle l'Asie Centrale a connu dès l'Âge du Bronze, donc bien avant l'arrivée des Achéménides, l'existence d'une ou de plusieurs structures étatiques<sup>1</sup> capables de mener à bien les grands travaux hydrauliques déjà mentionnés de même que la construction de nombreuses citadelles. Il faudrait placer au tournant du I<sup>er</sup> millénaire la mise en place de ces États autochtones centre-asiatiques dans les plus grandes oasis, au centre desquelles se trouvaient des établissements de dimensions diverses, pourvus de fortifications parfois puissantes qui protégeaient les palais, temples et sanctuaires, et quartiers d'habitations<sup>2</sup>.

L'unité culturelle de la Sogdiane et de la Bactriane, qu'on peut entrevoir à l'époque pré-achéménide<sup>3</sup>, semble s'être maintenue malgré l'arrivée des Perses puis des Grecs, qui vinrent modifier à des degrés divers le paysage culturel de ces deux pays. D'une part il appert que la présence achéménide, bien que réelle, n'a pas eu de répercussions importantes sur le mode de vie traditionnel de la Bactriane, pas plus que sur la culture matérielle de ses habitants.

---

<sup>1</sup> R. Frye (*The Heritage of Persia*, Londres, 1962, p. 40) fixe à deux le nombre de ces États, « or rather confederations », pré-achéménides d'Asie Centrale : le premier situé dans la région d'Hérat (sous contrôle chorezmien), le second en Bactriane même. Plusieurs savants soviétiques vont dans le même sens : B.Ja. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans*, Paris, 1986 [1977], p. 23.

<sup>2</sup> Durant la période dite de *Jaz II* (environ 1100-700 av. J.-C.) : Cf. B. Lyonnet, « Les rapports entre l'Asie Centrale et l'empire achéménide d'après les données de l'archéologie », pp. 77-89 in H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, *Achaemenid History IV : Centre and Periphery*, Leyde, 1990. Pour une critique des sources (notamment littéraires) à la base des arguments en faveur d'États centre-asiatiques pré-achéménides : P. Briant, *L'Asie centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire*, Paris, 1984 ; également B.Ja. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans*, Paris, 1986 [1977], pp. 23-24 pour un survol de la littérature soviétique sur le sujet.

<sup>3</sup> L'union, par les souverains achéménides, de la Bactriane et de la Sogdiane en une seule satrapie -malgré son étendue démesurée- serait « une indication d'une parenté ethno-culturelle des régions qui forment la 'Mésopotamie' de l'Asie Centrale. » : N.N. Negmatov, « La Bactriane ancienne et les régions historico-culturelles de la 'Mésopotamie' d'Asie Centrale », p. 202 in *L'Archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985. Voir aussi V.M. Masson, « I monumenti archeologici dell'Asia Centrale. Influenze e relazioni Greco-Romane », pp. 358-359 in *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei,

De ceux-ci, on sait malheureusement assez peu de choses : les lacunes concernant la vie quotidienne des Iraniens s'étendent en effet à l'ensemble de la période pré-islamique. Leurs villages aux habitations de terre crue et de pisé sont depuis longtemps retournés à la terre<sup>1</sup> ; les destructions successives (suite aux incursions nomades, parthes, arabes et mongoles) ont laissé bien peu de traces de la vie dans l'Iran oriental durant l'Antiquité. De même la langue bactrienne reste largement un mystère puisque, contrairement à leurs voisins Sogdiens, ils n'ont pas laissé de témoignages littéraires (bien que postérieurs de plusieurs siècles de la période qui nous intéresse<sup>2</sup>) nous permettant de reconstituer approximativement la langue antique. Ce n'est que plus tard que l'alphabet grec a été adopté et modifié pour noter non le bactrien, mais bien le dialecte iranien des Koushans. Mais il est néanmoins possible que ceux-ci aient adapté l'alphabet araméen, pour rendre par écrit leur langue locale, suivant une hypothèse fondée sur l'analyse d'un tesson découvert dans le *temple à niches indentées* d'Aï Khanoum<sup>3</sup>. Mais il semble certain que les Bactriens et les Sogdiens, de même que les peuples nomades et semi-nomades de la région furent très proches culturellement parlant : ils partageaient pour la plupart une même religion, le zoroastrisme, des mœurs communes, parlaient des langues apparentées et leur mode de vie devait être fort semblable<sup>4</sup>.

### ***Villages et villageois.***

Pour l'essentiel ce mode de vie était celui de populations sédentaires, pratiquant

---

1966.

<sup>1</sup> Un bâtiment en terre crue non entretenu s'effondre rapidement, en quelques années : S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 73. Voir aussi A. Pugatchenkova, « L'argile, matériau fondamental de l'architecture bactrienne », *DA 116* (mars 1996), pp. 8-14 et 22-23.

<sup>2</sup> G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 71.

<sup>3</sup> Opinion soutenue par les savants V.A. Livšic et I.M. D'jakonov : B. J. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans*, Paris, 1986, p. 171.

<sup>4</sup> R. Frye, *The Heritage of Persia*, Londres, 1962, p. 45 ; G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 81 ; O. Lattimore, « Herdsmen, Farmers, Urban Culture », pp. 179-190 in *Production pastorale et société*, Cambridge et Paris, 1979, pp. 484-485.

l'agriculture et l'élevage, organisées en villages de plus ou moins grandes dimensions, lesquels constituaient l'unité de base du système social et économique oriental. Les paysans et artisans iraniens, les *laoi*, étaient liés à leur village<sup>1</sup>. Il est pratiquement certain qu'à l'époque hellénistique la mobilité sociale devait y être assez limitée, hormis certaines circonstances exceptionnelles : déplacement de populations afin de peupler de nouvelles cités ou colonies militaires, comme ce fut le cas lors de la fondation d'Alexandrie Eschatè, ou encore promotion éventuelle de certains individus au rang de citoyen quand un village passait du domaine royal au territoire d'une *polis*.

Ces villages, généralement fortifiés à partir de l'époque hellénistique, étaient disséminés partout sur le territoire gréco-bactrien. Les uns étaient directement sous contrôle hellénique, sur les terres royales ou sur le territoire des *poleis* et des nombreuses colonies militaires d'origine gréco-macédonienne. Les autres étaient localisés sur de larges portions du pays qui formaient les domaines des dynastes locaux. On sait que ces fiers aristocrates, d'origine locale ou perse, avaient mené la plus vive opposition qu'avait rencontrée Alexandre le Grand dans l'établissement de son empire *mondial*<sup>1</sup>. Nous examinerons plus en détail la situation des aristocraties locales dans une section ultérieure. Pour l'instant il suffit de dire que le prestige de ces élites resta presque intact malgré l'occupation grecque, et que leurs domaines continuèrent certainement à abriter une bonne partie de la population sogdo-bactrienne.

La vie quotidienne de ces paysans et artisans vivant en milieu rural, que ce soit sur la *chôra basilikè* ou sur les domaines des dynastes iraniens, ne dut pas changer beaucoup plus avec l'arrivée des Grecs, concentrés dans les colonies militaires et *poleis* du royaume gréco-bactrien. Car c'est surtout par le biais de ces dernières, héritées de la politique

---

<sup>1</sup> H. Kreissig, « Propriété foncière et formes de dépendance dans l'hellénisme oriental », pp. 197-221 in *Terre et paysans dans les sociétés antiques*. Paris, 1979. En p. 207 il note avec raison que « la question de savoir si les *laoi* étaient directement liés au sol qu'ils exploitaient ou à la communauté villageoise ne me semble pas autrement importante puisque, en fin de compte, les deux se recouvrent ». Voir aussi : Y. Garlan, « Économie et société dans l'empire séleucide », *RÉG* XCIII (1980), pp. 207-208.

d'urbanisation d'Alexandre (dont on exagère peut-être trop souvent la portée réelle dans ces régions<sup>2</sup>) et de ses successeurs séleucides, qu'une partie de la population bactrienne entra en contact direct avec les Grecs et leur civilisation. D'ailleurs la majorité de ces *poleis* et colonies grecques étaient situées à proximité de villages indigènes dont le voisinage était déjà mis en valeur<sup>3</sup>, favorisant ainsi la diffusion, chez les autochtones, de la culture hellénique.

On peut donc entrevoir une certaine influence de l'hellénisme même dans les humbles villages de la campagne centre-asiatique, influence essentiellement perceptible dans l'évolution stylistique de la céramique<sup>4</sup>. Peut-être que certaines communautés, à l'instar des villages syriens de l'époque romaine, ont-ils adopté une organisation grecque, avec ses magistratures, son assemblée et son chef, tantôt nommé *stratègos*, tantôt *komarchos*. Mais il est plus que probable que les Bactriens et Sogdiens vivant dans les villages situés hors du territoire des *poleis*, avec lesquelles ils n'entretenaient à peu près pas de contacts directs (si ce n'est par l'entremise d'un collecteur d'impôts ou d'une garnison logeant à proximité), ont gardé leur organisation sociale, réglé leurs conflits selon leurs propres lois et continué à pratiquer la religion de leurs ancêtres, malgré les affirmations contraires (et enthousiastes) de Plutarque<sup>5</sup> et autres.

Durant toute l'antiquité le village iranien typique fut constitué de plusieurs familles (élargies ou individuelles) pouvant faire remonter leur ascendance à un ancêtre commun. Ces groupes agnatiques<sup>6</sup>, à la structure presque tribale, étaient liés par un ensemble

<sup>1</sup> Voir à ce sujet A.B. Bosworth, « A missing year in the history of Alexander the Great », *JHS* CI (1981), pp. 17-39.

<sup>2</sup> Voir à ce sujet les remarques de A. Belenitskij, *Central Asia*, Londres, 1969, p. 59.

<sup>3</sup> P. Briant, *Rois, tributs et paysans*, Paris, 1982, pp. 61-63.

<sup>4</sup> Cf. B. Lyonnet, « Les rapports entre l'Asie Centrale et l'empire achéménide d'après les données de l'archéologie », pp. 77-89 in H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, *Achaemenid History IV : Centre and Periphery*, Leyde, 1990.

<sup>5</sup> *De Alexandri Magni Fortuna aut uirtute*, l.5 : *dia d'Alexandron tous Hellēnōn theous Baktrai kai Kaukasos prosekunēse. [...] hois empolistheisin esbesthē to agrion kai to cheiron hupo tou kreittonos ethizomenon.*

<sup>6</sup> Voir les remarques de A. Perikhanian (« Iranian society and law », pp. 641 sq. in E. Yarshater, éd., *The Cambridge History of Iran. T.III vol. 2*, Cambridge, 1983) traitant la période sassanide mais qui valent aussi bien pour les périodes antérieures car elles touchent

d'obligations religieuses (culte des ancêtres) et sociales. Chaque famille, cellule de base de la société iranienne, était patriarcale, patrilinéaire, polygame et d'ordinaire endogame<sup>1</sup>, limitant donc par sa structure même la possibilité d'un rapprochement (volontaire il s'entend) entre femmes iraniennes et colons grecs, par exemple.

La production et la propriété y étaient généralement collectives, de la même façon que le village était collectivement responsable du paiement du tribut<sup>2</sup>. Les chefs de famille durent continuer à jouir à l'époque gréco-bactrienne du même respect et des mêmes fonctions qu'à l'époque achéménide, traitant avec les dynastes iraniens et peut-être aussi avec les membres de la bureaucratie royale lorsque nécessaire. Responsables des affaires courantes de leur communauté, ces chefs de famille sont les plus susceptibles (avec les fonctionnaires et les scribes dont nous reparlerons plus loin) d'avoir appris quelques mots de grec.

Ces communautés villageoises possédaient en outre une organisation religieuse établie depuis le V<sup>e</sup> siècle au plus tard. Bien qu'elle ne possédât pas encore la prééminence et le soutien actif des autorités politiques supérieures (comme ce sera le cas durant la période sassanide), cette organisation religieuse fut certainement un facteur important dans le maintien de la cohésion sociale des Bactriens et des Sogdiens vivant en milieu rural. Car malgré l'immense prestige de la culture grecque, les traditions religieuses, le clergé, les sanctuaires et les modestes temples du feu iraniens<sup>3</sup> restèrent sans doute dans une large mesure intacts. Les indispensables prêtres maintinrent l'ensemble du culte mazdéen. Par leurs prières ils assuraient le repos des âmes des défunts retournant à Ahura Mazda, de

---

à un des fondements de la société iranienne antique, dont faisaient évidemment partie les Bactriens et autres peuples iraniens centro-asiatiques.

<sup>1</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (1)*, Cambridge, 1968, pp. xxxix-xl.

<sup>2</sup> Cf. H. Kreissig, « Propriété foncière et formes de dépendance dans l'hellénisme oriental », pp. 197-221 in *Terre et paysans dans les sociétés antiques*, Paris, 1979.

<sup>3</sup> M. Boyce et F. Grenet, *A History of Zoroastrianism*, vol. III, Leyde, 1991, p. 55.



même que la guérison des malades, une de leurs spécialités<sup>1</sup>. Des scribes iraniens devaient assurer, conjointement avec les fonctionnaires grecs, l'administration et la collecte des taxes dans les districts ruraux. Ces scribes étaient, de par leur formation, proches des prêtres ; la seule présence de *l'araméen d'empire* dans les fameux édits bouddhistes du souverain maurya Açoka (v. 269-232 a.n.è.), atteste la vitalité et la permanence des traditions administratives et culturelles héritées des Achéménides - l'araméen étant le véhicule des idées et des croyances proprement iraniennes<sup>2</sup>.

Il est intéressant de noter que si le grec est présent sur les édits d'Açoka trouvés à Qandahar (qui serait l'antique Alexandrie d'Arachosie<sup>3</sup>), il est étonnamment absent sur plusieurs autres édits de ce même roi, qui procèdent pourtant du même désir de prosélytisme, trouvés en Afghanistan. Ainsi l'inscription bilingue dont on a trouvé un fragment à Darunta (près de Jalalabad) fut rédigée en araméen et en prakrit, un dérivé du sanskrit. Trois des inscriptions découvertes à Laghman furent gravées en sanskrit ; les deux autres étaient en araméen seulement<sup>4</sup>. Nulle trace du grec dans ces écrits destinés à rejoindre le plus de gens possible : c'est là un signe probant de la faible pénétration, en près d'un siècle de présence hellénique, de cette langue dans les régions situées hors des grands centres urbains, ainsi que de la permanence des traditions culturelles pré-hellénistiques. Il faut toutefois admettre que la présence grecque en Arachosie fut tenue jusqu'aux campagnes de Démétrios I, de Ménandros et d'Apollodotos dans la première moitié du II<sup>e</sup> s. av. J.-C : Alexandre n'y avait fait que passer.

Enfin une dernière classe sociale à caractère religieux, celle des musiciens-poètes,

---

<sup>1</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (2)*, Cambridge, 1983, p. 829 ; W.M. McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, Chapel Hill, 1939, p. 82.

<sup>2</sup> Susan Sherwin-White et Amélie Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis*, Berkeley, 1993, pp. 101-103 ; E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (1)*, Cambridge, 1968, pp. xxx-xxxi.

<sup>3</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (2)*, Cambridge, 1983, p. 822 ; P.M. Fraser, *Cities of Alexander the Great*, Oxford, 1996, pp. 132 sq.

<sup>4</sup> Voir Ball, W. et Gardin, J.-C., *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, T.1, Paris, 1982, p. 83 (Darunta) et p. 250

continua également à œuvrer parmi les populations locales. Leur rôle était semblable à celui des aèdes grecs, « observing, recording, and giving expression to common emotions and thoughts; by turn eulogists, satirists and story-tellers, historians of the past and commentators on their own times - and hence to a large extent the shapers of opinion. »<sup>1</sup>.

### *Les dynastes locaux.*

Ainsi l'organisation sociale de l'Iran oriental était-elle caractérisée par l'organisation en petites communautés rurales placées sous la dépendance de seigneurs à qui elles versaient une partie de leur production en guise de tribut. Les historiens d'Alexandre ont relaté à maintes reprises les démêlés des Gréco-Macédoniens avec certains de ces dynastes locaux, qu'Arrien appelle *hyparques* et qui devaient contrôler de larges portions du territoire bactrien. Chacun de ces dynastes possédait une place forte, généralement construite sur un pic rocheux (d'où le nom de *petra* qui lui est donné par Quinte-Curce), qui servait à la fois de résidence, de forteresse et de magasin pour entreposer des vivres en cas de siège ou de disette. C'est le contrôle de cette *petra* et des terres environnantes placées sous leur surveillance qui assurait le pouvoir des dynastes iraniens<sup>2</sup>.

On sait que certains de ces domaines, que certains ont qualifié de féodaux, constituaient à l'arrivée d'Alexandre de véritables États indépendants au sein de l'empire achéménide. On pense surtout à celui d'Ariamazès, dont on dit qu'il possédait trente mille hommes sous ses ordres et des réserves de nourriture en telle abondance qu'il pouvait soutenir un siège de deux ans (Quinte Curce, VII.11.1-2). Tout en conservant le pouvoir effectif, cette aristocratie locale, forte de ses avantages, s'était rapidement intégrée à l'ordre achéménide qui n'avait fait qu'encadrer et détourner à son profit les structures sociales et politiques préexistantes<sup>3</sup>.

---

(Shalatak/Laghman) pour les références; R. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 164.

<sup>1</sup> M. Boyce et F. Grenet, *A History of Zoroastrianism*, vol. III, Leyde, 1991, p.59.

<sup>2</sup> P. Briant, *Rois, tributs et paysans*, Paris, 1982, p. 71.

<sup>3</sup> B.J., Staviskij *La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture*, Paris, 1986 [1977], p. 24 ; P. Briant, *L'Asie Centrale*

La venue d'Alexandre le Grand (qui a séjourné en Asie Centrale entre l'été 329 et 326) a modifié quelque peu les données. D'une part celui-ci a augmenté les dimensions de la *chôra basilikê* (sur laquelle seraient ultérieurement fondées les colonies et *poleis* séleucides<sup>1</sup>) en éliminant certains des plus importants dynastes et en y rattachant leurs domaines. Mais ce que l'on doit retenir de nos sources, c'est que cet élargissement de la terre royale fut somme toute assez limité puisque la majorité des dynastes bactriens et sogdiens, comme Oxyartès, Simisithrès, Choriénès ou Artabazos ont conservé la pleine jouissance de leurs domaines et privilèges.

Sans doute la position des aristocraties locales fut-elle renforcée par la longue période d'affaiblissement du pouvoir grec dans les *Hautes Satrapies*, période qui prit place entre la mort d'Alexandre et l'*anabase* de Séleukos I<sup>er</sup>, qui arriva en Bactriane vers 212 av. J.-C. Car si à la conférence de Triparadeisos en 321 des satrapes comme Stasanor et Oxyartès furent maintenus dans leurs fonctions<sup>2</sup>, c'est non seulement parce que le cours des événements dans le monde méditerranéen faisait en sorte que ces régions éloignées tenaient une place somme toute secondaire dans les préoccupations des Diadoques, mais aussi parce que ces satrapes avaient dû nouer avec les dynastes locaux des liens plus étroits que jamais. Administrateurs de régions éloignées où les autochtones formaient l'immense majorité de la population, privés d'apports réguliers de soldats gréco-macédoniens, les satrapes se sont maintenus au pouvoir parce qu'ils étaient trop populaires auprès des populations locales pour être déplacés<sup>1</sup>.

On ne sait pas grand-chose de la politique des premiers Séleucides envers les dynastes sogdo-bactriens. Mais l'absence de tout écho concernant une quelconque

---

*et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire*, Paris, 1984, pp. 81 sq.

<sup>1</sup> G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, p. 21.

<sup>2</sup> Justin, XIII.4.19-23.

résistance face au pouvoir séleucide<sup>2</sup> porte à croire que l'action de Séleukos I<sup>er</sup> et d'Antiochos I<sup>er</sup>, petit-fils de Spitaménès, héros de la résistance sogdienne contre Alexandre et régent des *Hautes Satrapies* entre 294/93 et 281, se limita à quelques expéditions exploratoires, au rétablissement des quelques cités détruites par des poussées scythes, à la fondation de colonies militaires destinées à assurer les communications entre la Bactriane et le reste de l'empire; peut-être aussi à la constitution d'un *limes* aux abords du Iaxartès<sup>3</sup>. Rien qui puisse mettre en danger les positions de l'aristocratie iranienne.

Il est éminemment difficile de conjecturer de l'évolution de la puissance de ces dynastes iraniens à l'intérieur du royaume gréco-bactrien. Chose certaine, on voit mal comment les rois gréco-bactriens, malgré les ressources dont ils disposaient et leur incontestable supériorité technique dans le domaine de la poliorcétique, auraient pu réussir là où Alexandre le Grand et, avant lui, les Achéménides avaient échoué, c'est-à-dire à briser la puissance des dynastes locaux. Il n'est d'ailleurs pas certain qu'ils aient jamais cherché à le faire. Les Grecs formaient une infime minorité parmi la population d'origine iranienne; avec la formation progressive de l'empire parthe et les troubles qui secouaient le vieux monde méditerranéen, l'apport de nouveaux immigrants d'origine hellénique devait être réduit (à peu de choses près) à néant et ce, bien avant l'émancipation sous Diodote I<sup>er</sup>. Dans ces conditions, la stabilité des structures sociales est garante de l'ordre politique : aussi les dynastes bactriens et sogdiens ont dû continuer à jouir, durant la période d'indépendance, au moins des mêmes droits et privilèges qu'ils avaient déjà sous les Achéménides et les Séleucides, sinon plus.

Il y a en effet fort à parier que les seigneurs iraniens ont été appelés à participer activement d'une part à la défense du territoire contre d'éventuelles incursions nomades et

---

<sup>1</sup> Diodore de Sicile, XIX.48.1.

<sup>2</sup> Exception faite de quelques phrases de Justin concernant la conquête des Hautes Satrapies par Séleukos I<sup>er</sup> : XV.4.9-10.

<sup>3</sup> É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.C.)*, t. 2, Nancy, 1966, pp. 238 sq.

d'autre part aux campagnes militaires (nécessairement lucratives) qui menèrent à l'expansion du domaine gréco-bactrien en Margiane, en Arachosie et en Inde. Comme les Bactriens et les Sogdiens, à l'instar de leurs cousins Sakas, étaient de redoutables cavaliers et que la cavalerie a toujours occupé une place prépondérante dans ces régions, il ne serait pas surprenant que les rois gréco-bactriens aient vu dans la guerre une activité profitable à tous. Soldats grecs et seigneurs iraniens unis dans une même quête de butin, auraient ainsi mis de côté leurs différences et assuré la stabilité sociale du royaume, du moins en ce qui concerne les classes dirigeantes.

### ***Religions iraniennes de l'empire gréco-bactrien.***

Il est toujours difficile d'interpréter la signification religieuse de données archéologiques, tout spécialement lorsque les trouvailles sont éparses et les cultes locaux mal connus. L'histoire religieuse du monde iranien est encore dans une large mesure entourée de brumes épaisses. On ne sait toujours pas quelle était la religion des souverains achéménides<sup>1</sup>. Ni la forme, ni la teneur exacte du zoroastrisme prêché en Iran oriental à l'époque hellénistique ne sont connus, ni l'organisation de son clergé<sup>2</sup> ; maints aspects rituels sont déduits des indications données par les textes avestiques et ceux, combien postérieurs à l'époque qui nous intéresse, datant de l'époque où les rois sassanides systématisaient, organisaient et uniformisaient la *bonne religion*, près de mille ans après la venue de son prophète.

Les racines du zoroastrisme semblent profondément enracinées dans les terres et la culture centre-asiatiques. En effet l'horizon géographique des plus anciens *Yasnas* (X et XIX) se limite apparemment au nord-est du monde iranien : Sogdiane, Margiane, Choresm,

---

<sup>1</sup> Cf. Claire Herrenschildt, « La religion des Achéménides : état de la question », *Studia Iranica* IX (1980), pp. 325-339.

<sup>2</sup> Qui semble être apparu au IV<sup>e</sup> s. a.n.è., afin de desservir les temples du feu : M. Boyce, *A history of Zoroastrianism, vol. II : Under the Achaemenians*, Leyde, E.J. Brill, 1982, p. 229.

Arie et Drangiane<sup>1</sup>. De même l'analyse linguistique des *Gathas* rattache ceux-ci à l'Iran oriental<sup>2</sup>. Il semble donc bien que c'est de cette région qu'était originaire l'illustre Zarathuštra Spitama (peut-être de Sogdiane plus précisément<sup>3</sup>), et qu'il fut actif dans ces régions dans les décennies qui précéderent la conquête de Cyrus le Grand, quelque part entre 545 et 540 a.n.è.<sup>4</sup> Quoi qu'il en soit, les enseignements de Zarathuštra devaient avoir en Asie centrale, berceau de la foi, une grande importance et une très large acceptation. Le trésor de l'Oxus, d'époque achéménide, comportait plusieurs plaques d'or sur lesquelles figurent des adorateurs, dont quelques-uns en costume margien, tenant le *barsom*, faisceau de branches utilisé par les prêtres mazdéens lors de certaines cérémonies, de même qu'une fleur<sup>5</sup>.

Il ne faut toutefois pas perdre de vue le fait que l'archéologie atteste la survivance en Bactriane et dans les régions environnantes de nombreuses divinités locales, de systèmes de croyances liées tantôt au monde scythe, tantôt à l'Inde ou à l'Iran occidental. L'ancienne classe dirigeante perse ainsi que des princes scythes maintenaient des traditions et des pratiques religieuses condamnées par le grand réformateur, telles l'inhumation ou la

---

<sup>1</sup> A. Christensen, *Études sur le Zoroastrisme de la Perse antique*, Copenhague, 1928, pp. 5-7 ; W.M McGovern, *The Early Empires of Central Asia*, Chapel Hill, 1939, pp.74-75 ; M.F. Kanga, *Avesta Reader*, Gultekdi, 1988, pp. 83-84. *Yasna* 10 : « C'est un dieu bon qui t'a déposé [le Haoma], vaillant et sage, sur la hauteur de la Haraiti [la chaîne de l'Elburz]. De là des oiseaux divins t'ont porté dans tous les sens sur le Shkata Upairisaëna [chaîne de l'Hindukush], sur le Staëra [dans le massif de Ghorband] qui a sa tête dans les étoiles, sur le Kusrâdha Kusrô-patâdha [?], sur la passe de Pawrâna [passe de Parvân, dans l'Hindukush] et sur les montagnes Blanches [qui longeraient vers le sud la rivière Kaboul] : J. Darmester, *Le Zend-Avesta*, Paris, 1960 [1892], pp. 101-103, cf. notes 28, 30, 31-34.

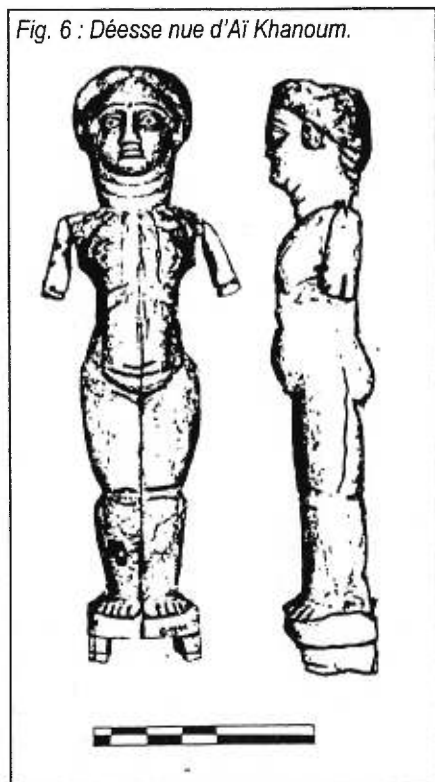
<sup>2</sup> M. Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. I, Leyde, 1975, pp. 189 sq. Mais d'autres traditions l'ont fait naître en Iran occidental : voir A.V.W. Jackson, *Zoroaster. The Prophet of Ancient Iran*, New York, 1965 [1901] pp. 186-205 pour une revue des sources classiques, iraniennes et arabes sur la vie de Zarathuštra.

<sup>3</sup> Ilya Gershevitch (« Approaches to Zoroaster's Gathas », *Iran* XXXIII (1995) pp. 4-5) a très précisément proposé le village aujourd'hui nommé Drja, situé non loin de Samarcande, comme lieu d'origine du prophète. Une telle identification est évidemment à prendre avec un grain de sel, les *Gathas* ne renfermant que des allusions très vagues, parfois altérées par la tradition, concernant la patrie de Zarathuštra.

<sup>4</sup> La datation de la vie de Zarathuštra reste aujourd'hui encore sujette à débats. Si la date de 6000 av. J.-C. est rejetée de tous, certains savants optent pour le tournant du 1<sup>er</sup> millénaire av. J.-C. : ainsi Mary Boyce (*A History of Zoroastrianism*, vol. I, Leyde, 1975, p. 190 sq.) le situe entre les années 1400 et 1000. Mais la date traditionnelle, donnée par les zoroastriens eux-mêmes et par les écrivains arabes, oscillant entre 660/628 et 583/551. Cette datation est adoptée notamment par A.V.W. Jackson (*Zoroaster, the Prophet of Ancient Iran*, New York, 1965 [1901], pp. 14 sq.), P. du Breuil (*Histoire de la religion et de la philosophie zoroastrienne*, Monaco, 1984, pp. 25-28) et par Mircea Eliade (*Histoire des croyances et des idées religieuses*, t.1, Paris, 1986 [1976], p. 318). Sur cette question, voir Ilya Gershevitch, « Approaches to Zoroaster's Gathas », *Iran* XXXIII (1995), pp. 6-15 : elle y expose fort savamment et en profondeur les arguments pour et contre la datation traditionnelle du VI<sup>e</sup> siècle, qu'elle adopte sans réserves.

<sup>5</sup> R.D. Barnett, « The Art of Bactria and the Treasure of the Oxus », *Iranica Antiqua* VIII (1968), pp. 36-37.

crémation des corps<sup>1</sup>, alors qu'en Asie Centrale c'était vraisemblablement le décharnement par exposition qui était la règle<sup>2</sup>. Toutefois la situation religieuse en Iran oriental n'était pas



exclusive, dominée par le fanatisme que l'on rencontrera plus tard, aux premiers siècles de notre ère, lorsque le christianisme en Occident et le mazdéisme de l'Orient sassanide seront promus religions d'État. Aussi le message réformateur de Zarathoustra n'effaçait nullement les croyances établies, et le phénomène de continuité que l'on a pu observer quant à l'organisation sociale et, dans une certaine mesure, politique de l'Asie Centrale grecque dut certainement s'appliquer également dans la sphère religieuse.

C'est ainsi que le culte de la *déesse nue* est attesté par les petites statuettes d'ivoire ou d'argile, découvertes en divers endroits de la Bactriane et de la Sogdiane, la représentant parée de colliers de dents et

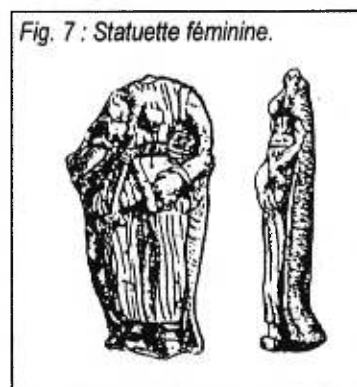
de colliers croisés (Fig. 6). Cette déesse était probablement liée à un culte de la fécondité qui avait des parallèles au Proche-Orient, en Iran et en Inde<sup>3</sup>. D'autres figurines de divinités, appelées *déesse au miroir*, représentées en position frontale, vêtues d'une robe moulante

<sup>1</sup> On a découvert des urnes cinéraires au Choresm (Koj Kryglan-Kala, IVe - IIIe s. a.n.è.) et en Sogdiane (Kzyl-Kyr, IVe - IIIe s.a.n.è.). En Bactriane la crémation est attestée essentiellement à la période koushane ; la plupart des cas sont à mettre en liaison avec le bouddhisme : F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, pp. 63-65 (Choresm et Sogdiane) et 213-215 (Bactriane).

<sup>2</sup> M. Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. I, Leyde, 1975, pp. 110-114. Toutefois F. Grenet (*Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 220) a remis cette hypothèse, jugeant que la tradition du décharnement des corps « peut-être fut toujours minoritaire » en Bactriane. Toutefois cette pratique est par nature destinée à laisser peu de traces ; la faiblesse des témoignages archéologiques à son sujet n'est gage de rien.

<sup>3</sup> L'origine de ces déesses reste incertaine. On en a retrouvé à Barat-Tépé (IIIe - IIe s.), Kalchajan (au tournant de notre ère), Dal'verzin Tépé, Maracanda/Afrasiab, à Taxila ainsi qu'en Margiane et au Choresm : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Ai Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 15-18. Voir également G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, pp. 113 (Kalchajan), 124 (Maracanda), 152 (Margiane) ; B. J. Staviskij., *La Bactriane sous les Kushans, problèmes d'histoire et de culture*, Paris, 1986, p. 172.

à manches longues et tenant un miroir rond de la main droite, ont également été trouvées à Dil'berzin, Bactres et Merv. Cette déesse, peut-être originaire de Margiane, aurait été intégrée au panthéon bactrien, ne doit rien à la culture grecque<sup>1</sup>. Des statuettes moulées, de conception strictement frontale, représentent une femme vêtue de pantalons bouffants ou d'une jupe collante à plis verticaux, serrée au chevilles et d'une tunique sans manches, bouffante à la taille (Fig. 7). Portant bracelets et bagues au doigts, coiffées d'un bonnet hémisphériques, leur costume est généralement de type est-iranien, même si chez certaines le costume montre des influences helléniques. Très fréquentes en Asie Centrale (surtout à l'époque koushane), ces statuettes avaient probablement un rôle cultuel, associé à un rite iranien, typiquement centre-asiatique<sup>2</sup>. Un croissant de cuivre, découvert à Aï Khanoum, portant en son centre un visage féminin, était peut-être une enseigne cultuelle à l'image d'une divinité lunaire, à mettre en rapport avec les déesses Salènè et Mao représentées sur les monnaies koushanes, lesquelles jouissaient alors d'un prestige certain<sup>3</sup>.



Ces quelques exemples semblent indiquer qu'en Asie Centrale hellénistique le zoroastrisme ne put jamais complètement détrôner les divinités pré-zoroastriennes. À tel point que la position secondaire qu'occupait le zoroastrisme dans le monnayage des rois koushans a même fait dire à certains que cette religion, dans ses formes les plus pures, n'était pratiquée que par des cercles restreints et qu'en bout de ligne elle fut étrangère aux

<sup>1</sup> F. Grenet, « Trois documents religieux de Bactriane afghane », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 157-158.

<sup>2</sup> O. Guillaume et A. Rougeulle, *Fouilles d'Aï Khanoum VII : Les petits objets*, Paris, 1987, pp. 61-62. E. Bickerman (« The Seleucids and the Achaemenids », in *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*. Rome, 1966, pp. 111-112) a remis en question l'appartenance de ces figurines de déesses, apparaissant au III<sup>e</sup> s., au monde iranien, considérant qu'elles représentaient non une quelconque déesse-mère, mais bien une jeune fille, en l'occurrence Aphrodite.

<sup>3</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 57-58. Sous le nom de Salènè on perçoit bien l'influence de la Sélènè grecque.



« cultes réellement pratiqués par la population » bactrienne<sup>1</sup>. On a exhumé à Aï Khanoum et à Pašmak-tépé des terrasses/sanctuaires à ciel ouvert<sup>2</sup>. De telles constructions avaient déjà été décrites par Hérodote (I.131-132) ; les relations que celles-ci entretenaient avec le zoroastrisme restent obscures, mais le lien est réel. Aussi n'y a-t-il pas lieu de mettre en doute le fait que le zoroastrisme, religion dépouillée, austère, intérieure, dont l'iconographie était encore peu développée, connaissait un large écho chez les populations sédentaires de Bactriane. Néanmoins le zoroastrisme, qui n'atteint certainement pas encore à cette époque la primauté absolue qu'il aura sous les rois sassanides, dut s'accommoder de formes plus ou moins populaires de son culte, qui laissait place à des divinités diverses, d'origine locale ou même teintées d'hellénisme.

À n'en pas douter l'action des Séleucides et de leurs successeurs gréco-bactriens envers les religions iraniennes fut dans l'ensemble nettement plus positive que celle d'Alexandre. Celui-ci est en effet considéré par la tradition zoroastrienne (encore de nos jours) comme un envoyé d'Ahriman venu détruire la *bonne religion* et ses adhérents<sup>3</sup>. Le silence des sources classiques sur d'éventuelles répressions contre des membres du clergé mazdéen s'expliquerait peut-être par le fait qu'au moment de leur rédaction, soit bien après les événements, Zarathuštra était devenu une figure de premier plan dans l'univers spirituel gréco-romain et qu'il aurait été embarrassant de montrer Alexandre pourchassant prêtres

---

<sup>1</sup> En effet chez les Koushans les divinités zoroastriennes, peu nombreuses, étaient tirées surtout de l'Avesta récent ; Ahura Mazda est rarement représenté, de même que Vohu Manah (MANAOBAΓO). Plus populaires étaient les divinités astrales : Mithra/soleil, Mah/lune), de la fécondité (Oxus, Nana, Ardoxšo). Cf. F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, pp. 19-20 ; D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 310-313.

<sup>2</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 18.

<sup>3</sup> Ainsi dans le *Artag Viraf Nâmak* (oeuvre de date inconnue mais « comparable à plusieurs ouvrages musulmans » : J. Duchesne-Guillemain, *La religion de l'Iran ancien*, Paris, 1962, p. 61) : « Pendant 300 ans la Loi resta pure et les hommes gardèrent la Foi. Puis le maudit Ahriman, le damné, pour faire perdre aux hommes la Foi et le respect de la Loi, poussa ce maudit Alexandre, le Grec, à venir au pays d'Iran, y apporter l'oppression, la guerre et les ravages. [...] Le méchant Ahriman suscita le malfaisant Alexandre, et brûla les livres de la Loi. Il fit périr les sages, les hommes de Loi et les savants du pays d'Iran. [...] Quand les hommes du pays d'Iran n'eurent plus ni rois, ni gouverneurs de province, ni chefs, ni hommes versés dans la Loi, les troubles et les dissensions les divisèrent, et ils perdirent la Foi ». Cité par P. du Breuil, *Histoire de la religion et de la philosophie zoroastrienne*, Monaco, 1984, p. 115-116. Sur Alexandre et les Iraniens, cf. également W. Hanaway, « Alexander and the Question of Iranian Identity », *Acta Iranica* XVI (1990), pp. 93-103.

zoroastriens et mages achéménides<sup>1</sup>. Mais en même temps que Zoroastre et ses enseignements étaient peu à peu intégrés à l'hellénisme, toute une littérature prophétique annonçant le retour prochain de la royauté iranienne et la fin de la domination étrangère fit son apparition en Orient, maudissant les Grecs (essentiellement les souverains séleucides) et leur panthéon, promettant le retour de la royauté iranienne qui rétablirait à nouveau l'ordre cosmique voulu par Ahura Mazda<sup>2</sup>.

Pourtant si les Séleucides ont, à l'instar d'Alexandre, favorisé temples et divinités mésopotamiennes, nous n'avons que très peu de preuves tangibles, outre les exemples cités plus haut, d'une ouverture particulière de ces souverains envers les dieux et les sanctuaires proprement iraniens. Ce phénomène est peut-être dû à la réticence des rois grecs à supporter la religion de ceux qui furent longtemps les maîtres de l'Asie, simple calcul politique visant à faire oublier aux anciens sujets de l'empire perse l'ancien ordre achéménide. Mais peut-être est-ce dû plus simplement au fait que, mis à part le culte d'Anahita (qui doit d'ailleurs plus à la Mésopotamie qu'à l'Iran et qui avait un temple à Bactres, et qui fut peut-être toujours secondaire en Asie Centrale<sup>3</sup>), le mazdéisme n'était guère riche en sanctuaires somptueux et en endroits consacrés, et que ces monuments ont beaucoup souffert à l'arrivée

---

<sup>1</sup> C'étaient eux qui avaient le plus à perdre de la présence grecque, à laquelle ils devaient (dans les premières décennies du moins) s'opposer tant pour des motifs religieux (seul un roi zoroastrien pouvait correctement assurer l'ordre du monde) que politiques. Aussi ne serait-il pas étonnant qu'une grande part d'entre eux aient incité à la révolte ou, du moins, à la résistance passive face aux maîtres grecs et leurs dieux. Cf. S.K. Eddy, *The King is Dead*, Lincoln, 1961, p. 58 ; P. Filippani-Ronconi, « La conception sacrée de la royauté iranienne », pp. 90-101 in *Commémoration Cyrus, vol. I : Hommage universel*, Leyde, 1974 ; M. Boyce et F. Grenet, *A history of Zoroastrianism*, T.III, Leyde, 1991, pp. 15-16 ; D. Mendels, « The Five Empires : a Note on a Propagandistic Topos », *AJPh CII* (1981), pp. 330-337.

<sup>2</sup> M.N. Dhalla, *History of Zoroastrianism*, New York, 1938, p. 293 ; E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III : The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Cambridge, 1968, p. xxiii. Avec Alexandre une littérature prophétique annonçant le retour prochain de la royauté iranienne et la fin de la domination étrangère fit son apparition en Orient : S.K. Eddy, *The King is Dead*, Lincoln, 1961, p. 58 ; B. Hjerrild, « The survival and modification of Zoroastrians in Seleucid Times », pp. 140-150 in *Religion and religious practice in the Seleucid kingdom*, Aarhus, 1990, p. 147. Un exemple de prophétie est donnée par M. Boyce et F. Grenet, *A history of Zoroastrianism*, vol. III, Leyde, 1991, p. 13. Il faut noter que la date de rédaction du *Bahman Yasht*, sur lequel S.K. Eddy base pour l'essentiel son argumentation est de date tardive : sa rédaction aurait eu lieu à la fin de la période sassanide, au VII<sup>e</sup> ou au VIII<sup>e</sup> s. ap. J.C. : C.G. Cereti, « On the date of the Zand-i Wahman Yasn », pp. 243-258 in *K.R. Cama Oriental Institute Second International Congress Proceedings*, Bombay, 1996.

<sup>3</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Al' Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 101.

des Arabes qui imposèrent l'islam<sup>1</sup>.

Quelques-uns de ces monuments ont toutefois été retrouvés, témoignages du support des souverains séleucides et gréco-bactriens envers les religions de leurs sujets. Ainsi la période hellénistique aurait vu, à partir du II<sup>e</sup> s. a.n.è., la consolidation du zoroastrisme dans le monde iranien. D'origine centre-asiatique, le plan de bâtiment avec cour ou pièce de réception centrale entourée de pièces secondaires est désormais associé à nombre de monuments à caractère religieux<sup>2</sup>. On a déjà mentionné les terrasses à ciel ouvert d'Aï Khanoum et de Pašmak-tépé, sanctuaires où se pratiquait un « mazdéisme de plein air »<sup>3</sup>. Le temple de Takht-i Sanguin (Fig. 26), dédié vraisemblablement au dieu Oxus, est daté de l'époque séleucide, d'après le style de l'unique chapiteau ionique qui y a été retrouvé et les dimensions des briques du premier état (50 cm de côté), qui suivent, à peu de choses près, le standard en vigueur à l'époque achéménide<sup>4</sup>. Le plan de l'édifice comporte un portique à huit colonnes (dont il reste un chapiteau), une cella principale (12,75 x 11,50 m.) à quatre colonnes, deux cellas secondaires avec pièces annexes, ainsi que deux ailes qui auraient abrité, selon les fouilleurs, un culte du feu<sup>5</sup>. Toutefois on ne connaît rien des relations qu'entretenait en Asie Centrale le zoroastrisme avec les divinités locales, même si

---

<sup>1</sup> C'est en effet seulement sous Artaxerxès II Mnémôn (404-358 av. J.-C.) qu'Anahita, vieille déesse indo-iranienne des eaux (bientôt devenue déesse tant de la fertilité et de la procréation que de la guerre), fut promue au rang de divinité majeure du panthéon achéménide et son culte doté de riches temples. C'est sous l'influence de son culte que se seraient développés les temples du feu, toutefois dépourvus d'images cultuelles, et où un simple feu sacré était entretenu. Cf. M. Boyce, *A History of Zoroastrianism*, vol. II, Leyde, 1982, pp. 203-225. Ces temples du feu achéménides ou sassanides, de petites dimensions, contrastent avec les structures monumentales du sanctuaire koushan de Surkh-Kotal : A. Maricq, « La grande inscription de Kanishka et l'éteo-tokharien. L'ancienne langue de la Bactriane », *JA* CCXLVI (1958), p. 371.

<sup>2</sup> D. Stronach, « On the Evolution of the Early Iranian Fire Temple », *Acta Iranica* XXV (1985), p. 625. Sans un tel mouvement l'on s'expliquerait mal l'affirmation progressive du caractère iranien des rois parthes, très nette au tournant de notre ère, et la foudroyante montée au pouvoir des premiers Sassanides, qui s'appuyaient sur une idéologie politico-religieuse strictement iranienne : cf. aussi E. Yarshater, *CAH* II/3, p. 821.

<sup>3</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 18 ; voir aussi P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 271.

<sup>4</sup> P. Bernard, « Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas? », *Studia Iranica* XXIII (1994), pp. 82-83. Le style du chapiteau se rapproche de ceux du temple d'Athéna de Priène.

<sup>5</sup> Dans les pièces 5' et 7 les traces de cuisson, les amas de cendres et la présence de petits autels (*ateshgahs*) pointent dans cette direction mais P. Bernard estime pour sa part (« Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas? », *Studia Iranica* XXIII (1994), pp. 86 sq.) que ces autels du feu sont de date tardive (koushane) et que le temple grec n'a jamais été conçu pour abriter un tel culte. En outre on peut difficilement, parmi les autels les plus anciens du temple, distinguer les pyrées grecs des *ateshgahs* iraniens (p. 95).

« l'association au dieu Oxus d'un culte du feu à l'iranienne dès la période grecque, telle que la conçoit I.R. Pitchikjan [directeur des fouilles] n'aurait en soi rien d'in vraisemblable, surtout dans ce milieu centre-asiatique tout pénétré d'influences 'zoroastriennes', quel que fut leur degré d'orthodoxie, où la religion des eaux tenait une place si importante »<sup>1</sup>.

De façon générale, nous pouvons donc affirmer que du point de vue religieux l'influence grecque resta somme toute assez limitée et que le zoroastrisme resta, durant toute la période gréco-bactrienne, la composante première de l'identité centre-asiatique, même si cultes et divinités locales continuèrent d'alimenter la foi des populations iraniennes d'Asie Centrale<sup>2</sup>, et que les rois séleucides et gréco-bactriens cherchèrent à s'associer aux cultes pratiqués par leurs sujets<sup>3</sup>.

## **2. L'élément perse.**

### *La colonisation achéménide.*

Au substrat autochtone, dont les caractères ethno-culturels s'étaient fixés à la fin de l'Âge du Bronze et au début de l'Âge du fer<sup>4</sup>, s'ajoutèrent au fil des siècles d'autres populations amenées par les maîtres étrangers. Tout d'abord la colonisation perse, inaugurée par Cyrus le Grand, introduisit en Bactriane quantité de cultures différentes,

<sup>1</sup> P. Bernard, « Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas? », *Studia Iranica* XXIII (1994), p. 98.

<sup>2</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III : The Seleucid, Parthian and Sasanian Periods*, Cambridge, 1968, p. lxi.

<sup>3</sup> Le rôle du pouvoir grec dans l'érection du temple de Takht-i Sanguin paraît en effet « exprimer une volonté de respecter et de favoriser les croyances locales et de s'y associer comme en témoignent la galerie de statues royales et les très nombreuses armes grecques offertes en ex-voto, dont il me paraît difficile de croire [...] qu'elles représentent des trophées arrachés à des Grecs vaincus. [...] Les restes de plusieurs statues royales en terre crue et stuc trouvées à Takht-i Sanguin témoignent du reste éloquemment de l'intérêt que les maîtres grecs de la Bactriane ne cessèrent de manifester au sanctuaire. » : P. Bernard, « Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas? », *Studia Iranica* XXIII (1994), p. 107, n. 78.

<sup>4</sup> Cf. B.A. Litvinskij, « Problèmes d'histoire et d'histoire culturelle de la Bactriane à la lumière des fouilles menées dans le Tadjikistan méridional », pp. 52 sq. in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985. La fin de l'Âge du Bronze fut marquée par l'importante régression de l'influence harappéenne, et donc du monde indien, dans la partie orientale de l'Asie centrale. Cf. B. Lyonnet, « Les rapports entre l'Asie Centrale et l'empire achéménide d'après les données de l'archéologie », pp. 77-89 in H. Sancisi-Weerdenburg

provenant de tous les coins de l'empire. Il y avait bien sûr les membres de l'aristocratie perse qui œuvraient dans l'armée et dans l'administration. Probablement y ont-ils déporté nombre de leurs sujets qui, à l'instar des Grecs d'Ionie, se révélaient trop remuants. Certaines petites monnaies, probablement originaires de la Bactriane orientale, et dont certaines rappellent les diobobes athéniens, appartiendraient peut-être à un monnayage local à l'usage d'une communauté d'Hellènes ou plus vraisemblablement d'Orientaux hellénisés, habitués à la monnaie athénienne<sup>1</sup>.

Mais bien que le contrôle du pays par les Achéménides fût bien réel, on ne saurait conclure que ceux-ci ont influencé de façon profonde la culture bactrienne et, dans l'ensemble, centre-asiatique<sup>2</sup>. Les Perses ont toujours fait preuve d'une grande souplesse dans l'élaboration et l'organisation de leur empire. Il n'est guère de région à avoir été profondément marquée par la présence achéménide, hormis peut-être la Médie et la Susiane dont les caractères les rapprochaient de la Perside, berceau de la dynastie. Les Perses ont plus emprunté à la Mésopotamie qu'ils ne lui ont donné. En Ionie ils n'ont fait que chapeauter les institutions en place, contrôler les vieilles cités grecques par le biais de tyrannies locales, sans vraiment rien changer aux réalités préexistantes. Sans doute il en alla de même dans la satrapie de Bactriane<sup>3</sup>.

---

et A. Kuhrt, *Achaemenid History IV*, Leyde, 1990.

<sup>1</sup> A.K. Narain, *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957, pp. 1-5. Ces monnaies, qui précédèrent l'arrivée d'Alexandre, évoluèrent à partir des monnaies athéniennes vers un type particulier, remplaçant la chouette par un aigle et Athéna par Zeus : H. Nicolet-Pierre, « Monnaies grecques trouvées en Afghanistan », *RN XV* (1973), p. 41.

<sup>2</sup> Ces influences se limitent essentiellement à l'art des trésors de l'Oxus et de Takht-i-Sanguin : E. Kuzmina, « Les relations entre la Bactriane et l'Iran du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. », p. 203 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977 ; B. Lyonnet, « Les rapports entre l'Asie Centrale et l'empire achéménide d'après les données de l'archéologie », pp. 84-86 in H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, *Achaemenid History*, vol. IV, Leyde, 1990.

<sup>3</sup> Sur ces questions voir P. Briant, « Pouvoir central et polycentrisme culturel dans l'empire achéménide », pp. 1-31 in H. Sancisi-Weerdenburg, éd., *Achaemenid History I*, Leyde, 1987 ; du même auteur, *L'Asie centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire*, Paris, 1984, pp. 55 sq ; R. Ghirshman, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris, 1951 [1949], pp. 219-222. Sur le site de Kizyl Tepe par exemple « la stratigraphie fait penser à des événements et à des changements d'une importance certaine durant l'occupation de la ville, mais plutôt, semble-t-il, sur un plan politique. Pourtant, la base sociale reste presque immuable, car le matériel archéologique [matériel céramique, outillage et architecture] dans les différents secteurs du site ne change presque pas. » : G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 282.

D'autre part le faible impact direct de la civilisation achéménide sur la culture matérielle centre-asiatique peut en partie s'expliquer par le fait que la longue durée de l'empire perse a mené à la création d'une certaine communauté culturelle, préparant la voie pour la *koinè* hellénistique qui allait s'imposer dans tout le Proche-Orient à l'époque romaine<sup>1</sup>. Celle-ci s'exprimait par l'araméen d'empire, standardisé par l'administration royale et que l'on utilisait partout, de l'Égypte à l'Arachosie<sup>2</sup> ; par certains types architecturaux, comme ceux du *palais* d'Aï Khanoum que l'on retrouve également à Persépolis, Suse et ailleurs en Iran<sup>3</sup>. Artistes et artisans achéménides utilisaient enfin un répertoire de sujets et de motifs décoratifs originaires de toutes les parties de l'empire : décor animalier et scènes de chasse à la manière scythe, la frontalité et le hiératisme de l'art mésopotamien, influences grecques venues d'Asie Mineure. De cette façon les différences entre la culture bactrienne et celle des Perses, appartenant au fond commun iranien, se seraient graduellement estompées, l'une empruntant à l'autre et vice-versa.

La présence perse dans cette partie de l'empire (question qu'on ne saurait traiter plus longuement dans ces pages) se limitait vraisemblablement aux garnisons éparpillées sur le territoire et aux citadelles des centres urbains. Le satrape, de sang achéménide<sup>4</sup>, résidait à Bactres d'où il menait la défense du territoire et assurait le bon fonctionnement de l'administration royale. Les administrateurs perses, entourés de leur cour, s'assuraient d'entretenir avec les dynastes locaux des relations profitables à tous, en prélevant le tribut au nom du Grand Roi tout en maintenant les positions et les privilèges des aristocraties

---

<sup>1</sup> Cf. B.G. Gafurov, « Les relations entre l'Asie Centrale et l'Iran sous les Achéménides (VI<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> s. avant notre ère), pp. 199-212 in Accademia nazionale dei Lincei, *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966, pp. 206 sq.

<sup>2</sup> C'est d'ailleurs à partir de l'araméen d'empire que se développa en Afghanistan et dans le Punjab l'alphabet karoshti qui apparaît sur presque toutes les monnaies des rois indo-grecs : D.W. Mac Donald et M. Taddei, « The Early Historic Period : Achaemenids and Greeks », p. 188 in F.R. Allchin et N. Hammond, *The Archaeology of Afghanistan from The Earliest Times to the Timurid Period*, Londres, Academic Press, 1978.

<sup>3</sup> S. Sherwin-White et A. Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis*, Berkeley, 1993, pp. 135-136 ; P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 129 ; M. Colledge, « « Greek and non-Greek Interaction in the Art and Architecture of the Hellenistic East », in A. Kuhrt, et S. Sherwin-White, éd., *Hellenism in the East*, Londres, 1987, pp. 142-144.

<sup>4</sup> En effet « Bactres n'a pas quitté le giron de la famille royale » : Th. Petit, *Satrapes et satrapies dans l'empire achéménide de Cyrus le Grand à Xerxès 1<sup>er</sup>*, Genève, 1990, p. 220.

locales<sup>1</sup>.

***Perses et Bactriens : solidarités et intégration.***

Ainsi les populations iraniennes d'Asie centrale possédaient des forts points communs avec leurs cousins Perses et Mèdes, que ce soit au niveau ethnique, linguistique, religieux ou culturel. C'est donc à ce climat de bonne entente qu'il faudrait attribuer l'absence, dans nos sources, de toute révolte sogdo-bactrienne dirigée contre le pouvoir central achéménide et ce, même lorsque ce pouvoir fut condamné par les victoires d'Alexandre le Grand<sup>2</sup>.

Il est impossible de chiffrer - même approximativement - la présence perse en Bactriane et en Sogdiane; mais il reste que les Perses y étaient largement minoritaires. Il n'est d'ailleurs pas certain que les Iraniens d'origine perse aient, à l'époque qui nous intéresse, ressenti une grande différence entre eux et leurs voisins Bactriens et Sogdiens. Au fil des siècles la cohabitation a dû estomper les quelques différences qui pouvaient exister entre eux lors de l'arrivée des Perses en Asie Centrale au VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>3</sup>. L'ancienne classe dirigeante perse avait noué avec les aristocraties locales des liens de plus en plus étroits<sup>4</sup>, notamment grâce à la vie de cour où étaient reproduites en miniature les splendeurs de la cour royale de Persépolis et de Pasargadès. Sans doute l'arrivée des Grecs a-t-elle resserré encore davantage les liens tissés entre les Perses et les Bactriens, entre les adorateurs du Grand Ahura-Mazda en face des nouveaux maîtres et de leur étrange panthéon. On peut donc penser qu'à l'époque gréco-bactrienne les Iraniens descendants des Perses achéménides n'étaient plus guère différenciés des Bactriens, si ce n'est peut-être au

---

<sup>1</sup> Cf. B.Ja. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans*, Paris, 1986 [1977], p. 25.

<sup>2</sup> Cf. W. Vogelsang, « Some Remarks on Eastern Iran in the Late-Achaemenid Period », pp. 183-189 in H. Sancisi-Weerdenburg, éd., *Achaemenid History I : Sources, Structure and Synthesis*, Leyde, 1987.

<sup>3</sup> W.M. Mc Govern, *The Early Empires of Central Asia*, Chapel Hill, 1939, pp. 64-65.

<sup>4</sup> On a plusieurs exemples de ces solidarités perso-bactriennes, y compris avec des nomades, comme par exemple la révolte de Masistès sous Xerxès (Hérodote, IX.113; Arrien IV.3.6 et IV.5.4 ; etc.). Ce qui ne veut pas dire que chaque groupe ait perdu ses spécificités. Ainsi certains dynastes bactriens refusèrent de traverser l'Oxus à la suite du satrape achéménide Bessos qui fuyait devant les armées d'Alexandre.



niveau de la langue parlée et des pratiques funéraires.

### ***3. Grecs et Macédoniens.***

#### ***Précédents à la colonisation hellénistique.***

L'expansion de l'empire perse en Asie Centrale avait bien sûr entraîné l'établissement de populations d'origine iranienne, mais aussi d'autres peuples qui habitaient cet immense empire cosmopolite. Parmi eux, des Grecs. Il semble en effet que la Bactriane, à cause de son extrême éloignement, ait servi aux Achéménides de lieu de déportation privilégié pour les rebelles et populations remuantes. On n'a qu'à penser à l'avertissement donné aux Grecs d'Ionie, voulant que les filles des révoltés contre le *Roi des rois* seraient déportées en Bactriane (Hérodote, VI.9). Ce même Hérodote (IV.204) signale l'installation par Darius de citoyens de Barkè (Cyrénaïque) dans ce pays reculé. Ailleurs Strabon (XI.11.4) et Quinte-Curce (VII.5.28) mentionnent qu'à l'arrivée d'Alexandre il y avait encore des descendants des Branchides de Milet, relégués en Bactriane par ordre de Xerxès. Mais le nombre de ces Grecs devait être fort réduit, et ceux-ci semblent avoir été progressivement assimilés aux populations locales<sup>1</sup>.

#### ***Alexandre le Grand et l'Asie Centrale.***

Le passage d'Alexandre en Asie Centrale laissa des marques profondes sur le paysage bactrien et, dans une moindre mesure, sur la rebelle Sogdiane. D'une part le tissu urbain achéménide, déjà particulièrement dense dans la partie orientale de la Bactriane<sup>2</sup>, fut modifié par la suppression de certains établissements préexistants : le plus célèbre d'entre

---

<sup>1</sup> Quinte-Curce, VII.5.29 : *Mores patrii nondum exoleuerant, sed iam bilingues erant, paulatim a domestico externo sermones degeneres.*

<sup>2</sup> Voir la carte donnée en p. 476 par W. Ball et J.-C. Gardin, *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, t. 2, Paris, 1982.



eux étant Cyropolis, place forte située sur la rive sud du fleuve Iaxartès, qui fut remplacée par Alexandrie Eschatè<sup>1</sup>. D'autre part il fonda un certain nombre de cités et colonies<sup>2</sup> dont le rôle était de surveiller et de contrôler les points stratégiques du pays : passes montagneuses, vallées des principaux affluents de l'Oxus, ainsi que la frontière nord, tant pour empêcher les Scythes de pénétrer dans l'empire que pour empêcher la formation de possibles alliances sédentaires/nomades contre le nouveau pouvoir.

Alexandre avait laissé en Bactriane, outre des colons civils dont on ne saurait malheureusement estimer l'importance numérique, quelque treize mille de ses soldats afin d'assurer la défense de la Bactriane et de la Sogdiane<sup>3</sup>. Il ne fait pas de doute que ceux-ci acceptaient difficilement cet exil forcé, comme en font foi les deux révoltes qui éclatèrent parmi les colons grecs en 325 et en 323, suite à l'annonce de la mort d'Alexandre. Selon Diodore de Sicile, la première était motivée par le désir de quitter ces pays barbares et de retourner dans leur patrie d'origine<sup>4</sup> ; la seconde révolte tenait du même regret de la vie que ces colons avaient connue autrefois<sup>5</sup>. L'une et l'autre de ces rébellions furent écrasées dans le sang. Mais il appert que le chiffre donné par Diodore (XVIII.7.2 et 9) de 23 000 victimes de la répression de la seconde révolte par Peithôn, satrape de Médie pour Perdikkas, est certainement exagéré : en quelques années seulement le nombre de fantassins grecs en Bactriane serait passé (sans apport nouveau signalé par les sources) de dix à vingt mille ! Le chiffre de trois mille donné ailleurs par Diodore (XVII.99.6) est sûrement plus près de la

---

<sup>1</sup> *Cyropolis* : Arrien IV.3.1 ; Strabon XI.11.4. Ptolémée (VI.12.5) mentionne une *Kureschata* ; Stephanos de Byzance s.v. *Kouros polis*. Alexandrie Eschatè : P.M. Fraser, *Cities of Alexander the Great*, Oxford, 1996, pp. 151-153.

<sup>2</sup> Huit villes chez Strabon (XI.11.4) ; au moins onze selon Stéphane de Byzance, où *Alexandria kata Baktra* est la 11<sup>e</sup> ville ; douze enfin chez Justin (XII.5.13). Diodore de Sicile (XVII.84) reste vague : *Alexandros allas poleis ektisen*.

<sup>3</sup> Arrien, IV.22.3.

<sup>4</sup> Diodore de Sicile, XVII.99.5-6 : *hoi kata tēn Baktrianēn kai Sogdianēn katoikisthentes Hellēnes ek pollou men ton en tois barbarois kata kismōn chalepōs epherōn [...] Athroisthentes de eis trischiliōus, kata tēn oikon anakomidēn polla ponēsantes, husterōn hupo tōn Makedonōn ketekopēsan meta tēn Alexandrou teleutēn*. Voir aussi Quinte-Curce IX.7.1-3. Également P. Goukowsky, « Un aspect de l'administration d'Alexandre dans les Hautes-Satrapies : la première révolte des colons grecs de Bactriane », pp. 7-17 in *La géographie administrative et politique d'Alexandre et Mahomet*, [s.l.], E.J. Brill, 1979.

<sup>5</sup> Sur la révolte de 323 : Diodore, XVIII.7. Les colons regrettaient *tēn Hellēnikēn agōgēn kai diaitan, en de tais eschatiais tēs basileias exepimmenoi*.

réalité<sup>1</sup>.

Ces révoltes successives, animées par des Grecs déracinés et amers, porte à croire que la population hellène de Bactriane ne jouissait pas au début d'un niveau de vie très élevé, suivant l'idéal grec. Les Séleucides durent retenir la leçon, et assurer la loyauté de leurs sujets Gréco-Bactriens par l'application d'un programme de colonisation et en améliorant la condition des populations déjà présentes. De fait il n'y eut jamais en Bactriane de mouvement de révolte connu ouvertement dirigé contre le pouvoir séleucide. La sécession de Diodotos fut le résultat, attesté par la numismatique, d'un processus s'étalant sur de nombreuses années et mené prudemment par un satrape soucieux de ménager les apparences. Alors qu'il est vraisemblablement indépendant de fait, il conservera longtemps le visage du souverain séleucide sur des monnaies qui portent déjà sur leur revers, en place de l'Apollon syrien, le Zeus des Diodotides<sup>2</sup>. Diodotos lui-même ne prit jamais le titre de roi, comme pour ménager la loyauté des Gréco-Bactriens envers la dynastie fondée par Séleukos Nikator<sup>3</sup>.

### *La colonisation séleucide.*

L'action des deux premiers Séleucides résulta vraisemblablement en un accroissement de la population grecque de Bactriane et de Sogdiane<sup>4</sup>. Cet accroissement vint de la politique d'urbanisation séleucide, appliquée essentiellement par Séleukos I<sup>er</sup> et son fils Antiochos I<sup>er</sup>, durant ses années de régence des Hautes-Satrapies (ca 294 - 281 au

---

<sup>1</sup> Sur ces événements, voir F.L. Holt, « Alexander's settlements in Central Asia », pp. 315- 323 in *Ancient Macedonia IV*, Thessalonique, 1986.

<sup>2</sup> Cf. *supra*, « L'avènement de l'indépendance », p. 18 sq.

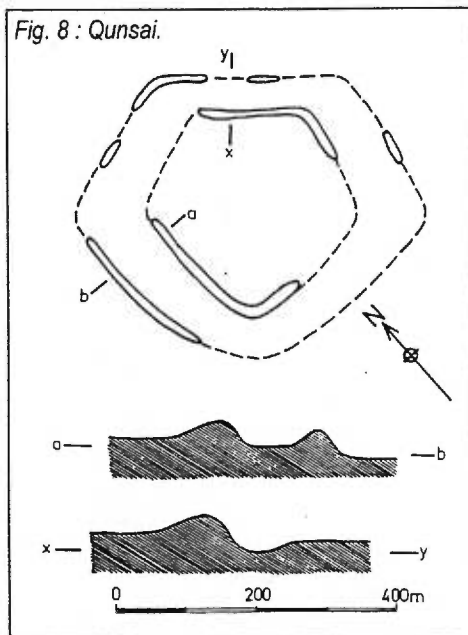
<sup>3</sup> On n'a qu'à se rappeler la défection presque spontanée des troupes de Molon dès qu'elles purent apercevoir la personne du roi Antiochos III dans les rangs de l'armée séleucide : voir É. Will, « Les premières années du règne d'Antiochos III », *REG LXXV* (1962), pp. 72-129.

<sup>4</sup> Malgré l'avis contraire de É. Will (*Histoire politique du monde hellénistique*, T.1, Nancy, 1966, p. 26), qui considère « si peu vraisemblable » l'hypothèse d'une immigration grecque de quelque ampleur entre la mort d'Alexandre le Grand et l'établissement du royaume gréco-bactrien.

plus tard). En effet les rois séleucides postérieurs, si l'on doit croire les sources littéraires, n'eurent guère les moyens ni le temps pour maintenir une politique active dans les *Hautes Satrapies*. D'ailleurs Antiochos était mieux placé que quiconque pour administrer ces lointaines possessions séleucides : c'était la patrie de sa mère, et tous deux semblent n'avoir jamais perdu de vue leurs racines iraniennes<sup>1</sup>.

Ainsi en Asie Centrale on entend parler de la refondation par Antiochos I<sup>er</sup> de l'oasis de Merv (sous le nom d'Antioche-en-Margiane) qui avait été détruite par les nomades, d'Heraklea/Achaïs et d'une Antioche-de-Scythie (Alexandrie-Eschatè?)<sup>2</sup>. Les travaux effectués à l'époque hellénistique transformèrent la vieille place forte d'Erk Qala en citadelle de la nouvelle cité séleucide<sup>3</sup>. Par un graffiti pehlevi d'époque koushane, trouvé dans le sanctuaire bouddhique de Kara-tépé, on sait que la ville de Termez, sise sur les rives de l'Oxus, avait autrefois porté le nom d'Antioche, signe d'une

refondation séleucide<sup>4</sup>. Mais il y avait en Bactriane un grand nombre de cités et de colonies militaires, créées ou refondées par les Séleucides, qui n'apparaissent pas dans nos sources et dont quelques-unes seulement sont attestées par l'archéologie. Sur la seule rive sud de l'Oxus on dénombre près de 30 sites helléniques datant du III<sup>e</sup> et de la première moitié du



<sup>1</sup> Cf. L. Robert, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* CVIII (1984), p. 471 : Antiochos, « lorsqu'il voulut honorer sa mère en donnant son nom à une ville refondée en Phrygie, il le fera dans un milieu iranien, à Célènes qui devint Apamée ; là se trouvait un 'paradis' perse remontant au moins à Cyrus le Jeune, là était adorée comme divinité principale Anahita ; là vivait un peuplement iranien, dont témoigne encore tardivement [à l'époque romaine] un nom de monétaire comme Maiphernès. »

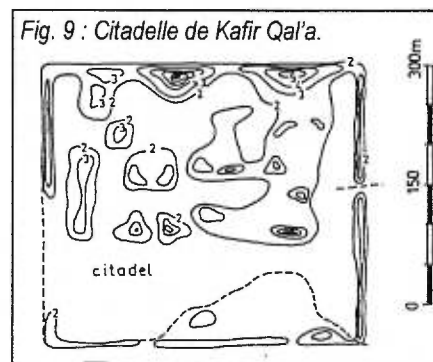
<sup>2</sup> Antioche-de-Margiane et Achaïs: Plin l'Ancien, *HN*, VI.18.47 et Strabon, XI.X.2.

<sup>3</sup> Longtemps avant l'arrivée des Achéménides le site d'Erk Qala, une plate forme naturelle couvrant 20 ha, abritait une ville fortifiée : Z.I. Usmanova, « New Material on Ancient Merv », *Iran* XXX (1992), pp. 55-63.

<sup>4</sup> P. Bernard, « Diodore XVII, 83, I: Alexandrie du Caucase ou Alexandrie de l'Oxus? », *Journal des Savants* (1982), p. 236.

II<sup>e</sup> siècle avant notre ère<sup>1</sup>. La plupart de ces sites étaient déjà occupés à l'époque achéménide<sup>2</sup> et ont livré (faute de fouilles plus approfondies) des tessons ou conservent encore des vestiges de leurs antiques fortifications, comme à Qunsai (Fig. 8) ou à Kukhna Qal'a. Ces établissements étaient de dimensions variables, allant de la grande ville fortifiée au petit poste défensif, juché sur une butte. À la première catégorie appartiennent les sites d'Aï Khanoum, de Balkh (Bactres), dont les murailles couraient sur plus de 11 km et incluaient une citadelle fortifiée<sup>3</sup>, la grande agglomération de Kafir Qal'a<sup>4</sup>, et plusieurs autres. Mais la plupart des sites ayant livré du matériel d'époque hellénistique appartiennent à la seconde catégorie : ce sont des petites villes ou villages fortifiés, alliant des qualités défensives (buttes ou plates-formes surélevées) à la fertilité des terres environnantes.

On sait que les premiers séleucides furent de grands organisateurs. Leur objectif était de consolider les deux piliers de leur immense empire, c'est-à-dire l'armée et l'administration. Le noyau de ces deux organes du pouvoir royal était constitué des Grecs et Macédoniens, les seuls qui pussent véritablement s'identifier à la dynastie régnante. La fondation de colonies nécessitait évidemment une population hellène assez importante afin que celle-ci ne fût pas absorbée à moyen terme par les populations locales environnantes<sup>5</sup>. Or les soldats-colons séleucides, démobilisés pour la plupart, n'étaient probablement pas installés seuls dans ces multiples



<sup>1</sup> Cf. W. Ball et F. Gardin, *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, t. 2, Paris, 1982, pp. 477 et 478.

<sup>2</sup> P. Briant, « Colonisation hellénistique et populations indigènes », p. 63 in *Rois, tribut et paysans*, Paris, 1982 ; G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, pp. 3-4, 20 sq.

<sup>3</sup> Les vestiges datent de l'époque islamique, mais les murs suivent à coup sûr le tracé hellénistique : D. Schlumberger, « La prospection archéologique de Bactres », *Syria* XXVI (1949), p. 188 ; W. Ball et F. Gardin, *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, t. 1, Paris, 1982, pp. 47-49 pour références.

<sup>4</sup> Dont l'aire d'habitation était d'environ 1 km<sup>2</sup>. Au centre se trouvait la citadelle, de forme rectangulaire (450 x 375 m.), et dont les remparts sont conservés sur une hauteur de 3 m. Ce site est constitué de nombreux *tépés* (*tells* qui marquent la succession localisée de constructions de terre crue) qui ont livré des jarres et de tessons ainsi qu'une base de colonne, tous de type gréco-bactrien.

<sup>5</sup> Cf. Getzel Cohen, *The Seleucid Colonies: Studies in founding, Administration and Organization*, Wiesbaden, 1978, p. 29.

colonies militaires, les *katoikia*, que nous venons d'évoquer. En effet les armées hellénistiques étaient généralement accompagnées d'une importante suite, l'*aposkeuê*, qui pouvait dépasser en nombre les combattants. Elle comprenait non seulement les hommes et le matériel responsables du soutien logistique de l'armée, mais bien souvent aussi les femmes, enfants et esclaves des soldats.

Tant pour des raisons de stabilité sociale à l'intérieur des colonies que pour assurer le maintien et le développement de l'élément grec dans la partie la plus éloignée de leur empire (mais qui restait de première importance<sup>1</sup>), les premiers souverains séleucides favorisèrent l'installation de populations homogènes, grecques de préférence, puisqu'ils ne pouvaient compter sur l'élément macédonien qui leur était interdit. Ce que l'on sait du peuplement de ces fondations montre que c'était non pas des groupes d'hommes mais des familles entières qui y étaient installées<sup>2</sup>. Il n'est pas impossible que des Orientaux aient été introduits dans les nouvelles fondations<sup>3</sup>, rassemblés dans des *politeumata* distincts qui faisaient en sorte d'éviter une trop grande promiscuité avec les familles grecques. À Aï Khanoum les maisons les plus luxueuses se trouvaient dans la ville basse, près des grands édifices publics. Cette partie de la cité était également la plus agréable, car abritée du vent par l'acropole et alimentée en eau courante par les canaux environnants. Les habitations de la ville haute étaient beaucoup plus modestes, dont beaucoup à une seule pièce; c'est d'ailleurs dans cette partie de la cité qu'était située la plate-forme à ciel ouvert où se pratiquait à l'époque gréco-bactrienne un culte proprement iranien<sup>4</sup>. Tout porte à croire qu'en Bactriane comme ailleurs dans l'Orient hellénistique les Gréco-Macédoniens

---

<sup>1</sup> À cet égard le fait que Bactres (et peut-être aussi Aï Khanoum) ait abrité à l'époque séleucide un atelier monétaire royal, au même titre que Séleucie du Tigre, Suse et les autres grandes capitales du royaume, est significatif. Cf. E.T. Newell, *The Coinage of the Eastern Seleucid Mints*, New York, p. 230.

<sup>2</sup> G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, pp. 33-35.

<sup>3</sup> À Aï Khanoum la présence des temples au plan d'influence néo-babylonienne et la présence d'objets rattachés aux traditions syro-mésopotamiennes, comme le disque de Cybèle, ne sont pas suffisants pour contrer le silence des textes littéraires et épigraphiques sur l'installation éventuelle de colons orientaux dans les premières années de la cité : P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 270. Voir aussi G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, pp. 37-38.

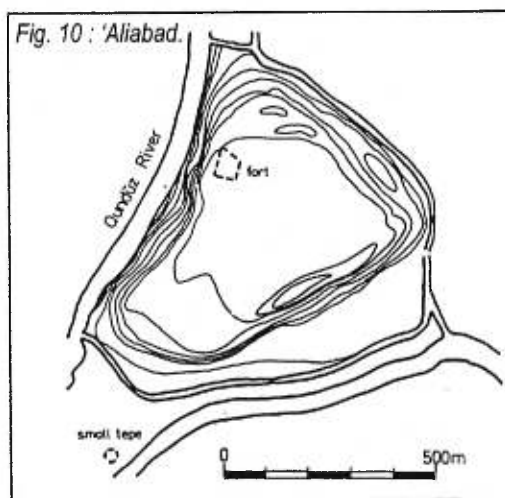
<sup>4</sup> P. Bernard, « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 158.

conquérants ont pratiqué une politique de ségrégation ethnique dont le but était de préserver la pureté et la cohésion de leur groupe.

Sans cette action colonisatrice séleucide, l'on s'expliquerait mal la forte croissance de la population grecque au cours du siècle séparant la mort d'Alexandre le Grand de l'avènement du royaume gréco-bactrien sous Diodotos I<sup>er</sup> vers 239 a.n.è. On peut douter que la première génération de Grecs issue de la colonisation alexandrine, même concentrée dans une aire relativement réduite (limitée essentiellement à la vallée de l'Oxus<sup>1</sup>), aurait pu se remettre seule de tant de troubles : répression des révoltes de 325 et de 323, combats menés par le satrape Stasanor de Soloi aux côtés d'Eumène de Kardia, *anabase* de Séleukos I<sup>er</sup> vers 306<sup>2</sup>. Sans compter les effets de l'invasion scythique responsable, entre autres, de la destruction de Merv dans les premières années du III<sup>e</sup> siècle.

### ***La consolidation de la présence grecque sous les rois gréco-bactriens.***

Quoi qu'il en soit, la population d'origine grecque devait être passablement importante au moment où, vers 239, le satrape Diodotos sépara définitivement de l'empire séleucide la Bactriane (ainsi que la Sogdiane qui lui incombait vraisemblablement). Les Gréco-Bactriens étaient concentrés, comme aux époques précédentes, dans les *poleis* et dans les colonies militaires, ainsi que dans les



<sup>1</sup> « La période hellénistique est caractérisée en particulier par un déplacement sud-nord (vers la plaine d'Aï Khanoum) du centre de gravité socio-économique, c'est-à-dire par une régression relative sur certains sites et par l'intensification de l'irrigation sur les sites plus proches d'Aï Khanoum ». P. Briant, *Rois, tribut et Paysans*, Paris, 1982, p. 316, avec références.

<sup>2</sup> C'est à la conquête de la Bactriane par Séleukos I<sup>er</sup> qu'il faudrait attribuer une première attaque sur les remparts d'Aï Khanoum, même si « rien n'exclut que l'assaut puisse être aussi attribué à un conflit entre gouverneurs de province, ceux de Bactriane et de Sogdiane par exemple. » : P. Leriche, « Aï Khanoum. Un rempart hellénistique en Asie Centrale », *RA* 1971 (fasc. 2), pp. 254-255.

garnisons stationnées près ou à l'intérieur même des villages indigènes. Les fouilles archéologiques et les sondages menés sur la seule rive sud de l'Oxus ont démontré que les souverains gréco-bactriens n'ont cessé d'améliorer le réseau urbain mis en place par les premiers Séleucides. En effet le nombre de sites ayant livré du matériel hellénistique a plus que doublé par rapport à la période séleucide<sup>1</sup>.

La colonisation gréco-bactrienne semble avoir suivi dans ses grandes lignes la politique séleucide<sup>2</sup>. Ainsi la majorité des sites, choisis tant pour leurs qualités défensives que pour la fertilité de leur *chôra*, étaient dotés d'une forteresse surélevée, autour de laquelle un fossé était parfois creusé. Tout autour s'étendaient les aires d'habitations (aujourd'hui identifiables par les buttes ou *tépés*) ; à plusieurs endroits des traces de canalisations, irriguant les champs environnants, sont encore visibles<sup>3</sup>. Si les forteresses sont d'ordinaire de modestes dimensions (fortifications rectangulaires dont les côtés font moins de 100 mètres), certains sites stratégiques tels Nimlik<sup>4</sup>, 'Aliabad<sup>5</sup> ou Begram<sup>6</sup> étaient fortement fortifiés et assuraient le contrôle des routes de montagnes, la navigation sur les affluents de l'Oxus ou les vallées les plus fertiles. Il appert que les rois gréco-bactriens tardifs ont cherché à créer en Bactriane du nord un cordon défensif dans le but de contenir

---

<sup>1</sup> Voir les cartes pp. 477-479 in W. Ball et J.-C. Gardin, *Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, t.2, Paris, 1982 : on peut y dénombrer 28 sites pour la période séleucide alors qu'il y a plus de soixante sites pour la période gréco-bactrienne. Le Ferghana et la partie septentrionale (ex-soviétique) de la Bactriane possédaient au bas mot 25 villes datées de l'époque hellénistique. La grande ville de Tashkent en Sogdiane était entourée de 13 villes fortifiées, celle du site de Kanka étant la plus grande, avec ses 150 ha. Bactriane : deux villes majeures : Termez et Shahr-i-Nau (plus de 100 hectares) : Y.A. Zadneprovsky, « Early urban developments in Central Asia », *Iran XXXIII* (1995), p.159.

<sup>2</sup> Voir P. Leriche, « Problèmes de la guerre en Iran et en Asie Centrale dans l'empire perse et à l'époque hellénistique », in *Le plateau iranien et l'Asie centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, pp. 311-312.

<sup>3</sup> Comme à Chul-i Abdan par exemple, où le poste fortifié, sis sur une butte carrée (30x30 m.), surplombe la vallée, ses aires d'habitations et ses canaux d'irrigation, qui remonteraient à la 2<sup>e</sup> moitié du second millénaire.

<sup>4</sup> Large site urbain de l'oasis de Bactres s'étendant sur plusieurs kilomètres. Il comprenait une citadelle circulaire (haute de 17 m. et faisant 300 m. de diamètre) et sa ville basse, des fortifications et des fossés. On y a découvert en 1946 un *ostrakon* grec.

<sup>5</sup> Gros site fortifié de forme trapézoïdale (dont trois des côtés font plus de 500 m.) édifié sur un point stratégique de la rivière Qunduz. Témoignage de son importance, le site, occupé déjà au III<sup>e</sup> millénaire, fut continuellement occupé de l'époque gréco-bactrienne jusqu'au XIII<sup>e</sup> s. de n.è.

<sup>6</sup> Dont les remparts s'assortissaient de tours rectangulaires, dépassées par rapport aux critères de la Grèce continentale, mais toujours en usage dans l'Asie hellénistique et notamment en Asie Centrale : signe du poids des traditions locales (et achéménides?) dont les rois gréco-bactriens ne voulaient pas déroger -ou n'en voyaient pas la nécessité : P. Leriche, « Ai Khanoum, un rempart hellénistique



la poussée nomade qui se faisait de plus en plus menaçante. C'est à la mise sur pied de ce *limes* qu'il faut rattacher le site de Kukhna-Kala au Tadjikistan, qui fut abandonné avant même la conclusion des travaux<sup>1</sup>.

Au pied de ces villes fortifiées et colonies militaires s'étendaient les terres agricoles sur lesquelles habitaient les colons grecs. On peut avoir une idée de l'habitat de ces Gréco-Bactriens grâce aux fouilles d'Aï Khanoum et de Shortugai en Afghanistan. Ce que l'on peut constater, c'est que ces propriétaires terriens, parfois fort riches, habitaient des maisons qui, bien que possédant un aspect grec, étaient bâties selon un plan qui tire ses origines dans la période pré-hellénique. Les domaines grecs, répartis sur les meilleures terres des vallées, devaient être travaillées par les *laoi*, populations locales vivant sur la *chôra* de la cité.

### ***La population grecque du royaume gréco-bactrien.***

Qui étaient ces Gréco-Bactriens bâtisseurs d'empire? Il y avait d'une part les descendants des colons installés par Alexandre et par les Séleucides, qui avaient fait souche en Bactriane et en Sogdiane et qui constituaient le meilleur soutien de la nouvelle monarchie. On a un exemple de leur loyauté dans l'épisode du long siège de Bactres par Antiochos III, qui dura deux ans : sans le support indéfectible de ses sujets grecs (mais aussi de la noblesse bactrienne), jamais Euthydèmos n'aurait pu résister si longtemps aux assauts du Séleucide. Il semble bien que l'élément d'origine macédonienne resta également vivace, puisque plusieurs des hauts personnages d'Aï Khanoum portaient un nom typiquement macédonien<sup>2</sup>.

---

en Asie Centrale », *Revue Archéologique* (1971), pp. 265-266.

<sup>1</sup> G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, pp. 62-63.

<sup>2</sup> Kinéas, Triballos, Lysanias, Molossos : C. Rapin, « Les inscriptions économiques de la trésorerie d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH* CVII (1983), p. 360 note 63.



D'autre part la création même du royaume gréco-bactrien attira vraisemblablement en Asie Centrale un grand nombre de mercenaires, Grecs et Orientaux, séduits par les multiples possibilités qui leur étaient offertes. Un peu comme au XIX<sup>e</sup> siècle le *far-west*, pays quasi mythique gorgé d'or et de richesses, attira à lui tout ce que l'Amérique comptait d'aventuriers et de marchands désirant refaire leur vie ou, plus simplement, profiter des opportunités que leur présentait ce pays neuf. N'oublions pas que le royaume parthe ne constitua une barrière entre le monde méditerranéen et le royaume gréco-bactrien seulement à partir des années 160-145, à la suite des conquêtes de Mithridate I, c'est-à-dire dans les dernières années précédant l'arrivée des nomades en Bactriane<sup>1</sup>. Ainsi selon certains le roi indo-grec Ménandros I Sôter (ca 155-130), jadis l'un des généraux du roi Démétrios I (ca 200-190), aurait été originaire d'Alexandrie d'Égypte<sup>2</sup>, tandis que le roi Euthydèmos I venait d'Asie Mineure, de Magnésie du Méandre, si l'on en croit Polybe<sup>3</sup>.

En outre les rois gréco-bactriens, tout comme leurs adversaires séleucides (qui gardèrent le contrôle de certaines satrapies assez longtemps) et parthes, faisaient certainement appel à des forces mercenaires dont une part finissait inévitablement par rester sur place, grossissant ainsi la population hellénique ou hellénisée d'Asie Centrale, participant au brassage des nations. Les fouilles centro-asiatiques ont livré des monnaies témoignant de l'existence de telles forces mercenaires, originaires du Proche-Orient hellénistique, dont les chefs ont frappé monnaie afin de payer leurs troupes : ainsi un certain Pabès (un Égyptien hellénisé), dont les monnaies rappellent celles d'Eukratidès I (Fig. 11). Un

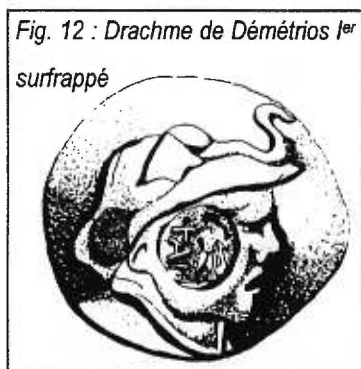


<sup>1</sup> Voir S. Sherwin-White et A. Kuhrt, *From Samarkhand to Sardis*, Berkeley, 1993, pp. 84-89 et 223-225.

<sup>2</sup> Une autre interprétation le fait naître dans les Paropamisadae, à Alexandrie-du-Caucase, c'est-à-dire Kapisa. Le *Milindapañha* (*Questions de Milinda*) comporte des indications contradictoires qui rendent son utilisation périlleuse à ce sujet. En effet « les bouddhistes indiens ont tout à fait pu assigner à Ménandre, pour les besoins de la démonstration, un lieu de naissance aussi éloigné et connu que possible [...]. (Ils) n'ont jamais été préoccupés de véracité, ni même de vraisemblance, historique non plus que géographique. » : G. Fussman, « L'Indo-Grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *JA* CCLXXXI (1993), pp. 73-82 (citation p. 81).

<sup>3</sup> Polybe (XI.6.39) écrit en effet *ho Euthudēmos Magnēs*.

autre chef, peut-être originaire de Syrie, a ajouté son sceau (Héraclès accompagné des lettres  $\Phi AP$ ) sur des monnaies de Démétrios I<sup>er</sup>, dévisageant celui qui était peut-être son ennemi (Fig. 12) <sup>1</sup>.



Mais si ce peuplement grec était assez important pour assurer aux premiers souverains gréco-bactriens une infanterie grecque substantielle, la densité de la présence grecque alla probablement en s'amenuisant. Paradoxalement, la période glorieuse de l'expansionnisme gréco-bactrien - correspondant en gros aux règnes de Démétrios I<sup>er</sup>, de Ménandros et d'Apollodotos - fut, d'un point de vue démographique, désastreuse pour la population grecque de Bactriane. Car même si les souverains gréco-bactriens pouvaient compter sur une excellente cavalerie iranienne, dont des cataphractaires<sup>2</sup> (contingents fournis par les seigneurs sogdo-bactriens et par les tribus sakas soumises ou vassales du pouvoir grec), le gros de leurs unités au sol devaient être constituées de Grecs ou d'Iraniens fortement hellénisés, qui seuls pouvaient manifester une réelle loyauté envers le pouvoir royal. Perdue ou gagnée, chaque bataille signifiait la mort de centaines d'hommes fauchés dans la force de l'âge; l'établissement de chaque nouvelle colonie, chaque nouvelle garnison stationnée dans un village indigène entraînait la dilution d'une population grecque déjà minoritaire. Ainsi la Bactriane souffrit vraisemblablement des mêmes maux que la Macédoine exsangue, vidée de ses forces vives par les conquêtes d'Alexandre. Sans doute cet affaiblissement favorisa-t-il les cavaliers nomades qui allaient bientôt commencer leur assaut victorieux. Si les Grecs de Bactriane abandonnèrent la vallée

<sup>1</sup> Sur Pabès et le mercenaire anonyme, cf. A.N. Oikonomides, « Mercenary armies and Commanders in the Graeco-Bactrian Empire », *AncW* XV (1987), pp. 217-219.

<sup>2</sup> Des fragments de cuirasses ont été retrouvées dans les citadelles d'Aï Khanoum et de Kampyr-Tépé. La conception des cuirasses de Kampyr-Tépé semble grecque : V.P. Nikonorov et S.A. Savchuk, « New Data on Ancient Bactrian Body-Armour (in the Light of Finds from Kampyr Tepe) », *Iran* XXX (1992), pp. 49-54.

de l'Oxus pour le Penjab, s'ils quittèrent leur riche terre d'adoption pour se replier dans des régions qu'ils estimaient être plus sûres, protégées par les hauts pics de l'Hindukush, c'est parce qu'ils n'étaient plus en mesure de la défendre. Apparemment l'aventure indienne avait donc drainé une bonne part des forces vives des Grecs de Bactriane ; peut-être le centre de gravité du domaine gréco-bactrien était passé, depuis l'avènement de l'indépendance, de la région de Bactres à celle, plus à l'est, d'Aï Khanoum, avant de se déplacer dans le monde indien.

Quoi qu'il en soit, cet élargissement de l'empire gréco-bactrien sépara un grand nombre d'hommes et de femmes du noyau central, de la vallée de l'Oxus où les Grecs étaient installés depuis plusieurs générations. Là ils étaient plus à même de conserver intactes, et jusque dans les moindres détails, les mœurs grecques, les arts<sup>1</sup>, les traditions et les dieux de l'Hellade. Mais ceux qui avaient suivi leurs chefs en Arachosie, dans le Gandhara, en Sogdiane ou en Arie et qui y étaient fixés, se trouvaient dans une position où ils étaient davantage minoritaires, vivant parmi des populations qui possédaient, faut-il encore le rappeler, des traditions culturelles qui étaient à tout le moins aussi fortes et anciennes que celles des Grecs. Nous aborderons plus loin les questions relatives aux contacts culturels et aux syncrétismes religieux ; il suffit pour l'instant de noter que même en plein cœur de la Bactriane, sur la rue principale de la grande cité royale d'Aï Khanoum, le passant pouvait admirer le théâtre de brique crue, l'immense palais royal, l'hérôon de Kinéas, fondateur présumé de la ville, dont le mausolée, malgré son apparence grecque, rappelle inévitablement la tombe de Cyrus à Pasargadae<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> En matière d'art les Gréco-Bactriens « remained traditionally Greek, even to the point of perpetuating an outdated Classical style » : P. Bernard, « «An Ancient Greek City in Central Asia», *Scientific American* CCXLVI (1982), p. 158. Pour la statuaire, voir également H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, de Boccard, 1984, p.37.

<sup>2</sup> Mais P. Bernard (*Aï Khanoum on the Oxus: a Hellenistic city in Central Asia*, Londres, 1967, pp. 80-82) rattache le plan du monument d'Aï Khanoum à la tradition grecque d'Asie Mineure : hérôon de Belevi, de Saradschik et de Calydon, Mausolée d'Halicarnasse, *Charmyleion* de Cos, *Héroa* de Théra, ainsi que le monument près du théâtre à Priène.

Ainsi le décor de cette *polis*, sans doute phare de l'hellénisme en Bactriane orientale (le théâtre de 6000 places et son gigantesque gymnase étaient vraisemblablement disproportionnés par rapport à la population de la seule cité), était incontestablement d'aspect grec, mais les influences orientales (mésopotamiennes, iraniennes, bactriennes) y sont omniprésentes. La numismatique gréco-bactrienne porte également des influences iraniennes : on pense aux émissions de bronze de Démétrios I<sup>er</sup> qui portent sur leur revers une Artémis radiée qui reflèterait peut-être la statue de culte d'Anahita de Bactres<sup>1</sup>. Voilà des signes que si les Grecs de Bactriane continuaient de chérir la culture de leurs ancêtres, une indiscutable interaction prenait place entre les éléments helléniques et iraniens de la population bactrienne. Nous reviendrons ultérieurement et plus en profondeur sur cette question, particulièrement épineuse pour ce qui est de la situation gréco-bactrienne.

Ainsi donc le royaume gréco-bactrien était, du point de vue de sa composition ethnique, d'une grande diversité. Les dizaines de peuples, de clans et de tribus que nous avons évoqué au cours des pages précédentes devaient se partager des terres qui étaient tantôt d'une richesse proverbiale, tantôt d'une stérilité presque absolue. Ces différentes populations : Grecs, Macédoniens, Perses, Bactriens et Sogdiens, Scythes nomades et semi-nomades ainsi que les peuples montagnards durent en arriver, d'une façon ou d'une autre, à un *modus vivendi* qui seul était capable d'assurer la survie du royaume à plus ou moins long terme. C'est la vie de ces gens ainsi que les relations entre les différentes communautés que les pages qui suivent chercheront à mettre en lumière... même si les zones d'ombre sont telles qu'il nous est toujours impossible d'avoir un tableau complet de la vie dans cette Bactriane hellénistique.

---

<sup>1</sup> Clément d'Alexandrie, *Protrepticus*, V, 57 P. Voir O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 166 : Démétrios I, série 4 (pl. 5).

## **B) Peuples nomades et semi-nomades d'Asie Centrale .**

À côté de ces Bactriens et des Sogdiens qu'il ne faut pas confondre et considérer comme un seul peuple homogène<sup>1</sup>, vivaient ceux que les anciens désignaient par le nom général de Scythes (ou, suivant le terme perse, Sakas). De nombreuses études ont démontré à quel point ce nom était chargé, dans l'esprit des Grecs, à la fois de crainte et d'idéalisation, de sorte que les informations les concernant doivent être utilisées avec la plus grande précaution.

Par ailleurs les auteurs modernes, en s'appuyant essentiellement sur les textes littéraires dans leurs tentatives d'identifier et de localiser les différents peuples nomades, souffrent des mêmes défauts que leurs sources, incomplètes, confuses, et souvent contradictoires. Ainsi rien ne prouve que Quinte Curce, pourtant considéré comme relativement fiable parmi les historiens latins, n'avait pas plus en tête le texte d'Hérodote que la réalité. Sous la plume de Pline l'Ancien, les *Issédons* d'Hérodote, peuple Barbare de Thrace et de Macédoine, réapparaissent en Asie Centrale sous les noms d'*Essedones* et d'*Edones*. De sorte que toute argumentation basée sur le nom des peuples anciens, et à plus forte raison concernant leurs migrations, est vouée à de fortes critiques et reste sujette à caution.

### **1. *La multitudo populorum innumera des nomades.***

Les steppes d'Asie centrale étaient parcourues par des populations diverses, pour la plupart d'origine iranienne et encore mal connues<sup>2</sup>. Parmi celles-ci les Sakas, les

---

<sup>1</sup> Cf. A. Kuhrt et S. Sherwin-White, *From Samarkhand to Sardis: a New Approach to the Seleucid Empire*, Berkeley, 1993, pp. 109-110.

<sup>2</sup> Rappelons la remarque de P. Briant (« Les Saces, les Achéménides et Alexandre », p. 190 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982): « En réalité, nous ne possédons des indications (par ailleurs fugitives) que sur les peuples situés à proximité de la frontière du Syr-Darya ou de l'Amu-Darya, sur les peuples qui sont donc cités par les textes rapportant des expéditions menées par des représentants du pouvoir central. [...] Aucun texte ne rend compte de la diversité et de la complexité de ce monde

Massagètes et les Dahes paraissent avoir joué en Asie Centrale hellénistique un rôle de premier plan, si l'on en croit les sources littéraires grecques et les inscriptions royales achéménides. Les lignes qui suivent ne visent nullement l'exhaustivité, et ne constituent pas une revue de la littérature concernant les peuples de la steppe. En effet l'abondante littérature russe sur le sujet n'est pas disponible en traduction, à l'exception de quelques ouvrages majeurs et actes de colloques qui permettent aux chercheurs occidentaux d'entrer superficiellement en contact avec les débats qui animent les savants ex-soviétiques, de même que les résultats des fouilles archéologiques qui se sont multipliées au cours des dernières décennies.

Ceci dit, il semble qu'il faudrait situer l'origine des Sakas des textes historiques dans le delta du Syr Darya. L'ethnique *saka*, qui dériverait, selon certains, d'un vieux mot iranien signifiant *cerf*<sup>1</sup>, recouvrait en fait un assemblage de tribus dont les plus importantes paraissent avoir été les *Sakas Haumavargas*, « *consommateurs de Haoma* », aussi appelés *Amyrgoi* par les auteurs grecs, et les *Sakas Tigraxaudas*, les « *Sakas au bonnet pointu* » dépeints sur les frises de Persépolis<sup>2</sup>. À l'époque historique les premiers habitaient à l'est de la mer d'Aral, dans l'ancien delta de l'Oxus, ainsi que dans les terres incultes du Kyzyl-Kum et du Kara-Kum. Les seconds auraient nomadisé dans le fertile Ferghana, autour du lac Issyk-Kul<sup>3</sup>.

---

artificiellement unifié sous l'épithète réductrice de *nomades des frontières*. ». D'autre part l'utilisation de certaines données archéologiques, de la céramique surtout, laisse place à de nombreuses interprétations, parfois contradictoires : voir l'étude de J.-C. Gardin (« Indicateurs archéologiques du nomadisme : études de cas en Bactriane », pp. 131-140 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990) consacrée aux poteries attribuées aux nomades conquérants de la Bactriane grecque.

<sup>1</sup> Cet animal aurait été un totem fort répandu chez les Sakas. À partir de cette hypothèse, les savants M.I. Artamonov et I.G. Tchlenova ont interprété le fourreau d'ivoire trouvé à Takht-i Sanguin, où figure un lion tenant un cerf dans ses pattes antérieures, comme un symbole de la victoire des rois achéménides sur les nomades d'Asie Centrale : cf. B.A. Livitskij et I.P. Pitichikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue Archéologique* 1981 (fasc. II), p. 202. Notons également la monnaie unique d'Antiochos I<sup>er</sup> représentant sur son droit un cervidé et un caducée sur le revers : c'est là un type totalement inconnu dans le monnayage séleucide, celui apparaissant sur des émissions de bronze d'Antiochos IV à Suse étant « tout à fait différent » : P. Bernard et O. Guillaume, « Monnaies inédites de la Bactriane grecque à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN*<sup>6</sup> XXII (1980), pp. 31-32. Tout cela reste évidemment hypothétique : le thème du lion carnassier, de même que le cervidé se retrouvent déjà dans l'iconographie babylonienne.

<sup>2</sup> Scythes Amyrgoi : Hérodote, VII.64 ; Scythes Orthokorybantes : Hérodote III.92.

<sup>3</sup> Hypothèse formulée par le savant soviétique V.I. Abaev : G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, pp. 30-31.

Les Massagètes, connus déjà d'Hérodote (I.201), habitaient vraisemblablement au nord du Chozrme, dans la région située entre le delta de l'Oxus et l'Iaxartès : Quinte-Curce (VIII.1.8) fait en effet des Massagètes les voisins des Dahes et des Chozrmiens. Le peuple des Massagètes, dont le nom signifierait peut-être selon A. Christensen « *la grande horde Saka* », aurait regroupé en fait plusieurs tribus dans une sorte de confédération incluant notamment les Derbikes, Apasiakai, Attasii, Chozrmiens, Augasii et Parsii<sup>1</sup>. Toutefois l'identité de ces Massagètes pose problème puisque ce terme est utilisé uniquement par les auteurs classiques et ne figure pas dans les sources iraniennes ; peut-être faisaient-ils partie de la famille des Dahes.

Ces Dahes (*Dahae*, Δααι ou Δαοι) occupaient des territoires connexes à ceux des Massagètes. Les historiens d'Alexandre ont relaté les difficiles expéditions menées par ce dernier contre ces redoutables cavaliers rebelles à l'intrusion gréco-macédonienne en Asie Centrale. À l'époque de la chute du royaume gréco-bactrien les Dahes, originaires des steppes entourant le fleuve Iaxartès, habitaient les steppes situées à l'est de la Caspienne ; Quinte Curce (VIII.1 17) les plaçait dans les régions limitrophes du Chozrme. Ils étaient organisés en une confédération de trois tribus, dont faisaient partie les Parnes fondateurs de l'empire parthe<sup>2</sup>.

À côté des Sakas et des Dahes on retrouve quantité d'autres peuples, connus des historiens modernes uniquement par de brèves mentions d'auteurs anciens, malheureusement peu soucieux des détails. Ainsi Strabon (XI.11.8) mentionne les *Derbices*,

---

Pour une discussion sur ces deux groupes, voir P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », pp. 183-189 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982.

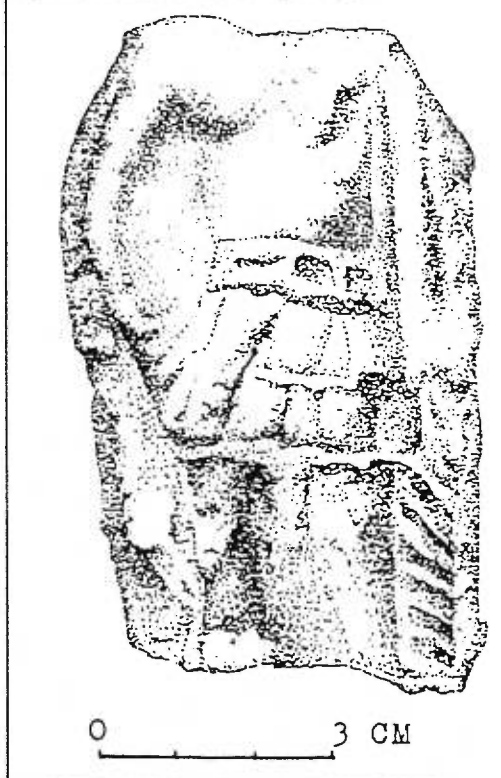
<sup>1</sup> Cf. W.W. Tam, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 81. De telles identifications sont bien évidemment à traiter avec précaution.

<sup>2</sup> W.W. Tam, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 80 ; P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », p. 189 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982..

*Siginni* et *Tapyri*, ainsi que les *Caspiens*<sup>1</sup>. Ailleurs Pline l'Ancien (VI.18.19) signale la présence, au-delà du Syr-Darya, d'une *multitudo populorum innumera* nomade : *Essedones, Astacae, Rumnici, Pestici, Homodoti, Histi, Edones, Camae, Camacae, Euchatae, Cotieri, Authusiani, Psacae*<sup>2</sup>, *Antacati, Chroasai, Oetaei*...

Les montagnes qui entouraient la Bactriane abritaient elles aussi nombre de peuples pratiquant le pastoralisme extensif : *Drancae, Euergetae Arimaspi*<sup>3</sup>, *Parapamesadae* (Justin XII.5.9)... Toute une mosaïque de peuples et de tribus qui poussaient leurs troupeaux de plateau en plateau, sans entretenir de véritables contacts avec les Grecs et leur brillante civilisation urbaine, guère adaptée aux dures conditions de la vie en haute montagne. Certes il y avait bien quelques rares villes-fortresses, telles Begram-Kapisa, et des garnisons postées le long des cols et dans les vallées sur lesquelles elles débouchaient. Les montagnards ne s'y rendaient qu'occasionnellement, pour échanger des marchandises, vendre du bétail, se procurer un cheval ou un bijou créé par un artisan local ou d'ailleurs. Autrement dit le rôle joué par les établissements gréco-bactriens ne diffère en rien de celui joué par les villes pré-hellénistiques : assurer la sécurité des routes et agir

Fig. 13 : Terracotta de Chingiz Tepe.



<sup>1</sup> Il faut probablement identifier les Caspiens de Strabon avec les Chorezmiens, qui semblent avoir créé sur les bords de la mer Caspienne un État centralisé assez puissant, bien qu'il n'apparaisse pas dans nos sources littéraires. Cf. W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 478-480.

<sup>2</sup> Les *Psacae* de Pline sont probablement les *Apasiakai* de Polybe (X.48), c'est-à-dire les *Apa-Saka*, « Sakas de l'eau », qui vivaient sur les rives du moyen-Oxus et dans le delta donnant sur la mer d'Aral. Ceux-ci avaient déjà livré des batailles navales contre la flotte de Xerxès : W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 91.

<sup>3</sup> Les *Arimaspi* de Justin sont peut-être une erreur de sa part : voir les *Ariaspes* d'Hérodote (IV.13.1) et d'Arrien (III.27.4).



comme place de commerce. Pour ces rudes montagnards, que les Grecs (et, de façon générale, tous les États sédentaires centralisés) avaient en horreur<sup>1</sup>, la vie continuait vraisemblablement son cours sans subir d'influence grecque, sinon superficiellement.

### ***Organisation politique et sociale de la steppe.***

Les nomades de la steppe étaient parfois organisés en confédérations plus ou moins larges, placées sous la gouverne d'un clan ou d'une tribu *royale* ayant prédominance sur les autres. Telle aurait peut-être été la position des Koushans au sein des cinq tribus qui mirent fin au royaume gréco-bactrien dans les années 130-120 av. J.-C ; également les Sacaraucae, qui seraient les Sai-Wang, « Sakas royaux », des sources chinoises<sup>2</sup>. Ces confédérations, généralement éphémères, étaient formées dans un but précis, que ce soit pour coordonner une migration massive ou une grande expédition militaire. Néanmoins il semble que ces confédérations aient exercé un pouvoir assez lâche sur ses diverses composantes, comme en fait foi le passage d'Arrien montrant une ambassade du *roi des Scythes* envoyée auprès d'Alexandre afin de se dissocier des cavaliers qui avaient attaqué les troupes gréco-macédoniennes sur les rives du Iaxartès<sup>3</sup>. Ce pouvoir *central* ne pouvait s'exercer qu'avec le soutien de l'aristocratie, des *anciens* et des chefs de famille des différentes tribus et clans composant ces confédérations éphémères.

Sur la base d'Hérodote, certains ont conclu que, parmi ces sociétés à la structure tribale et patriarcale dominée par les *anciens* et les chefs de famille, se trouvaient quelques peuples, dont les Massagètes et les Issédons, où la femme aurait joui d'un statut d'égalité vis-à-vis des hommes. Ce phénomène s'expliquerait par les contraintes imposées par le

---

<sup>1</sup> Cf. P. Briant, « 'Brigandage', dissidence et conquête en Asie achéménide et hellénistique », *DHA* II (1976), pp. 163-258.

<sup>2</sup> R.N. Frye, *The heritage of Persia*, London, Weidenfeld and Nicolson, 1962, pp. 161-162 et 172 (Koushans) et p. 191 (Sacaraucae). Cf. le roi des Scythes de Quinte Curce, VII.7.1 ; le *koinon* des Scythes, placé sous la gouverne d'un roi, chez Arrien, IV.5.1 ; etc.

<sup>3</sup> Arrien, IV.5.1 : *Oligon de husteron para tōn Skuthōn kai para tou basileōs Skuthōn aphiknountai par'Alexandron presbeis, huper tōn prachentōn es apologian ekpempthentes, hoti ouk apo tou koinou tōn Skuthōn eprachthē, alla kath'harpagēn lēistikōi tropōi stalentōn, kai autos hoti ethelei poiein ta epaggellomena.*

mode de vie nomade : les femmes étaient responsables de la conduite et de la sécurité des chariots où s'entassaient les familles et leurs maigres biens matériels. Elles étaient donc tout aussi guerrières que les hommes et (bien que l'on ne puisse encore en saisir le symbolisme) des pointes de flèches et des armes ont été découvertes tant dans des sépultures féminines que masculines<sup>1</sup>. On aurait donc affaire à quelques peuples ou tribus dont le système social était basé sur le matriarcat, la polyandrie et même une « gynécocratie éventuelle », illustrée par le récit de la reine scythe Tomyris chez Hérodote (I. 205-214)<sup>2</sup>. De fait les fouilles archéologiques ont bien livré des tombes qui, par l'importance de leurs tumulus et des trésors qui s'y trouvaient, abritaient certainement des reines et princesses sakas. Mais ces sépultures n'apportent pas un éclairage suffisant sur le rôle de la femme chez ces peuples des steppes. À Tillya-tépé cinq tombes sur six appartiennent effectivement à des femmes, mais une seule d'entre elles fut ensevelie avec une couronne d'or au même titre que l'unique homme, qui en outre était peut-être coiffé d'une tiare conique orné de dorures<sup>3</sup>. D'autre part Mme Pugachenkova avait cru reconnaître une femme-soldat sur une plaque en terracotta trouvée à Chingiz Tépé dans le vieux Termez (Fig. 13), mais la découverte d'une seconde plaque, à Kampyr Tépé (à 30 km à l'ouest de Termez), pratiquement identique sur le plan stylistique et de l'équipement du personnage, qui porte la moustache et dont la coiffure est comparable à celle d'Héraos sur ses monnaies et des princes koushans de Kalchakjan, semble infirmer cette hypothèse<sup>4</sup>. Par conséquent, et en l'absence de preuves supplémentaires, rien ne permet de prêter foi au seul récit d'Hérodote et de donner à la femme massagète un rôle politique ou militaire prédominant.

---

<sup>1</sup> T. David, « La position de la femme en Asie Centrale », *DHA* 1976, p. 136.

<sup>2</sup> T. David, « La position de la femme en Asie Centrale », *DHA* 1976, pp. 136-137 ; V.N. Basilov, *Nomads of Eurasia*, Seattle, 1989, p. 27.

<sup>3</sup> V.I. Sarianidi, « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), p. 126.

<sup>4</sup> V.P. Nikonorov et S.A. Savchuk, « New Data on Ancient Bactrian Body-Armour (in the Light of Finds from Kampyr Tepe) », *Iran* XXX (1992), pp. 51-52. Par leur ressemblance, les auteurs estiment que les deux plaques en question représentaient en fait des copies d'une statue d'un roi yüeh-chi ou d'un des premiers Koushans.

## **2. La vie pastorale et ses variantes.**

### ***Nomadisme et semi-nomadisme : adaptation au milieu.***

Il y avait donc en Asie Centrale un très grand nombre de peuples et de tribus pratiquant le pastoralisme extensif. Or cette forme d'activité économique est avant tout, et depuis toujours, une affaire d'adaptation au milieu environnant. Aussi de tout temps y a-t-il eu différentes modalités dans l'application du mode de vie pastoral, et la simple étiquette de nomade ne saurait rendre compte de toutes les variantes de ce mode de vie pratiqué par un très grand nombre de populations centre-asiatiques jusqu'à notre époque.

Il faut tout d'abord noter que le passage au pastoralisme s'est effectué assez tardivement en Asie Centrale<sup>1</sup>, et que cette séparation d'avec le mode de vie sédentaire ne fut d'ailleurs presque jamais totale<sup>2</sup>. Et si toutes ces populations dont nous venons de donner une liste (d'ailleurs incomplète) faisaient reposer leur subsistance sur la viande, le lait et la fourrure que leur procuraient leurs troupeaux, il reste que le pastoralisme s'accompagnait le plus souvent d'autres types d'économie.

Les uns, tels les *Apasiacae* dont nous avons déjà parlé, connaissaient la navigation de même que l'agriculture irriguée. Aussi leur économie était-elle diversifiée, reposant non seulement sur l'élevage mais également sur une agriculture d'appoint, la pêche et la piraterie, qui était pratiquée sur les rives de l'Oxus dont ils habitaient le delta (de même que

---

<sup>1</sup> Le passage au pastoralisme s'est produit assez tard dans les steppes eurasiatiques, soit vers la moitié du IIIe et au début du IIe millénaire. Mais le pastoralisme extensif tel que pratiqué (sous toutes ses variantes) à l'époque historique semble n'avoir été pleinement réalisé en Asie Centrale qu'à la fin du second et au début du premier millénaire. Cf. A.M. Khazanov, *Nomads and the outside World*, Cambridge, 1984 [1983], p. 91sq.

<sup>2</sup> Par exemple ces Sakas du Sud-Est du Kazakhstan, habitants les régions montagneuses des Tianshan et de l'Altaï, qui pratiquaient, outre l'agriculture non-irriguée, un *système vertical de nomadisme* où les troupeaux sont poussés de plateau en plateau sur de faibles distances : les déplacements sont peu nombreux et les éleveurs « perdaient beaucoup moins de temps pour la transhumance et passaient la plus grande partie dans les campements » annuels. Cf. K.A. Akichev, « Les nomades à cheval du Kazakhstan dans l'Antiquité », p. 17 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990.

le littoral de la mer d'Aral entre l'Oxus et le Iaxartès) jusqu'au milieu du II<sup>e</sup> siècle a.n.è.<sup>1</sup>. Les Sakas du Xinjiang chinois connaissaient le travail du cuivre, qu'ils extrayaient et fondaient eux-mêmes dans leurs installations minières. Nombre d'objets de bronze de type saka, décoratifs et utilitaires, ont été retrouvés dans le nord-ouest chinois (chaudrons, bijoux, plaques décoratives, statuettes), aussi faut-il supposer que ces Sakas ajoutèrent à leurs activités pastorales l'artisanat et le commerce du cuivre<sup>2</sup>.

Mais ceux-ci n'étaient pas seuls à connaître l'agriculture et à l'intégrer à leur système économique. Dans les territoires traditionnels des *nomades* centre-asiatiques, le plus souvent constitués de steppes arides, l'agriculture irriguée n'était possible que dans des zones marginales, dans des oasis, ou de petites vallées délaissées par les sédentaires. C'est dans de telles zones que « the borders between nomadic and agricultural societies are at their most changeable, depending on climatic changes, the general historical situation in the region as a whole, and the specific alignment of forces and corresponding policies of the more powerful side »<sup>3</sup>. Les différences culturelles entre ces Iraniens semi-nomades et leurs cousins sédentaires devaient être faiblement marquées. De même devrait-on considérer comme semi-nomades certaines tribus montagnardes du Pamir et de l'Hindukush qui possédaient sur leur territoire traditionnel des hameaux qui leur fournissait un abri saisonnier, le temps d'épuiser les pacages environnants.

### ***Importance des contacts commerciaux.***

Ils furent enfin nombreux à user de leur connaissance du terrain et de leurs contacts pour commercer avec les sédentaires. Ici encore le nomade centre-asiatique faisait preuve

---

<sup>1</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966 [1938], p. 91 ; G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 87 ; P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », p. 220 sq. in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982.

<sup>2</sup> Les dix puits d'extraction, en usage vers 550-450 av. J.-C., sont situés dans des territoires que les sources chinoises attribuent aux Sakas. Les fouilles ont livré des lingots, de forme circulaire, d'une teneur en cuivre excédant 60%. Cf. C. Debaine-Francfort, « Les Saka du Xinjiang avant les Han (206 av. - 220 ap. J.C.) : Critères d'identification », pp. 85-86 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990.

<sup>3</sup> A.M. Khazanov, *Nomads and the outside World*, Cambridge, 1984 [1983], pp. 199-200.

d'un dynamisme qui n'est pas le fait de populations sauvages et sanguinaires<sup>1</sup>. On dut certainement retrouver des représentants des divers peuples sakas participant au grand commerce caravanier dont l'importance a déjà été soulignée. Car non seulement le nomade a l'insigne avantage de posséder les bêtes nécessaires au transport des marchandises, mais son mode de vie mobile lui confère en outre sur le sédentaire un avantage psychologique : celui d'aborder sans appréhension aucune un voyage parfois long, souvent en territoire mal connu<sup>2</sup>. Mais le rôle du nomade dans le commerce caravanier centre-asiatique dut se limiter, à l'époque qui nous concerne, à un rôle secondaire (dans le transport intermédiaire, la location de bêtes ou le maintien de la sécurité des convois dans certaines régions à risques), et il aurait rarement créé et contrôlé les routes commerciales qu'il sillonnait<sup>3</sup>. Nomades et sédentaires du royaume gréco-bactrien entretenaient des relations commerciales qui devaient se limiter, à l'époque qui nous intéresse, à l'échange de produits de première nécessité, à la vente de moutons et de chevaux ou encore de l'acquisition de ces magnifiques bijoux d'or dont toutes les aristocraties ont toujours été friandes<sup>4</sup>. Ce n'est que plus tard, lorsque les rois koushans auront bien affermi leur pouvoir, que les nomades joueront un rôle plus important dans le commerce entre l'Occident, la Chine et l'Inde.

---

<sup>1</sup> Citons la mise en garde de J. Vignet-Zunz concernant les Bédouins mais qui reste valable pour tous les nomades commerçants : « Depuis sa tente, il dirige un réseau de renseignements et gère un réseau de relations sociales. Comme le marchand, c'est un homme qui se déplace, un homme qui s'informe ; c'est aussi un homme politique qui peut passer de la diplomatie aux armes ; un homme qui ne reste pas enfermé dans un monde clos mais qui s'élance sur les routes, pour qui l'espace est une donnée familière. Quand on ajoute cela à ses dispositions militaires (armement et tactique), à la capacité des siens de s'unir solidement pendant les crises ( 'asabiya), à sa pratique enfin de dirigeant d'entreprise (calcul économique) ce n'est plus un pillard ou un parasite qui s'avance vers les centres du pouvoir. Étant donné les circonstances, c'est un type d'homme qui s'avérera rompu aux affaires et aux combats, qui pourra conduire, mais aussi concevoir les grandes entreprises qui, d'Abu Bakr à Timur Leng, bouleversent la configuration de l'ancien monde. » (« À propos des Bédouins : une réévaluation des rapports 'nomades-sédentaires' », p. 475 in *Production pastorale et Société*, Cambridge et Paris, 1979).

<sup>2</sup> A.M. Khazanov, *Nomads and the Outside World*, Cambridge, 1983, p. 209.

<sup>3</sup> A.M. Khazanov, *Nomads and the Outside World*, Cambridge, 1983, p. 211. Cependant deux exemples, celui de la route sibérienne de l'or (qui semble se tarir ou être coupée, volontairement ou non, au début de la période grecque) et celui de la route de la soie (définitivement ouverte après la chute du royaume gréco-bactrien, alors que pratiquement toute l'Asie Centrale est aux mains des nomades Sakas et Yüeh-chi) semblent attester de l'indéniable importance des peuples nomades dans le commerce caravanier.

<sup>4</sup> Comme l'illustrent par exemple les tombes de Tillia-tépé, où certains miroirs de bronze, dépourvus de poignée, portent des inscriptions chinoises (cf. V.I. Sarianidi, « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), p. 130) ou encore le kourgane #5 de Pazyryk, contenant de magnifiques tissus de soie d'origine chinoise et d'autres d'inspiration achéménide, qui « ne montrent rien d'autre que l'acquisition de biens de prestige dans le cadre de transactions ponctuelles » : H.-P. Francfort, « Une proto-route de la soie a-t-elle existé aux 2<sup>e</sup> - 1<sup>er</sup> millénaires? », p. 125 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990. Cf. également E.E. Kuzmina, « Les relations entre la Bactriane et l'Iran du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> s. av. J.-C. », p. 213 in *Le plateau iranien et l'Asie*

Ainsi donc l'appellation sommaire de *nomades* qui est globalement accolée à ces multiples peuples est par trop simpliste<sup>1</sup>. Tout est affaire d'adaptation au milieu, tant sur le plan des ressources naturelles que de la géographie physique et humaine. Le nomade de Bactriane ou de Sogdiane, qui vit et gravite autour des centres urbains n'avait que peu de choses en commun avec l'image que nous ont léguée les écrivains antiques du barbare sanguinaire, assoiffé de pillage et d'or, incapable de quoi que ce soit de constructif<sup>2</sup>. La rapidité avec laquelle les nomades conquérants du royaume gréco-bactrien bâtiront leur grand empire, doté de villes nombreuses et prospères, où les traditions iraniennes, grecques et indiennes s'amalgameront pour donner naissance à un art et une architecture distincts, en est la meilleure preuve.

### ***3. L'opposition entre nomades et sédentaires : danger réel ou topos littéraire?***

Pasteurs-agriculteurs, pasteurs-pêcheurs, pasteurs-commerçants, tous étaient engagés à divers degrés dans des activités qui les faisaient côtoyer le monde sédentaire. À cause de la très grande spécialisation et de l'instabilité inhérente à l'économie pastorale, tous se trouvaient dans l'obligation d'entretenir des relations commerciales, directes ou indirectes, avec les habitants des centres urbains et des hameaux disséminés sur le territoire

---

*Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977.

<sup>1</sup> Cf. J.-P. Digard, « Les relations nomades-sédentaires au Moyen-Orient. Éléments d'une polémique », in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990, pp. 98-99.

<sup>2</sup> Voir F. Hartog, « La question du nomadisme : les Scythes d'Hérodote », *AAntHung* XXVII (1979), pp. 135-148, spécialement pp. 147-148. On a même affirmé que « l'analogie entre le développement de l'empire parthe et de l'état des Kushans ainsi que l'apparition des états Sunnu, en Orient, et Scythe, en Crimée, vers la même époque, semble indiquer une « maturité politique » de l'ensemble des nomades des steppes » : A.M. Mandelshtam, « Les Nomades en Asie Centrale dans l'Antiquité » (en russe, avec résumé en français), p. 215 in *Le plateau iranien et l'Asie centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977. Rappelons en terminant la possible connaissance de l'écriture par certaines tribus sakas de la région d'Issyk, qui auraient adapté l'araméen à leur propre dialecte iranien : P. Briant, « L'anthropologie antique du pasteur et du nomade », p. 9, n. 2 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982 ; G. Fussman, « Chronique des études kouchanes (1975-1977) », *JA* CCLXVI (1978), p. 436. Que cet alphabet date du VIII<sup>e</sup>, du IV<sup>e</sup> siècle ou qu'on doive le rabaisser à une date plus tardive, peu importe : ce n'est pas là le fait de populations totalement

gréco-bactrien<sup>1</sup>. Or lorsque l'on consulte les multiples ouvrages historiques consacrés à l'Asie Centrale (et du monde iranien en général), il est un thème qui revient tel un leitmotiv : celui de la menace nomade, laquelle aurait pesé en permanence (telle l'épée de Damoclès) sur des populations sédentaires terrifiées et continuellement aux aguets<sup>2</sup>. Cette vision, trop simpliste, devrait être nuancée à bien des égards.

### *Le péril mouvant.*

La *démonisation* du nomade (et du *barbare* en général) par les peuples sédentaires se retrouve dans toutes les littératures du monde, antiques ou médiévales, qu'elles soient occidentales, chinoises, indiennes, iraniennes ou babyloniennes. En Asie Centrale les Dahes étaient perçus déjà dans les *Gathas* comme des êtres fondamentalement mauvais et dans l'*Avesta* (Y. XIII.144), où ils étaient dépeints comme des démons, toujours prêts à attaquer la *bonne création* d'Ahura Mazda, malgré l'adhésion d'un certain nombre de tribus au mazdéisme ; ailleurs (Y. XI.6) on peut les reconnaître dans le nom *dahakaca*, qu'on pourrait traduire par « personnes tyranniques »<sup>3</sup>.

Textes littéraires et inscriptions nous offrent de nombreux exemples de nomades agressifs, contre lesquels les rois et les dynastes devaient défendre leurs terres ou organiser des expéditions militaires<sup>4</sup>. La valeur de ces agiles cavaliers, maîtres de la guerre de

fermées à la « civilisation ».

<sup>1</sup> A.M. Khazanov, *Nomads and the Outside World*, Cambridge, 1983, pp. 202-205.

<sup>2</sup> On parle de « teeming masses of hungry pastoral peoples » (E. Bickerman, « The Seleucids and the Achaemenids », in *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966, p. 93) ; J. Wolski (« L'Iran dans la politique des Séleucides », *AAntHung* XXV (1977), p. 151) affirme que « l'antagonisme entre la population des sédentaires et celle des nomades ou semi-nomades prenait dans cette frontière des proportions quasi éternelles » ; etc... \*

<sup>3</sup> *Dahakāca* : M.F. Kanga, *Avesta Reader*, Gultekdi, 1988, p. 125. Les Dahes seraient peut-être aussi les *Dāsā* mentionnés dans le *Rig Veda* indien : R. Frye, *The Heritage of Persia*, Londres, 1962, p.41 et pp. 160-167 pour une discussion sur les civilisations de la steppe eurasiatique ; voir aussi A. Christensen, *Études sur le Zoroastrisme de la Perse antique*, Copenhague, 1928, pp. 15-17.

<sup>4</sup> Par exemple Hérodote (I.103) et Strabon (XI.8.4) parlent d'invasions scythes en Asie achéménide ; expéditions de Cyrus (Ktésias, *Persika*, 3-8) et de Darius (relief de Behistun dépeignant le roi saka Skunkha) ; création sous Cyrus de la fête des *Sakaia*, rite de conjuration du danger nomade. Cf. P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », pp. 192-193 in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982.



guérilla, était grande : Cyrus le Grand (558 - v. 528) et le roi parthe Phraatès II (138 - v. 128) trouvèrent tous deux la mort dans de telles campagnes menées en Asie Centrale. Cela montre que le danger pouvait être à certains moments bien réel. Et de fait, la seule présence aux quatre coins de la Bactriane de nombreux postes défensifs et de puissantes citadelles, que les rois grecs et iraniens ont parfois voulu protéger par de doubles fortifications<sup>1</sup>, parle pour elle-même. On a d'ailleurs pu identifier en Iran oriental des traces de deux *limes* défensifs, le premier d'époque koushane, établi sur les crêtes du Pamir de façon à s'assurer le contrôle du défilé des *Portes de fer* qui fait communiquer la Sogdiane et la Bactriane. Le second se trouve en Hyrcanie, où sont encore visibles les vestiges d'un imposant mur de fortifications, long d'environ 170 km, courant entre la mer Caspienne et la chaîne de l'Elburz<sup>2</sup>. Tous deux étaient situés en des endroits hautement stratégiques, à la limite du monde des steppes.

### ***Facteurs de rapprochement.***

Néanmoins il ne faudrait pas perdre de vue plusieurs faits qui nous rappellent la proche parenté des différentes populations iraniennes peuplant le royaume gréco-bactrien. Nous avons déjà évoqué le fait que sédentaires, nomades et semi-nomades parlaient des langues fort apparentées et partageaient un fond culturel commun. À plusieurs périodes de leur histoire et dans plusieurs régions la culture matérielle des populations sédentaires est fortement marquée par l'art des steppes, comme en font foi les décors animaliers, les symboles solaires, etc. Les trouvailles du temple de Takht-i Sanguin, par exemple, mettent en lumière l'existence de liens étroits et permanents entre les diverses cultures locales sédentaires et le monde de la steppe, de l'Asie Centrale à la Sibérie<sup>3</sup>. De même au cœur de

---

<sup>1</sup> Ainsi à Qunsai et à Kukhna-Qala, citadelle gréco-bactrienne (vallée de la Kafimigan, Tadjikistan), dont la construction a été interrompue vraisemblablement sous la pression des nomades : G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, pp. 62-63.

<sup>2</sup> *Limes* bactrien : P. Bernard, « Alexandre et l'Asie Centrale : réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *Studia Iranica* XIX (1990), pp. 25-26. *Limes* hyrcanien : É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.C.)*, T. 2, Nancy, 1966, p. 242.

<sup>3</sup> B.A. Livitskij et P. Pitchikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *RA* 1981 fasc. 2, p.



la grande cité royale d'Aï Khanoum, où certains objets découverts dans le sanctuaire du *temple à redans* (comme par exemple un pendentif rappelant les créations des habitants de la Sibérie du sud de la fin de l'âge du bronze ou encore le décor incisé de certaines vaisselles de pierre) sont clairement reliés au monde scythique<sup>1</sup>. Le même sanctuaire a livré des ramures qui pourraient être reliées avec un culte originaire du monde des steppes<sup>2</sup>.

Outre l'aspect culturel, des facteurs économiques, nous l'avons vu, favorisaient le développement de certaines solidarités entre les villageois iraniens et leurs cousins nomades. Car si ce commerce revêtait une importance particulière pour les nomades, qui se procuraient par là des biens qu'ils ne pouvaient produire eux-mêmes, pour les états sédentaires c'était bien souvent un instrument de politique extérieure vis-à-vis de leurs puissants voisins des steppes. Ouvrir ses marchés au commerce, même dans un contexte défavorable du point de vue économique, se révélait être un moyen d'apaiser les possibles tensions résultant de la cohabitation. En outre « in the trading cities of the oases of Central Asia and the Middle East, there was a certain amount of municipal self-government, even under strong empires, and merchants consorted with rulers and had an influence on the shaping of policy »<sup>3</sup>. C'est ainsi qu'à la coopération politique et militaire de certains membres des élites bactrienne et saka<sup>4</sup> s'ajoutait la participation conjointe des nomades et des sédentaires à l'activité économique.

216. Toutefois si nomades et sédentaires d'Asie Centrale portaient des vêtements fort semblables, exception faite des bonnets des Sakas Tigraxauda, et possédaient un armement commun, le costume bactrien se distinguait par l'absence de bonnet et le manteau à bord inférieur droit : B.G. Gafurov, « Les relations entre l'Asie Centrale et l'Iran sous les Achéménides (VI - IV s. avant notre ère) », in *Accademia nazionale dei Lincei, Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966, p. 210 ; P. Bernard, « Alexandre et l'Asie Centrale : réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *Studia Iranica* XIX (1990), p. 23.

<sup>1</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, de Boccard, 1984, p. 14 (pendentif # 0.555) et 24-25 (vaisselle de pierre).

<sup>2</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, de Boccard, 1984, p. 17. Cependant pour l'auteur elles pourraient aussi bien être liées à des activités de chasse ou artisanales, ou encore avec le culte d'Anahita.

<sup>3</sup> O. Lattimore, « Herdsmen, Farmers, Urban Culture », pp. 179-190 in *Production pastorale et société*, Cambridge et Paris, 1979, p. 487. Commerce et politique extérieure : A.M Khazanov, *Nomads and the Outside World*, Cambridge, 1983, pp. 206 sq.

<sup>4</sup> Cf. P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982,

Ainsi donc s'il faut bien admettre que les peuples nomades ont à maintes reprises menacé les états sédentaires, et que bien souvent ils ont joué dans ces conflits le rôle de l'agresseur<sup>1</sup>, laissant ainsi un souvenir peu reluisant dans les littératures mondiales, il faut également admettre que les nomades qui agissaient de la sorte étaient bien souvent mus par la nécessité<sup>2</sup>. Ainsi le mouvement de peuples qui mena à la conquête de la Bactriane grecque avait débuté dans les années 170 a.n.è. par la victoire de Mao-Tun, chef des Huns, sur les Yüeh-chi installés dans les steppes de Mongolie et du Turkestan. Ce n'est pas mus par l'appât du gain et par simple goût du pillage qu'ils ont quitté leurs terres ancestrales. Vivant dans un monde à l'équilibre précaire, où hommes et animaux devaient leur existence aux pâturages, le contrôle d'un territoire s'avérait être pour eux une nécessité absolue. Déracinés sous l'effet d'un changement dans l'écosystème ou sous la pression d'un groupe plus puissant, chaque tribu devait être en mouvement jusqu'à la conquête de nouvelles terres, d'où elle chasserait les habitants si ceux-ci partageaient le mode de vie nomade, ou asservir les populations sédentaires, le cas échéant. Mais jamais il ne saurait être question, dans le cas de conquête d'un territoire agricole, d'une destruction des établissements, des récoltes et de la force de travail locale : de tout cela eux-mêmes avaient besoin.

De fait les relations entre nomades et sédentaires ne furent certainement pas toujours placées sous le signe de la confrontation. « Entre les deux, il n'y a pas de coupure radicale, mais au contraire une multitude de connexions, d'imbrications, d'échanges »<sup>3</sup>. Les sources antiques comportent de nombreux passages qui semblent attester l'existence en Bactriane de réelles solidarités unissant dynastes iraniens, élites sogdo-bactriennes et princes sakas<sup>4</sup>.

---

pp. 206-207.

<sup>1</sup> D. Sinor, *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1990, p. 3.

<sup>2</sup> « Only in dire emergency does a tribe attempt to graze its flock outside the traditional tribal territory, and even then traditional agreements and alliances usually regulates the extent, duration, and intensity of such extra-territorial excursions ». D.L. Johnson, *The Nature of Nomadism*, Chicago, 1969, p.5.

<sup>3</sup> J.-P. Digard, « Les relations nomades-sédentaires au Moyen-Orient. Éléments d'une polémique », in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990, p. 100.

<sup>4</sup> Arrien IV.3.6 : On voit des Scythes d'au-delà du Tanais (le laxartès), *akousantes hoi polloi autōn hoti estin hoi kai tōn ep'ekeina tou potamou barbarōn ap'Alexandrou apestasin, hōs ei dē ti logou an axion neōterizoito, kai autoi epithēsomenoi tois Makedosin*. Plus

C'est à l'époque de la conquête macédonienne que ces solidarités se sont le plus clairement manifestées - mais c'est peut-être là une fausse impression créée par les sources, abondantes en ce qui a trait à l'épopée alexandrine, mais affreusement muettes quant aux périodes subséquentes<sup>1</sup>.

C'est en Sogdiane que se trouvait la majorité des tribus iraniennes pastorales, et c'est donc là que la plus grande part des échanges entre populations agricoles et pastorales durent prendre place. Or nous avons vu que l'emprise des Gréco-Bactriens sur ce pays paraît avoir été assez mal assurée<sup>2</sup>. Région secondaire sur le plan agricole, difficile à tenir du fait de l'omniprésence de la steppe, la Sogdiane fut dans une large mesure laissée à elle-même. Et si les rois gréco-bactriens ne cherchèrent pas à la reprendre, préférant tourner leurs regards sur le monde indien, c'est qu'ils ne durent pas considérer qu'elle pouvait constituer une menace pour la Bactriane, siège de leur pouvoir. Aussi a-t-on tout lieu de croire qu'en Sogdiane du moins, les populations sédentaires et leurs seigneurs iraniens continuèrent à vivre aux côtés des populations nomades et sédentaires, les périodes de bonne entente relative alternant avec des périodes marquées par l'affrontement. C'est durant de telles périodes de confrontation qu'intervenaient peut-être les rois gréco-bactriens et leurs armées, dans le but de sécuriser les grandes oasis en leur pouvoir, de même que les routes commerciales.

Quoi qu'il en soit, l'emprise du pouvoir gréco-bactrien sur les populations nomades

loin (IV.5.4-5), le dynaste Spitamenès, ayant sous ses ordres 600 cavaliers scythes, *prosepērthē hupo tēs summachias tēs Skuthikēs*. Également chez Quinte Curce, où Dahes (VII.7.32) et Massagètes (VIII.1.3) sont alliés des Bactriens révoltés.

<sup>1</sup> Cf. F.L. Holt, « Alexander's Settlements in Central Asia », *Ancient Macedonia IV* (1986), pp. 317-318. Voir cependant les réserves exprimées à ce sujet par P. Bernard (« Alexandre et l'Asie Centrale : réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *Studia Iranica XIX* (1990), pp. 22-24) : outre la dépendance des tenants de la complémentarité nomades/sédentaires (F.L. Holt, P. Briant) sur les sources littéraires, il note que l'archéologie n'apporte pas, ou fort peu, de réponses quant aux formes qu'a pu prendre cette complémentarité.

<sup>2</sup> La Sogdiane a livré fort peu de monnaies frappées par les Diodotides et Euthydèmos I. Les types monétaires les plus fréquents sur le monnayage sogdien sont imités d'Euthydèmos I et d'Hélioclès, beaucoup plus tardif : ce sont là les signes d'une rupture politique que les graveurs ont cherché à masquer. Mais l'argument numismatique ne saurait évidemment constituer une preuve décisive de la faiblesse de la présence gréco-bactrienne dans les contrées situées au nord de la vallée de l'Oxus. Cf. R. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, pp. 181-182.

parcourant le royaume devait être pratiquement nulle<sup>1</sup>. En cela la situation ne dut guère changer de l'époque de la domination achéménide, où les Sakas restèrent probablement libres de tribut, tout en fournissant soldats et colons militaires au *Grand Roi*<sup>2</sup>. À l'époque gréco-bactrienne, ces populations n'avaient pas de relations prolongées et collectives avec le monde des cités. La civilisation des Grecs, la civilisation hellénique dans ce qu'elle a de vivant, dans ses croyances et ses mœurs et non dans les simples produits de son art rayonnant, n'eut pas de prise sur les nomades tant que ceux-ci n'entrèrent pas dans les riches vallées agricoles de la Bactriane, se rendant maîtres des cités, des villages fortifiés et de leurs habitants. Alors seulement les nomades conquérants du domaine gréco-bactrien, Sakas, Yüeh-chih purent assimiler les influences helléniques (entre autres), les intégrer à leur propre culture : il en résultera la civilisation koushane, brillante synthèse de la Grèce, de l'Iran, de l'Inde et de la steppe eurasiatique.

---

<sup>1</sup> E. Bickerman, « The Seleucids and the Achaemenids », p. 100 in Accademia nazionale dei Lincei, *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 117.

<sup>2</sup> Sur la *frise des Tributaires* de Persépolis, les Sakas sont les seuls à ajouter à leur costume national des pièces d'armement : voir P. Briant, « Les Saces, les Achéménides et Alexandre », in *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, 1982, pp. 197-199.

## 5. Les « mille cités de Bactriane » : urbanisation et hellénisation.

### *Importance du cadre urbain.*

Le principal agent de diffusion de la civilisation hellénique fut de tous temps la cité, avec tout ce qu'elle sous-entend : temples et sanctuaires, théâtres, gymnases, une agora, enfin un lieu où les citoyens pouvaient délibérer des affaires municipales et choisir leurs magistrats civils, juridiques et religieux (avec, l'on s'en doute, l'approbation de l'*épistatès* représentant l'autorité royale<sup>1</sup>). Ces éléments formaient un tout ; la *polis* était la condition essentielle à la pleine jouissance de la vie telle que la concevaient les Grecs.

Or de telles cités ont existé en Bactriane, comme en fait foi la tradition littéraire. Bien qu'encore incomplète, la carte des sites archéologiques hellénistiques d'Asie Centrale, presque vide avant la première guerre mondiale, est désormais relativement bien établie. Il y avait Bactres, bien sûr, mais aussi Termez, Aï Khanoum, Begram<sup>2</sup>, Emschi Tépé, Qunduz, Merv, Samarkhand... Ces villes de grandes dimensions étaient de véritables capitales régionales, autour desquelles gravitaient un grand nombre de colonies d'origine militaire et d'avant-postes défensifs. Chacun de ces îlots helléniques nouait des liens serrés avec sa *chôra*, sur laquelle reposait dans une large mesure la survie de la cité ou de la colonie, et

---

<sup>1</sup> Cette fonction est attestée uniquement pour la période séleucide, mais il apparaît probable que les rois gréco-bactriens qui héritèrent du système administratif et militaire séleucide maintinrent ce système dans ses grandes lignes : il était dans leur meilleur intérêt de garder un certain contrôle sur les finances et la politique interne de leurs *poleis* dignes de ce nom, au demeurant assez peu nombreuses. Cf. É. Will, P. Goukowski et C. Mossé, *Le monde grec et l'Orient II: Le IV<sup>e</sup> s. et l'époque hellénistique*, Paris, Presses Universitaires, 1975, pp. 458-459 ; É. Bickerman, *Institutions des Séleucides*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1938, pp. 162-163.

<sup>2</sup> Le site de Begram serait celui d'Alexandrie du Caucase, qui doublait la vieille cité achéménide de Kapisa, laquelle joua un rôle important à l'époque gréco-bactrienne : P.M. Fraser, *Cities of Alexander the Great*, Oxford, 1996, p. 104 ; P. Bernard, « Diodore XVII, 83, 1: Alexandrie du Caucase ou Alexandrie de l'Oxus? », *Journal des Savants* (1982), p. 217.

qui abritait quantité de villages indigènes.

C'est presque uniquement dans le cadre de ces relations qu'a dû se produire le phénomène d'hellénisation de la Bactriane antique<sup>1</sup>. Nous avons à maintes reprises au cours des pages qui précèdent fait état de l'opposition qui a dû exister entre la situation des villes et celle des campagnes de la Bactriane grecque. L'examen des données archéologiques et des sources littéraires, de même que les rapprochements qu'on peut faire entre l'Asie Centrale et les autres parties du monde iranien, porte à croire que dans son ensemble la civilisation est-iranienne a été peu touchée par l'hellénisme tel que décrit par des historiens aussi célèbres que W.W. Tarn ou J.G. Droysen, créateur du terme d'*hellénisation*.

L'exception à la règle est celle du cadre de la *polis* grecque, qui ne pouvait rester grecque qu'en gardant tant ses institutions culturelles que ses institutions politiques, même amoindries du fait du pouvoir royal. Les *poleis* de l'Orient hellénistique ont de tout temps inclus en leur sein des individus d'origine barbare : marchands de tous les pays, artisans, ouvriers, artistes, fonctionnaires, soldats et mercenaires... Alexandre avait le premier intégré au corps des citoyens de plusieurs de ses fondations en Asie Centrale des populations locales<sup>2</sup>. Après eux les Séleucides avaient usé du même procédé, à la différence qu'avant d'intégrer à leurs cités des contingents d'Orientaux la population d'origine gréco-macédonienne avait été bien installée et dotée des meilleurs lots de terre de la *chôra*.

Il est évident que ces Bactriens et ces Sogdiens qui vivaient à Bactres, Demetrias, Begram ou à Aï Khanoum devaient avoir accepté, intégré à la leur la culture grecque, sans

---

<sup>1</sup> C'est par ces échanges quotidiens, dans les contacts humains plus que par le commerce, assez limité en ce qui concerne les importations venues de Méditerranée (olive, vins, et bijoux de grand luxe, la céramique occidentale étant étonnamment absente à Aï Khanoum) que l'hellénisme se diffusa en Asie Centrale grecque : C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, pp. 68-69.

<sup>2</sup> Diodore de Sicile, XVII.83.2 : Dans la ville d'Alexandrie du Caucase et une autre qu'il avait fondée non loin dans les Paropamisadae, *katōkise d'eis tautas tōn men barbarōn heptakisχilous, tōn d'ektos taxeōs sunakolouthountōn trischilious kai tōn misthophorōn tous bouleumēnous*. Cf. également Quinte Curce (VII.3.23) et Arrien (IV.24.6-7).

quoi la vie urbaine leur aurait été était interdite. Mais dans quelle mesure? Il est tout aussi évident que des Iraniens vivant à proximité des centres de peuplement hellénique ont pu posséder des objets *au goût du jour*, créés par des artisans en contact avec l'art grec, ou encore produits par des artisans qui ne faisaient que copier, adapter des modèles grecs. Reste à savoir quelle fut la portée de cet art gréco-bactrien. Or, loin de témoigner d'une véritable hellénisation à l'époque de la domination grecque, les témoignages archéologiques ne feraient peut-être que refléter l'attrait qu'ont pu avoir certains membres des élites locales pour l'art grec, qui n'abandonnèrent pas pour autant l'essentiel la culture de leurs pères.

### ***Mixité, intégration et exclusion.***

Mais tout d'abord, l'on doit poser la question essentielle : la cité constituait-elle vraiment un cadre d'intégration pour les populations locales qui étaient installées à l'intérieur des murs? Tout porte à croire qu'il faudrait répondre par la négative à cette question, d'ailleurs complexe, que je n'ai pas ici la prétention de régler. Quelques remarques s'imposent cependant.

En Bactriane comme ailleurs dans l'Orient hellénistique il semble bien que la division en *politeumata* d'une population ethnique mixte était la règle. Le but évident de cette politique était de maintenir les caractéristiques propres de chaque communauté, spécialement des Grecs et des Macédoniens<sup>1</sup>. Nous avons déjà mentionné qu'à Aï Khanoum la nette distinction entre les habitations somptueuses de la basse ville et celles de la ville haute semble refléter une telle division. De cette façon la classe dirigeante d'origine grecque, macédonienne et même thrace<sup>2</sup> logeait aux abords des grandioses monuments publics et religieux, c'est-à-dire dans la meilleure partie de la ville, tandis que les Bactriens (et autres populations d'origine barbare) étaient relégués dans la ville haute, à l'ombre de

---

<sup>1</sup> G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, pp. 35-37.

<sup>2</sup> Cf. R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, pp. 172-173.

la citadelle<sup>1</sup>.

Ensuite, les Grecs d'Aï Khanoum, de Bactres ou d'ailleurs maintinrent vraisemblablement à l'époque de l'indépendance leur spécificité ethno-culturelle par divers moyens : conseil civique, associations à caractère guerrier ou religieux et, surtout, par le gymnase<sup>2</sup>. C'est dans ce bâtiment que l'on formait traditionnellement la jeunesse grecque. C'est là qu'en apprenant les rudiments du combat, en exerçant son corps aux sports athlétiques, en participant à ses premiers banquets et en faisant ses études auprès de son pédagogue que *l'éphèbos* devenait enfin un homme, *anèr*. Or de la Cyrénaïque à la Bactriane, la culture que dispensait le gymnase était essentiellement la même. Que celui-ci soit plus ou moins ouvert aux populations locales<sup>3</sup>, comme à Jérusalem, n'y change rien. Cette culture est grecque ; elle l'est par sa langue, par les dieux qui patronnent l'endroit, par la formation physique et intellectuelle que l'on y dispensait, suivant les plus antiques traditions hellènes, comme en fait foi l'inscription retrouvée dans la cour du gymnase d'Aï Khanoum. Mais le simple fait que l'on ne retrouve plus sur les sites archéologiques d'Asie Centrale et du Gandhara de strigiles après la période gréco-bactrienne, semble bien démontrer le peu d'emprise de la culture du gymnase, élément primordial de l'hellénisme, sur les populations locales<sup>4</sup>.

D'autre part, qu'il y ait eu en Bactriane plus qu'ailleurs dans le monde hellénistique un rapprochement entre Grecs et Iraniens est une éventualité qu'on ne peut sérieusement rejeter du revers de la main. Or ce phénomène dut prendre place essentiellement parmi les membres de l'aristocratie sogdo-bactrienne, sans vraiment toucher l'ensemble des

---

<sup>1</sup> Ainsi tout comme à l'époque séleucide, l'élément gréco-macédonien dut continuer à se considérer comme le seul maître de leur empire : un empire créé par des Grecs et pour les Grecs, du moins dans son principe. Cf. Ch. Edson, « *Imperium Macedonicum* : The Seleucid Empire and the literary evidence », *CPh* LIII (1958), pp. 153-170.

<sup>2</sup> G. Cohen, *The Seleucid Colonies*, Wiesbaden, 1978, pp. 74 sq. ; J.K. Davies, « Cultural, Social and Economic Features », *CAH* VIII/1, Cambridge, 1983, p. 308.

<sup>3</sup> Cf. M. Launey, *Recherches sur les armées hellénistiques*, t. 2, Paris, 1987 [1951], pp. 871 sq.

<sup>4</sup> O. Guillaume, « Contribution à l'étude d'un artisanat bactrien pré-hellénistique », pp.258 in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*,



populations des pays soumis aux Gréco-Bactriens. Ce n'est qu'au niveau des élites qu'a pu se pratiquer une politique d'alliances matrimoniales, toujours dictées par la raison d'État. Cette tradition d'union des élites locales et du pouvoir central (qu'il soit achéménide, macédonien ou gréco-bactrien) était fermement établie. Cependant on ne dut guère ressentir, dans le peuple, un tel besoin de *fusion*. Nous avons vu qu'il existait des restrictions religieuses et sociales limitant la possibilité de telles unions mixtes, et il est plus qu'improbable qu'une telle pratique ait jamais eu lieu à large échelle. Si rapprochement il y eut, si Grecs et Iraniens « surent établir une compréhension mutuelle aussi solide et durable », pour reprendre les mots de Roman Ghirshman<sup>1</sup>, cela dut essentiellement prendre la forme d'une cohabitation relativement harmonieuse à l'intérieur des cités, et non d'une improbable *fusion* entre les deux peuples<sup>2</sup>.

### ***Limites religieuses à l'hellénisation.***

Somme toute la Grèce paraît avoir bien peu apporté au monde iranien antique, alors que les Grecs orientaux, au contact des civilisations de l'ancienne communauté achéménide, allaient pour leur part adopter certaines conceptions philosophico-religieuses orientales avec un enthousiasme sans précédent. On pense surtout à l'astrologie, aux prophéties eschatologiques qui se multiplient à l'époque gréco-romaine, à maintes divinités - Mithra surtout, qui jouissait d'une large dévotion chez tous les peuples iraniens et, plus tard, dans tout l'empire romain. Les Grecs victorieux, en intégrant (entre autres) ces éléments iraniens à leur culture brillante, créèrent en Orient la *koinè* culturelle qui n'était que l'aboutissement d'un mouvement mis en place par les Achéménides, eux-mêmes en partie héritiers des traditions mésopotamiennes. Cependant l'Iran à proprement parler semble s'être tenu à

---

Paris, 1985.

<sup>1</sup> R. Ghirshman, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris, 1951 [1949], p. 214.

<sup>2</sup> On sait d'ailleurs que les *mixobarbaroi* et les *mixellènes* étaient mal vus dans la société grecque ; comme au I<sup>er</sup> s. a.n.è. ils n'étaient pas considérés comme des Grecs à part entière, leur situation ne devait pas être différente au III<sup>e</sup> s., alors que les communautés grecques et orientales n'étaient en contact direct et quotidien que depuis peu de temps. Cf. W.W. Tam, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966 [1938], pp. 38-39 ; É. Bikerman, « The Seleucids and the Achaemenids », in *Atti del*

l'écart de cette tendance à l'unification culturelle, que ce soit à cause de la présence grecque qu'on doit supposer assez faible, d'une politique d'exclusion menée par les souverains hellénistiques, ou encore à la suite d'un mouvement de réaction des Iraniens envers leurs maîtres gréco-macédoniens. C'est pourquoi « paradoxically Hellenistic religion contains fewer Iranian elements in Iran itself than it does outside Iran »<sup>1</sup>, en Asie Mineure par exemple.

Nous avons vu que l'époque hellénistique paraît avoir été marquée par l'affermissement du zoroastrisme dans le monde iranien. Or cette religion formait un système cohérent et dans une large mesure exclusif, comme en font foi les nombreuses restrictions imposées au croyant désirant se garder de la souillure et du mal. Car si le zoroastrisme était une religion empreinte d'intériorité, elle était également une foi portée vers l'action, parsemée de festivals religieux et de sept fêtes sacrées (*gahambais*), de date ancienne, qui culminaient au nouvel an<sup>2</sup>. Jour après jour le croyant avait comme devoir premier la lutte contre Angra Mainyu, l'esprit du mal, et sa cohorte de *daevas*, c'est-à-dire les faux dieux, les démons peuplant la terre et y semant la mort<sup>1</sup>.

En outre chaque croyant devait se préserver de la souillure, tant spirituelle que physique, en évitant dans la mesure du possible tout contact, direct ou indirect, avec les infidèles. Aussi un très grand nombre de commandements régissaient la vie quotidienne des adeptes de la *bonne religion*; certains de ces commandements devaient remonter à une époque fort reculée (rappelant ceux des brahmanes indiens). Ces lois visant à maintenir la pureté des fidèles sont en effet très conservatrices, puisque plusieurs sont toujours en vigueur chez les zoroastriens du XX<sup>e</sup> siècle. Ces nombreuses lois pouvaient créer, chez les plus orthodoxes des croyants, « an iron code of conduct wich had the effect of raising a

---

*convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966, pp. 110-111.

<sup>1</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (2)*, Cambridge, 1983, p.826.

<sup>2</sup> E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (2)*, Cambridge, 1983, p. 794.

barrier between Zoroastrians and unbeliever almost as rigid as that which separates the caste Hindu from the rest of humanity »<sup>2</sup>.

Certaines de ces lois, respectées rigoureusement, pouvaient apporter de sérieuses restrictions à celui qui aurait voulu vivre comme un Grec. À Aï Khanoum un monument funéraire comme *l'hérôon* de Kineas, visible à tous, devait susciter un certain dégoût chez les fidèles de la *bonne religion*<sup>3</sup>. La pratique funéraire zoroastrienne, nous l'avons vu, interdisait l'ensevelissement des morts, qui souillaient la terre nourricière. Entre autres restrictions, notons l'interdiction de se laver directement dans une source d'eau (l'eau est en effet réservée à la consommation et pour arroser les champs) ; interdiction de couper une *bonne plante* ou encore de sacrifier un agneau ou un veau. Pas question d'aller au gymnase s'entraîner nu ou participer aux banquets : d'ailleurs le sacrifice sanglant avait déjà été fermement condamné par Zarathuštra<sup>4</sup>. Il y avait mille façons d'entrer en contact avec l'œuvre d'Angra Mainyu, la contamination pouvant se transmettre par le toucher, par un regard ou par de simples paroles échangées entre un croyant et un homme impur. Venant d'un homme mauvais, même les objets irradiaient - pour ainsi dire - le mal<sup>5</sup>.

Le zoroastrisme formait donc un corps de doctrine qui posait à ses adhérents de sérieuses limites à l'hellénisation. Mais il est certain que l'ensemble des croyants n'a pas dû appliquer à la lettre les commandements de Zarathuštra, pas plus que ceux qui vénéraient quelques-uns de ces dieux et déesses centre-asiatiques : *déesse au miroir, déesse nue, Oxus,*

<sup>1</sup> M.N. Dhalla, *History of Zoroastrianism*, New York, 1938, p. 265.

<sup>2</sup> M. Boyce, *A History of Zoroastrianism, vol. I : The Early Period*, Leyde, 1975, pp.295-324 (citation p.294). Permanence des anciens commandements zoroastriens sur la pureté : M. Boyce, *A Stronghold of Zoroastrianism*, Oxford, 1977, pp. 92 sq.

<sup>3</sup> M. Boyce, *A history of Zoroastrianism, vol. I : The Early Period*, Leyde, 1975, p. 327.

<sup>4</sup> J. Duchesne-Guillemin, *Ormazd et Ahriman*, Paris, 1953, pp. 35-38. Toutefois la présence de quantité d'ossements de petits animaux dans certains sanctuaires (notamment à Takht-i Sanguin) atteste la présence de sacrifices animaux dans le zoroastrisme centre-asiatique : P. Bernard, « Le temple du dieu Oxus à Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *Studia Iranica* XXIII (1994), p. 101.

<sup>5</sup> *Yasna* IX.29 : « Let him [l'homme mauvais] not view the creation with his eyes, who causes injury to our mind, who causes damage to our body. » (trad. M.F. Kanga, *Avesta Reader*, Gultekdi, 1988, p. 58).

Nana... D'ailleurs le zoroastrisme lui-même devait connaître des variantes locales<sup>1</sup>. Ainsi l'existence d'un véritable polythéisme est-iranien, d'une religion populaire à caractère cosmique et animiste<sup>2</sup>, peut-être plus ouvert que le zoroastrisme, laissait la porte ouverte à quelques-uns de ces dieux qui portaient en eux les marques de la Grèce et du Proche-Orient.

### *Synchrétismes religieux.*

Parmi les Iraniens susceptibles d'adopter de ces divinités syncrétiques, on dut retrouver en premier lieu ces iraniens d'origines diverses, habitants des *poleis* gréco-bactriennes. Viennent ensuite les membres de l'aristocratie terrienne sogdo-bactrienne, qui côtoyaient plus directement les Grecs (dans la guerre comme dans le règlement de questions administratives, paiement du tribut, etc.). Quelques-uns durent s'adonner à certaines pratiques helléniques propres à flatter l'étranger et optèrent pour une politique résolument conciliante (nous dirions : pragmatique) envers les Grecs ou leurs congénères hellénisés. Sans doute plusieurs d'entre eux ont-ils adopté (plus ou moins superficiellement) certains dieux issus du panthéon grec ou, plus vraisemblablement, du syncrétisme gréco-iranien.

Mais ce syncrétisme, où la nomenclature grecque masque souvent les divinités traditionnelles locales<sup>1</sup>, est bien représenté dans le Proche-Orient ancien, la présence grecque y étant beaucoup plus dense et ancienne qu'en Asie Centrale. En Bactriane, en Sogdiane, en Arachosie, le contact direct avec l'hellénisme était somme toute assez récent (si l'on fait exception des quelques exilés grecs d'époque achéménide, qui n'influèrent en rien sur les populations locales). Dans ces régions le portrait des influences réciproques

---

<sup>1</sup> Il semble en effet que « Mithra in the Parthian and Sasanian times periods of Iran's history, if not earlier as well, was regarded by some as an angel or hypostasis of Ahuramazda », ce qui explique en partie sa popularité et son importance, notamment en Asie Centrale : R.N. Frye, « Mithra in Iranian Archeology », *Acta Iranica* XVII (1978), p. 210.

<sup>2</sup> Reflété dans le monnayage koushan (Mithra/soleil, Mah/lune, OAO le dieu du vent, AΘPO le dieu du feu) : D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 311-312. Sur les motifs astraux de la religion perse populaire : Hérodote, (I.131) et Strabon (XV.3.13).

gréco-iraniennes doit être plus nuancé. Car l'Asie Mineure était depuis de nombreux siècles le point de rencontre de la Grèce et de l'Iran. La proximité et la longue durée rendirent ainsi possibles de réelles assimilations comme il y en eut en Commagène sous le règne d'Antiochos I<sup>er</sup> Théos, vers le milieu du I<sup>er</sup> s. a.n.è. Ce souverain chercha à développer une religion où se mêlaient des éléments grecs, iraniens et locaux : culte des ancêtres, culte du souverain divinisé, adoration d'une déesse locale, Argandenè. À Nimrud Dagh, les grands dieux de ce syncrétisme gréco-iranien furent identifiés par leurs noms multiples : Zeus-Oromazdès, Apollon-Mithra-Hélios-Hermès, Héraklès-Artagnès-Arès<sup>2</sup>.

L'Asie Centrale gréco-bactrienne semble pourtant avoir connu de telles tendances. Une statuette d'argent du *trésor de l'Oxus*, dont la frontalité et la rigidité de la pose rappelle la statuaire grecque archaïque, représenterait peut-être un Apollon/Mithra solaire coiffé d'une tiare d'or (Fig. 14). Ce syncrétisme est notamment attesté par la numismatique gréco-bactrienne : ainsi des

Fig. 14 : Apollon/Mithra du Trésor de l'Oxus.



pièces de Démétrios I<sup>er</sup> portent sur leur revers une tête d'Héraklès nimbée d'une couronne solaire, signe du rapprochement effectué entre ce héros purement grec (qui connut une remarquable fortune dans tout l'Orient hellénistique) et une divinité de la sphère de Mithra, sinon Mithra lui-même<sup>3</sup>. Le type de revers habituel d'Hermaios (qui régna dans les

<sup>1</sup> Cf. W.W. Tam, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], p. 68.

<sup>2</sup> R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 166 ; E. Yarshater, *The Cambridge History of Iran. T.III (2)*, Cambridge, 1983, pp. 841-842.

<sup>3</sup> B. J. Staviskij., *La Bactriane sous les Kushans, problèmes d'histoire et de culture*, Paris, 1986, p. 176 ; A.D.H. Bivar, « Mithraic

Paropamisadae vers 90-70 a.n.è.) représente un Zeus couronné de rayons et assis sur son trône (Fig. 15). Plus tard le type monétaire principal du roi Sôter Mégas, fondateur de la dynastie koushane, est au nom du dieu grec Hélios, c'est-à-dire Mithra<sup>1</sup>. De petites figurines, très fréquentes à l'époque hellénistique, représentant peut-être Anahita ou

Fig. 15 : Monnaie d'Hermaios.



Ardokhšo, sont vêtues à la grecque<sup>2</sup>. Sans doute aussi le sanctuaire du temple à niches indentées d'Aï Khanoum abritait-il un ou plusieurs cultes syncrétiques, comme en font foi les deux chapelles qui, à l'ombre de la demeure d'un dieu malheureusement toujours inconnu mais très certainement à caractère syncrétique, se rattachaient à la tradition grecque<sup>3</sup>.

Mais le principal témoignage de l'existence d'un syncrétisme véritable réside dans le petit autel découvert dans le

temple gréco-bactrien de Takht-i Sanguin (Fig. 16)<sup>4</sup>. Le socle de pierre, portant la dédicace, est couronné par une petite statuette représentant Marsyas. Selon les fouilleurs, l'Oxus aurait été assimilé à Marsyas par les indigènes parce que l'Oxus et le Méandre étaient deux fleuves aurifères et que sur leurs rives poussaient des roseaux dont on faisait des flûtes. Or c'est le Pactole, et non le Méandre, qui était le grand fleuve aurifère d'Asie Mineure ; la faiblesse du second argument n'est pas à démontrer. D'autant plus qu'on voit mal pourquoi des Bactriens auraient choisi spécialement ce dieu mineur pour représenter leur dieu. Considérons donc avec P. Bernard qu'il fut plutôt introduit en Bactriane par des colons grecs venus de la vallée du Méandre<sup>5</sup>. Toutefois ce petit *ex-voto* fut commandé par un

images of Bactria : are they related to Roman Mithraism? », pp. 742-743 in *Mysteria Mithrae*, Leyde, E.J. Brill, 1979.

<sup>1</sup> D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), p. 310.

<sup>2</sup> On en a trouvé à Bactres, Kalchakjan, Dilberdjin, Dal'verzin-tépé. Elles rappellent les déesses de Margiane de Merv : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 40.

<sup>3</sup> L'une constituée d'une cella et d'un pronaos *in antis* plus large que la cella ; l'autre construite sur un plan semblable à celui du *hérôon* de Kinéas. Cf. P. Bernard, « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), p. 273.

<sup>4</sup> B.A. Litvinskij, « Problèmes d'histoire et d'histoire culturelle de la Bactriane à la lumière des fouilles menées dans le Tadjikistan méridional », in *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985, p. 53.

<sup>5</sup> P. Bernard, « Le Marsyas d'Apamée, l'Oxus et la colonisation séleucide en Bactriane », *Studia Iranica* XVI (1987), pp. 103-106.



Bactrien en l'honneur d'une divinité bactrienne, l'Oxus dont nous avons déjà parlé. Il semble cependant hasardeux de conclure avec les fouilleurs Livitskij et Pitchikjan que l'auteur de l'ex-voto du temple de Takht-i Sanguin était un « prêtre indigène du feu »<sup>1</sup>. C'est pousser trop loin un raisonnement basé sur le seul argument étymologique. Mais si l'auteur était un Iranien, la dédicace,

EYXHN / ANEΘHKEN / ATPOΣΩKHΣ / OΞΩI  
*Atrosôkès a dédié (cette) offrande au (dieu)*  
*Oxus*

fut rédigée suivant la plus pure tradition grecque, et on a rendu le dieu sous une forme qui, malgré sa relative rudesse stylistique, est bel et bien grecque<sup>2</sup>.

### *Divinités grecques et hellénisées.*

Quelle était donc la place des divinités grecques et de leurs cultes en Bactriane grecque? Question épineuse, compte tenu de certaines lacunes dans nos connaissances que la recherche archéologique n'a pu réellement combler<sup>3</sup>. Les Grecs ainsi qu'une frange de la population d'origine orientale, on s'en doute, a continué de vénérer les divinités majeures du panthéon grec. Ainsi Athéna, qui représente à bien des égards la quintessence de l'esprit

<sup>1</sup> Le nom d'Atrosôkès, bâti sur la racine \*Atr-, peut en effet signifier « qui brille d'un feu sacré » ou « utile à la divinité du feu » selon Ch. Bartholomae: B.A. Livitskij et P. Pitchikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *RA* 1981 fasc. 2, p. 202.

<sup>2</sup> B.A. Livitskij et P. Pitchikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue Archéologique* 1981 fasc. 2, pp. 202-204.

<sup>3</sup> En effet « il n'apparaît pas que les formes spécifiquement grecques du culte y aient été [en Bactriane] très présente », comme en fait foi l'absence, à Aï Khanoum, de temples de caractère purement hellénique. Cf F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 19.





grec, et qui figure sous les traits archaïques de l'Athèna Alkidèmos sur les monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques à partir de Menandros I<sup>er</sup> Sôter, serait peut-être l'affirmation du caractère purement hellénique du pouvoir gréco-bactrien<sup>1</sup>. Une plaquette de bronze, découverte dans le sanctuaire du

temple à niches indentées, porte un foudre ailé, semblable à celui apparaissant sur la sandale chaussant le pied de la statue monumentale qui devait se trouver dans la cella du temple : c'était peut-être là une représentation de Zeus<sup>2</sup> : le type de Zeus radié, brandissant le foudre, est fréquent dans la numismatique gréco-bactrienne, comme sur cet exemple d'Hélioklès II (Fig. 17)<sup>3</sup>.

D'époque koushane, les figurines de joueuses de luth et d'une harpiste découvertes à Dal'verzintépé pourraient peut-être représenter les Muses ; peut-être furent-elles, selon Mme Pougachenkova, reliées à des célébrations dionysiaques ou encore « adorées en qualité de protectrices des musiciennes »<sup>4</sup>. Ailleurs Dionysos serait représenté sur un vase trouvé à Termez, tandis qu'une statue de Priape aurait été découverte dans le delta du Syr Darya<sup>5</sup>. À ces exemples s'ajoute celui, déjà évoqué, de l'Hermès du gymnase d'Aï Khanoum<sup>6</sup>.

C'est dans les mêmes milieux grecs et hellénisés qu'étaient vénérés les héros

<sup>1</sup> O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 87.

<sup>2</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 56 ; P. Bernard, « Le temple de Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas ? », *Studia Iranica* XXIII (1994), p. 95.

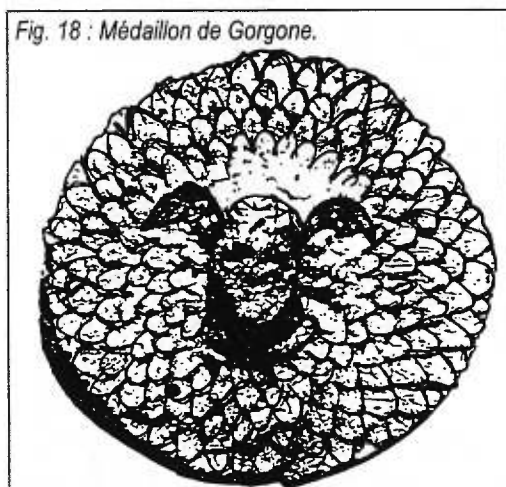
<sup>3</sup> Ce type se retrouve, avec quelques variantes, sur les monnaies d'Hermaïos, Hélioklès I et II, Platon, Téléphos, Archébios et Amyntas.

<sup>4</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 295. Toutefois certains savants considèrent qu'en Bactriane koushane « tout ce qui concerne Dionysos est douteux » : G. Fussman, « Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *JA* CCLXXV (1987), p. 338.

<sup>5</sup> E. Bikerman, « The Seleucids and the Achaemenids », in *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano*, Rome, 1966, p. 112.

<sup>6</sup> Le socle d'une statue (représentant Straton père?) retrouvée dans le gymnase porte la dédicace suivante : ΤΡΙΒΑΛΛΟΣ / ΚΑΙ ΣΤΡΑΤΩΝ / ΣΤΡΑΤΩΝΟΣ / ΕΡΜΗΙ ΗΡΑΚΛΗΙ : S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture*,





popularisés par l'épopée d'Alexandre (qui fut bientôt lui-même divinisé, son culte doté d'un sanctuaire à Alexandrie d'Arachosie et à Taxila<sup>1</sup>). C'est le cas d'Héraklès, très populaire dans tout l'Orient hellénistique, qui figure sur un grand nombre de monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques, d'objets d'art et d'artisanat ou même utilitaires<sup>2</sup>. Le héros, identifié par la légende ΗΡΑΚΛΙΟ, finit par remplacer, dans le monnayage du roi Kanishka, le dieu synchrétique

koushan OHPO<sup>3</sup>. On retrouve aussi des divinités mineures issues du panthéon grec : outre le Marsyas de Takht-i Sanguin, on retrouve dans l'art gréco-bactrien de petits *Érotés* musiciens<sup>4</sup> ; un médaillon de plâtre, d'influence pergaménienne, représente une tête ailée de Gorgone (Fig. 18) se détachant d'un fond d'écailles rayonnantes<sup>5</sup>.

D'autres divinités, originaires du Proche-Orient hellénistique, sont également attestées dans le royaume gréco-bactrien. Ainsi Sérapis, dont le buste est gravé sur une intaille de jade, objet unique dans tout le monde classique, est tout à fait fidèle au type hellénistique courant<sup>6</sup>. Si la présence du culte d'Isis reste hypothétique en Bactriane<sup>1</sup>, celui

*céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 28.

<sup>1</sup> A.N. Oikonomides, « The Deification of Alexander in Bactria and India », *AncW* XII (1985), pp. 69-71.

<sup>2</sup> Fourreau de coutelas représentant un Alexandre/Héraklès à Takht-i Sanguin : B.A. Livitkij et I.P. Pitchikjan, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue Archéologique* 1981 (fasc. II), pp. 212-213. P. Bernard et Ch. P. Jullien « Haltères votives de lutteurs dans le Gandhara », *Studia Iranica* XI (1982), p. 43 n. 31 (monnaies au type d'Héraklès) et p. 46 (haltères votives gandhariennes représentant Héraklès avec le lion de Némée).

<sup>3</sup> Celui-ci est au départ un épithète du dieu indien Śiva signifiant « qui accueille les morts » : D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 311-312.

<sup>4</sup> Éros flûtiste sur une plaquette de bronze d'Aï Khanoum ; Éros jouant de la lyre ou tenant une fleur de lotus à Takht-i Sanguin ; également à Taxila à l'époque koushane. Cf. O. Guillaume et A. Rougeulle, *Fouilles d'Aï Khanoum VII : Les petits objets*, Paris, 1987, p. 53.

<sup>5</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 36-37.

<sup>6</sup> Cet objet serait d'origine locale (du Pamir, de l'Hindukush ou des régions situées immédiatement à l'est de ces deux chaînes montagneuses) et daterait du IIIe ou du IIe s. a.n.è. : F. Grenet, « Trois documents religieux de Bactriane afghane », *Studia Iranica*

de Cybèle, la *Grande Mère des dieux*, y est attesté par plusieurs trouvailles, dont la principale reste la plaque circulaire d'argent doré (probablement un *oscillum* ou une phalère, ornement d'enseigne cultuelle ornant certains sanctuaires orientaux d'époque hellénistique et romaine). Sur cette plaque (Fig. 29), issue du sanctuaire du *temple à niches indentées* d'Aï Khanoum, la déesse, vêtue à la grecque et coiffée d'un *polos* dentelé, trône sur un char attelé de lions que conduit une Nikè. Deux Galles, l'un tenant un parasol et l'autre officiant sur un autel à degrés, assistent à la scène, qui se place dans un décor montagneux et sous le regard d'Hélios, entouré de la lune et d'une étoile. Mais on aurait tort d'en exagérer les caractères grecs, car « sous les apparences d'un art hellénisé coule en effet, profond et puissant, un courant d'inspiration orientale »<sup>2</sup> : autel à degrés, costume des Galles (d'un type courant en Syrie du nord et dans la haute vallée de l'Euphrate), les motifs astraux (la triade soleil/lune/étoile est typiquement syro-mésopotamienne), composition du sacrifice et de la procession, etc. D'autre part il faudrait peut-être relier au culte de Cybèle certains autres petits objets découverts dans le domaine gréco-bactrien : une petite figurine en ivoire, d'exécution grossière, coiffée d'un *polos*, d'un type également présent à Taxila ; des plaques-pendentifs décorés d'incrustations et d'incisions (dont une portant l'inscription *AITATHC*, « demandeur»), et qu'il faudrait peut-être mettre en relation avec les *προστηθια* des prêtres de Cybèle. Une petite tête de figurine en terre crue coiffée d'un bonnet phrygien pourrait certes représenter Attis, mais aussi Sabazios, Men, Mithra, Orphée ou Ganymède, si ce n'est un simple berger de type oriental. Enfin sur les plaquettes d'or d'une ceinture, exhumées dans la nécropole nomade de Tillya Tépé et donc postérieures à la domination gréco-bactrienne, figurent des lions montés d'une déesse en laquelle il

---

XI (1982), pp. 155-157.

<sup>1</sup> Une des quatre jarres ossuaires du *mausolée de la nécropole hors-les-murs* d'Aï Khanoum était identifiée au nom d'Isidōra : F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'islamisation*, Paris, 1984, p. 72. C'est, à ma connaissance, le seul témoignage en Asie Centrale de cette déesse dont le culte allait connaître une forte diffusion dans tout le monde gréco-romain.

<sup>2</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 97. L'objet est analysé en profondeur dans les pages 93-104. Selon lui cet objet exceptionnel daterait de l'époque séleucide et serait, suivant les critères stylistiques, soit une importation syrienne, soit l'œuvre d'artistes originaires de la Syrie du nord installés en Bactriane. C. Rapin (« La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, pp. 68-69) opte plutôt pour l'origine locale de cet objet : on aurait trouvé à Takht-i Sanguin un disque semblable, resté inédit.

faudrait reconnaître Cybèle ou Nana<sup>1</sup>.

Mais si les Grecs de Bactriane continuèrent de vénérer leurs dieux et déesses traditionnelles, s'ils continuaient d'élever leurs enfants à la grecque, le contexte particulier dans lequel ils se trouvaient fit en sorte que certaines conceptions, surtout philosophiques et religieuses (domaine où les Grecs étaient plus facilement perméables aux influences extérieures) iraniennes et indiennes furent peu à peu intégrées à la culture des sujets grecs du royaume de Bactriane : pour lors une certaine diversité dut s'établir au sein même de cette population pourtant homogène sur le plan culturel. Peut-être même le bouddhisme a-t-il commencé à pénétrer en Asie Centrale dès le règne d'Açoka ; le fait apparaît certain à partir du moment où le nord-ouest indien aura été intégré au domaine gréco-bactrien, au début du II<sup>e</sup> s. a.n.è., et que marchands et missionnaires indiens parcourront les routes qui mènent en Bactriane<sup>2</sup>.

Comme signe de l'ouverture des Gréco-Bactriens envers les cultes et croyances de leurs sujets on n'a qu'à évoquer cet exemple fameux du roi Ménandros Sôter, qui est passé dans la littérature indienne sous le nom du bon roi Milinda. Maître d'une partie des Paropamisadae et de l'Arachosie ainsi que de l'ensemble du nord-ouest indien vers 155-130, il aurait eu des sympathies pour le bouddhisme ; on dit qu'il était peut-être même à moitié indien par sa mère<sup>3</sup>. La roue à huit rayons, qui figure sur une de ses émissions de bronze quadrangulaires, évoque pour certains le *chakra* (symbole de la *roue de la loi* du

---

<sup>1</sup> Cf. H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 15 (figurine en ivoire), p. 26 (plaques-pendentifs), p. 43 (tête au bonnet phrygien) ; V.I. Sarianidi, « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), p. 128 (plaquettes d'or). Nana est aussi présente sur des monnaies du roi Kanishka et Sapadvizès, chez ce dernier sous la forme *Nanaia* : D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 310-311.

<sup>2</sup> J. Harmatta, « Sino-Indica », *AAnthung* XII (1974), pp. 4 sq. Une médaille de caractère bouddhique, exhumée d'une des sépultures de Tillya-tépé, indique qu'au I<sup>er</sup> s. a.n.è. les enseignements du Bouddha (représenté sous des traits qui ne sont pas encore ceux de l'iconographie traditionnelle) avaient pénétré jusque dans les familles royales nomades : G.A. Koshelenko et V.I. Sarianidi, « Les monnaies de la nécropole de Tillya-Tepe (Afghanistan) », *Studia Iranica* XXI (1992), p. 23.

<sup>3</sup> É. Lamotte, *Histoire du bouddhisme indien*, Louvain, 1958, pp. 414-415. Pour une critique des sources indiennes et chinoises sur ce roi : G. Fussman, « L'Indo-Grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *JA* CCLXXXI (1993), pp. 61-136.

Bouddha et de son enseignement), pour d'autres le *dhamma* (la loi sous tous ses aspects : religieux, politique, social et métaphysique, en un mot le bien) ou encore le *chakravartin* (roi exceptionnel, bon et juste, aussi puissant par ses armes que par la persuasion)<sup>1</sup>. Quelle que fut l'intention réelle du souverain (chose impossible à déterminer tant que le monnayage de ce roi n'aura été enrichi de nouvelles découvertes), une chose est certaine : le choix de ce type de revers repose sur la volonté d'évoquer le monde indien, de parler au monde indien et de se présenter à lui comme un souverain respectueux des conceptions religieuses, sociales et politiques établies. Sans doute l'exemple d'ouverture aux dieux et à la pensée indienne donné par le roi Ménandros fut-il suivi par nombre de ses sujets d'origine gréco-bactrienne. Ainsi ce Heliodôros, fils de Dion, ambassadeur du roi indo-grec Antialkidas (ca 115-95) dans la vallée de la Narbada (province de Gujarat en Inde), qui y fit ériger une colonne en l'honneur du dieu Vasudeva dont il était adorateur<sup>2</sup>. Si les exemples sont moins nombreux en ce qui concerne les dieux iraniens, « ce serait faire un mauvais procès aux Grecs de Bactriane que de les supposer, sans preuve, plus hostiles aux cultes iraniens qu'aux cultes indiens »<sup>3</sup>. On ne s'expliquerait pas sinon la présence sur la ville haute d'Aï Khanoum du sanctuaire à ciel ouvert ou encore certains traits iconographiques du monnayage gréco-bactrien.

On voit donc que dans la Bactriane hellénistique, dans ces cités qui formaient le cadre premier de l'hellénisation, les divinités bactriennes semblent avoir côtoyé les dieux issus du monde grec et proche-oriental, lesquelles constituaient en quelque sorte la

---

<sup>1</sup> *Chakra* : O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, p. 246 : Ménandre (I) Sôter, série 37 (pl. 33). *Dhamma et chakravartin* : W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 263 sq.

<sup>2</sup> O. Bopearachchi, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, 1991, pp. 95-96 ; W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, 1966 [1938], pp. 313, 380, 406 ; A.K. Narain, *The Indo-Greeks*, Oxford, 1957, pp. 118-119. Le dieu est représenté sur des monnaies bilingues d'Agathoklès : D.W. Mac Donald et M. Taddei, « The Early Historic Period : Achaemenids and Greeks », p. 209 in F.R. Allchin et N. Hammond, *The Archaeology of Afghanistan from The Earliest Times to the Timurid Period*, Londres, Academic Press, 1978. Plus tard deux rois koushans ont porté le nom de Vasudeva : B.J. Staviskij, *La Bactriane sous les Kushans*, Paris, 1986 [1977], pp. 38-41 ; G. Fussman, « Chronique des études kouchanes (1975-1977) », *JA* CCLXVI (1978), pp. 432-433.

<sup>3</sup> G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 317.

communauté spirituelle hellénistique, sans perdre ni leur popularité ni leur individualité (qui reste souvent mal définie) : c'est ainsi que le culte de Nana put rester en vigueur en Sogdiane jusqu'au VIII<sup>e</sup> s. de notre ère<sup>1</sup>. De cette façon les Grecs et les colons originaires du bassin méditerranéen auraient continué d'adorer leurs dieux, parfois sous une forme syncrétique comme le Zeus du *temple à niches indentées* d'Aï Khanoum. Parallèlement les Iraniens orientaux, Bactriens, Sogdiens, Margiens et autres maintinrent dans ses grandes lignes le système de croyances religieuses commun à l'Asie Centrale depuis la fin de l'âge du bronze (zoroastrisme, culte du soleil<sup>2</sup>, culte de déesses de la fertilité, maîtresse des animaux, déesse au miroir, certains cultes animistes), auquel s'étaient ajoutés les cultes hérités de l'époque achéménide (Anahita), et gréco-bactrienne (début de la diffusion du bouddhisme avec la conquête du nord-ouest indien au début du II<sup>e</sup> s. a.n.è. ; adoption par syncrétisme de certaines divinités grecques).

### ***Problèmes d'art et de culture bactriennes.***

La permanence des traditions religieuses iraniennes que l'on peut entrevoir contraste avec l'impression laissée par les documents artistiques et numismatiques. En effet au premier abord la Bactriane hellénistique et koushane semble avoir été fortement marquée par l'hellénisme, phénomène rapporté dans maints ouvrages consacrés à l'Asie Centrale. Les fouilles archéologiques ont livré quantité de statues, de bijoux et de monnaies issus du répertoire iconographique grec, dont seulement quelques exemples ont été évoqués dans les pages précédentes.

Il importe toutefois de replacer ces exemples dans un contexte global. Car dès que

---

<sup>1</sup> Nana était, à la veille de la conquête islamique, la grande déesse de la ville de Pendzikent : F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 23.

<sup>2</sup> Cf. Hérodote (I.216). Le plan de la croix (orientée selon les points cardinaux) insérée dans un bâtiment circulaire témoignerait d'un symbolisme solaire. Ce plan est attesté au Choresm (Koj-Kryglan-kala, IV<sup>e</sup> - II<sup>e</sup> s. a.n.è.) ainsi que dans les mausolées de la région du Syr-darya à peu près à la même époque : F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, pp. 60-63.

l'on sort du domaine artistique, lorsqu'on examine le cadre de la vie quotidienne, les données changent. Les bâtiments grandioses d'Aï Khanoum étaient peut-être habillés de reliefs de stuc rappelant l'art alexandrin, les grandes cours péristyles pouvaient bien suivre les tendances architecturales en vogue dans le monde méditerranéen, mais le matériau utilisé et ses contraintes inhérentes rappellent inévitablement le contexte purement oriental et centre-asiatique dans lequel les constructions démesurées d'Aï Khanoum ont été érigées. On a retrouvé quantité de vaisselle de schiste gris, dont on a retrouvé des parallèles au Chozem, à Taxila et à Persépolis, décorée d'incisions et d'incrustations de pierre, une particularité de l'artisanat bactrien<sup>1</sup>. Peignes en os, cassettes et vaisselle de pierre, pesons de métier à tisser, miroirs de bronze, clochettes, phalères... presque tous les portent la marque des traditions bactriennes ou, plus généralement, centre-asiatiques. « Les innovations grecques à Aï Khanoum se limitent donc, d'une part, au perfectionnement de certains objets (mors), d'autre part, à l'apport de quelques objets totalement inconnus auparavant (strigiles, encriers, plumes, éléments de serrures) », concluait O. Guillaume à l'issue de son étude portant sur les menus objets d'Aï Khanoum<sup>2</sup>. Ainsi dans le domaine de la culture matérielle, comme dans le domaine spirituel, la Grèce et la Bactriane vivaient côte à côte, mais sans que cette cohabitation résulte en influences profondes et durables de part et d'autre.

Voilà donc pour le cadre urbain. Mais qu'en est-il du milieu rural, de la culture des habitants des campagnes, des villages placés sous la protection des seigneurs locaux, des habitants semi-nomades des oasis et des nomades des steppes? Les témoignages à ce sujet sont, malheureusement, pour l'essentiel inexistant. Il n'y a guère que les trésors des kourganes qui puissent jeter quelque éclairage à ce sujet, et encore : les zones d'ombres restent nombreuses. Néanmoins il semble bien que la période de la domination grecque en

---

<sup>1</sup> H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : Le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 22.

<sup>2</sup> O. Guillaume, « Contribution à l'étude d'un artisanat bactrien pré-hellénistique », pp. 257-267 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*, Paris, 1985, p. 265.

Asie Centrale ne fut pas pour les cavaliers nomades synonyme d'intense développement culturel<sup>1</sup>. Certes les *tumuli* d'époque hellénistique puis koushane recèlent de véritables trésors<sup>2</sup>. Assurément les tombes princières ont livré nombre d'objets d'art portant nettement l'empreinte de l'hellénisme, à côté d'autres qui ne doivent pourtant rien à la Grèce. Rien d'étonnant à cela. Leur présence n'est que le reflet du changement politique, social et économique causé par l'irruption en Asie Centrale des Grecs et des Macédoniens conquérants. Ceux-ci formaient le groupe dominant sur le plan militaire, politique et culturel ; ils étaient maîtres des villes et des gros bourgs, lesquels abritaient échoppes et ateliers où forgerons, potiers et tourneurs de pierre, ciseleurs et orfèvres, Grecs, Syriens, Phéniciens ou Babyloniens hellénisés, émules de l'art alexandrin ou de Scopas, exerçaient leur art. Avec eux des Bactriens et des Sogdiens assimilaient ces diverses influences tout en perpétuant dans bien des cas des traditions artistiques plusieurs fois séculaires. Le produit de leur savoir-faire se retrouvait sur les marchés locaux, et de là passaient dans le monde nomade. Ces contacts avec l'hellénisme était d'ailleurs fort anciens ; ils ne firent qu'augmenter naturellement à l'époque hellénistique. Ainsi la nécropole de Tillya-tépé (datée du tournant de notre ère), constituée de six tombes princières d'une famille nomade installée dans l'oasis d'Emši-tépé, a livré quantité de bijoux et autres produits fins d'influence grecque, mais le rituel funéraire reste tout-à-fait conforme aux traditions de la steppe<sup>3</sup>. Non loin se dressait peut-être un temple du feu, plate-forme haute de 6 m. entourée de fortifications atteignant 10 m. de hauteur et flanquées de tours circulaires<sup>4</sup>. Il n'y a donc pas de corrélation nécessaire à établir entre la présence et l'augmentation des artefacts d'influence hellénistique dans les sites sakas et la profondeur de l'hellénisation des steppes.

---

<sup>1</sup> G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 153.

<sup>2</sup> Cf. V.I. Sarianidi, « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), pp. 125-131 ; V.N. Basilov, éd., *Nomads of Eurasia*, Seattle, 1989, pp. 19 sq.

<sup>3</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 95 ; P. Bernard, « Les nomades conquérants de l'empire Gréco-Bactrien. Réflexions sur leur identité ethnique et culturelle », *CRAI* 1987, p. 763.

<sup>4</sup> V.I. Sarianidi, « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), p. 126.



### *L'hellénisme bactrien après les Grecs.*

Quand les Grecs de Bactriane eurent fait retraite sous la pression désormais insoutenable des nomades sakas, ils laissèrent le pays à lui-même. Nous avons vu que même à l'époque où Aï Khanoum était l'une des principales cités grecques, à la fois résidence royale et grand centre administratif, l'atmosphère hellénique que dégageait la cité ne réussit pas à occulter le caractère local d'un grand nombre d'objets artisanaux, cultuels ou utilitaires. Ainsi donc même en milieu urbain, baigné par l'hellénisme, il semble que le monde grec et le monde iranien ne se rejoignirent pas. Comme si, hormis les représentants de l'élite locale intégrée à la machine administrative ou militaire gréco-bactrienne (scribes, administrateurs, soldats), Bactriens et autres Iraniens avaient été tenus à l'écart des délices de la vie grecque. À Aï Khanoum, c'est après le départ des Grecs et de leurs émules que l'on perçoit le mieux les sentiments entretenus par la population locale envers la culture grecque, que l'on peut bien mesurer la profondeur de l'hellénisation au lendemain de l'épisode gréco-bactrien.

Or ces habitants post-grecs d'Aï Khanoum paraissent n'avoir entretenu aucun sentiment d'attachement aux magnifiques monuments de la ville. Ils ne montrèrent aucun respect pour la grande ville royale, aucune volonté de maintenir et réutiliser à leur profit les constructions, le palais, le théâtre, le gymnase, symboles de l'hellénisme dans ces contrées. Le *hérôon* de Kinéas fut soumis à un pillage systématique qui ne témoigne d'aucun scrupule de la part des populations locales qui étaient restées dans la région après le départ des Grecs. Après son pillage l'illustre bâtiment fut transformé en unité d'habitation qui abritait une ou plusieurs familles<sup>1</sup>. Le sort du *hérôon* fut partagé par tous les autres grandioses bâtiments d'Aï Khanoum : le sanctuaire du *temple à redans*, lequel abritait vraisemblablement un culte syncrétique, fut également soumis par les habitants post-grecs d'Aï Khanoum au pillage. Par la suite le temple fut vraisemblablement transformé en

---

<sup>1</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 68.



entrepôt à grains<sup>1</sup>, tandis que certaines pièces de l'aile Est du sanctuaire étaient réutilisées comme pièces d'habitation, de magasins ou d'ateliers de récupération des métaux<sup>2</sup>, où les ex-voto et autres objets métalliques du sanctuaire étaient fondus pour répondre aux besoins des populations locales, ni Grecques ni Yüeh-chi, qui occupèrent encore quelques temps le site avant sa destruction finale.

Le monumental gymnase, principal moteur de l'hellénisme, a lui aussi vu une réorganisation de son espace. Ses pièces furent transformées ici en habitations, là en ateliers de récupération des métaux<sup>3</sup>. Ses colonnes, ses statues de calcaire alimentèrent les fours à chaux, trouvés en divers endroits du bâtiment<sup>4</sup>. Fait notable, la cour du gymnase abritait quelques tombes, pauvres en matériel, de type nomade (fosses profondes à élargissement)<sup>5</sup>. Il s'agit peut-être là d'un cimetière réservé à des nomades Yüeh-chi laissés sur place pour surveiller les populations environnantes<sup>6</sup>. Quoi qu'il en soit, il n'y a dans cette réoccupation du gymnase nulle trace d'hellénisme ou de sympathie envers la culture grecque : on pourrait y voir une gigantesque entreprise de récupération, menées par les Bactriens pour le compte des nouveaux maîtres, qui n'avaient fait que remplacer les Grecs déchus.

---

<sup>1</sup> On a en effet découvert des meules, des égrugeoirs et des jarres dispersées dans diverses pièces et même sur le toit du temple : H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 111. L'auteur estime qu'un culte (de la fertilité ?) « pouvait fort bien être célébré, quand du blé était stocké dans le temple ». Mais la présence de l'égrugeoir à grains (plus d'une quinzaine d'entre eux ont en outre été retrouvés dans quelques pièces du sanctuaire) et de six meules dans le temple, les activités de récupération et de fonderie portent à croire que le sanctuaire perdit son caractère sacré à l'époque post-grecque. Il n'y a que les deux pièces 15 et 16 de l'aile Nord qui auraient pu continuer à abriter un culte, la pièce 15 servant de pronaos à la chapelle de la pièce 16 (pp. 114-115).

<sup>2</sup> **Aile Est**. Récupération des métaux : pièces 5 et 7 (cette dernière étant « remarquable par ses scories ») ; magasin : pièces 10 et 11 ; habitation : pièce 5. **Aile Nord**. habitation : pièces 13, 20, 29 et 29 bis ; magasins : pièce 12 ; H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, pp. 111-112.

<sup>3</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI : le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, pp. 67 sq.

<sup>4</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI : le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 76.

<sup>5</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 95.

<sup>6</sup> C. Rapin (« La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 58) apporte à cette hypothèse d'une présence des Yüeh-chi à Aï Khanoum l'inscription, gravée sur l'un des lingots d'argent découverts dans la trésorerie, « dont l'écriture et la langue nous sont inconnues, mais dont l'origine est certainement centre-asiatique ». Il faudrait à notre avis attribuer cette mystérieuse inscription aux nomades plutôt qu'aux Bactriens de la plaine d'Aï Khanoum, en contact depuis de nombreux siècles avec les administrations achéménide puis grecque. Plus tard les Sogdiens s'inspireront de l'araméen pour noter leur langue, et les Koushans emprunteront l'alphabet grec ; dans ces conditions la création *ex nihilo* d'un système d'écriture jusqu'ici inconnu est peu envisageable. Surtout que certains peuples de la steppe eurasiatique connaissaient des formes d'écriture. Cf. V.N. Basilov, *Nomads of Eurasia*, Seattle, 1989, p. 34.

À l'instar du sanctuaire et du gymnase, l'immense théâtre de la ville connut un brutal changement de fonction. Il servit en effet de nécropole aux habitants d'Aï Khanoum dès la fuite des Grecs en 147 et ce, jusqu'à l'abandon définitive du site vingt ans plus tard. Nécropole et non témoignage d'un massacre, car la répartition des ossements (deux couches bien distinctes aux pieds des gradins, petits tas séparés en divers endroits du théâtre) ne s'accorde pas avec une telle hypothèse : les corps n'y furent pas jetés, entassés à la hâte, mais disposés avec plus ou moins de soins selon une logique qui nous échappe encore. Il n'est pas de meilleure illustration de la continuité des traditions locales dans la Bactriane antique que ce mode de sépulture, si éloigné des coutumes grecques. Les ossements furent déposés pêle-mêle à même le sol de l'orchestre et sur les deux premières rangées de gradins, puis recouverts d'une mince couche de terre et de pierraille. Parmi les restes humains se trouvaient également des ossements d'animaux - pratique également observée à Kzyl-Kyr (Sogdiane), Tup-xona (Bactriane, époque sassanide) et Hécatompylos (Hyrcanie, I<sup>er</sup> s. av. - I<sup>er</sup> s. ap. J.C.)<sup>1</sup>. Les corps y furent « entassés collectivement, ce qui ne contredit ni la lettre du *Vendidad* ni la pratique zoroastrienne actuelle, mais ne répond pas au souci ordinairement manifesté en Asie Centrale de séparer les individus ou du moins les familles »<sup>2</sup>.

Enfin le palais fut lui aussi livré au pillage, en certains endroits incendié, avant d'être partiellement réoccupé et livré aux mains des récupérateurs. Les murs du palais furent en certains endroits systématiquement démontés par les nouveaux occupants pour en extraire les briques cuites des fondations. Les colonnes de la petite cour dorique 90 furent

---

<sup>1</sup> La description de la nécropole du théâtre est tirée de F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, pp. 73-75. Pour l'auteur la nécropole d'Aï Khanoum évoque, authentifiée même, le passage célèbre de Strabon XI.11.3 : *peri toutōn [les Bactriens, Sogdiens et autres Iraniens de l'Est] ou ta bellista legousin hoi peri Onēsikriton tous gar apeirēkontas dia gēras ē noson zōntas paraballesthai trephomenois kusin epitēdes pros touto, hous entaphiastas kaleisthai tēi patrōai glōttēi, kai horasthai ta men exō teichous tēs metropoleōs tōn Baktrōn kathara, tōn d'entos to pleon osteōn plēres anthropinōn*. Cf. également R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, p. 190.

<sup>2</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 220.

jetées à terre, réemployées ou brûlées dans les fours à chaux. Comme dans le sanctuaire et au gymnase, certaines pièces de la trésorerie furent assignées à la fonte et au travail des métaux, comme la pièce 115 où fut découvert un trésor de lingots d'or et d'argent<sup>1</sup>.

Le matériel non récupérable, comme les petits objets en ivoire ou les nombreux petits socles de pierre (peut-être des autels miniatures ou des brûle-encens) du sanctuaire du temple à redans, était brisé, négligé, entassé dans des pièces inutilisées<sup>2</sup>. Le beau mobilier du sanctuaire qui, malgré certaines pièces visiblement de facture locale, s'inscrit dans les traditions et tendances en vogue dans le reste du monde hellénique fut détruit ou brûlé dans d'immenses brasiers<sup>3</sup>. On pourrait multiplier les exemples du désintérêt, voire du rejet apparemment délibéré de l'héritage grec en Bactriane.

L'acropole est la seule partie d'Aï Khanoum qui ait été occupée de façon continue, au-delà de la période timouride (XV<sup>e</sup>-XVI<sup>e</sup> siècles)<sup>4</sup>. À l'époque de l'occupation post-grecque l'acropole abritait quelques tombes à cuve (du type retrouvé dans la nécropole hors-les-murs) dans lesquelles les défunts étaient inhumés avec leurs armes, pratique observée dans certaines tombes du Tadjikistan<sup>5</sup>.

Les fouilles de la cité royale d'Aï Khanoum permettent donc de tirer quelques conclusions sur la cohabitation des élites grecques et des populations locales. Or ces fouilles ont permis de démontrer qu'à l'époque où l'Asie Centrale et le nord-ouest indien étaient soumis politiquement aux grands rois gréco-bactriens, l'hellénisme - un hellénisme très pur,

---

<sup>1</sup> C. Rapin, « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *RA* 1987, p. 58. Les lingots sont de forme circulaire, comme ceux de la mine de cuivre saka du Xinjiang : cf. C. Debaine-Francfort, « Les Saka du Xinjiang avant les Han (206 av. - 220 ap. J.C.) : Critères d'identification », pp. 81-95 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale*, Paris, 1990.

<sup>2</sup> Cf. H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984. Ivoires : p. 18 ; socles de pierre : p. 82.

<sup>3</sup> Cf. H.-P. Francfort, *Fouilles d'Aï Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, 1984, p. 18.

<sup>4</sup> S. Veuve, *Fouilles d'Aï Khanoum VI : le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, 1987, p. 110.

<sup>5</sup> F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 95.

toujours en contact direct avec les grands centres culturels du monde méditerranéen - était maintenu par les descendants des colons grecs et macédoniens. Les indices archéologiques portent à croire que le rayonnement de la culture grecque fut limité au groupe dominant (grec ou hellénisé) et certains membres de l'élite iranienne locale<sup>1</sup>, alors que le reste de la population restait essentiellement à l'écart des manifestations visibles de la culture syncrétique propre à l'Orient hellénisé. Ainsi « on peut penser que la synthèse des cultures était minime en Bactriane, sous le pouvoir des Séleucides et des rois grecs. Deux cultures se développaient parallèlement, pour ainsi dire sans rapport avec l'autre »<sup>2</sup>. Cette absence d'interaction entre ces deux cultures s'illustre on ne peut plus clairement à la période de réoccupation d'Aï Khanoum par ce petit peuple de paysans iraniens mêlé de pasteurs et de cavaliers : avec les Grecs s'enfuirent les dieux des temples, les dieux du gymnase, les vieillards et les *neaniskoi* des pièces jadis présentées au théâtre.

### ***La synthèse koushane.***

En fait si les populations locales semblent n'avoir pratiquement rien retenu de l'époque de la domination grecque en Bactriane, la situation apparaît pourtant bien différente à l'époque où l'ancien empire gréco-bactrien revivait sous la gouverne des rois koushans. Le véritable fondateur de l'empire koushan, celui qui mit fin au partage du pouvoir entre différents chefs de clans (*yaghubus*) yüeh-chi et sakas, fut Kujula Kadphisès qui, vers 25 de n.è., prit le titre de *maharaja rajadiraja*, le *roi suprême des rois* qui chassa du Pendjab les seigneurs de guerre sakas et indos-parthes qui venaient de mettre définitivement fin à l'aventure grecque dans cette partie du monde<sup>3</sup>.

C'est alors que la Bactriane devint le centre d'un empire plus prospère encore que

---

<sup>1</sup> R.N. Frye, *The History of Ancient Iran*, Munich, 1984, pp. 172-173.

<sup>2</sup> G.A. Koshelenko, « Les traditions de la Bactriane antique et les étalons culturels du monde hellénistique », in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne*. Paris, 1985, p. 271.

<sup>3</sup> G. Fussman, « Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *JA* CCLXXV (1987), p. 340.

celui des Gréco-Bactriens. À partir du noyau préexistant, le réseau urbain se développe davantage : même si la plaine d'Aï Khanoum est partiellement abandonnée, de nouvelles vallées sont dotées d'un système d'irrigation<sup>1</sup>. C'est sous le règne des rois koushans, pourtant issus du monde des steppes, qu'une brillante civilisation fut créée. L'art des Koushans constitue une synthèse originale, à la fois aboutissement de l'art bactrien, dont les origines remontent à l'âge du bronze, auquel se greffèrent des éléments grecs, proche-orientaux, indiens et scythiques<sup>2</sup>.

La complexité de ces influences s'illustre dans presque tous les aspects de leur culture. Le panthéon koushan, tel qu'il apparaît sur les émissions monétaires de bronze des rois Huvishka et Kanishka, est également synthétique : il ne comporte pas moins de trente-



trois divinités, empruntées non seulement au monde iranien mais aussi à l'Inde et à la Grèce<sup>3</sup>. Si leur diversité témoigne bien de la tolérance religieuse pratiquée par les souverains koushans, les dieux helléniques restent peu nombreux, signe que leur culte en Bactriane « n'avait été ni stable ni durable »<sup>4</sup>. Pourtant on perçoit nettement, dans la représentation de certains dieux, une nette influence de l'hellénisme. Ainsi Mithra prenait l'apparence d'Hélios, Ardoxšo et Rišta celle d'Athéna (Fig. 19), tandis qu'Héraklès inspirait l'iconographie de l'iranien Verethragna et de l'indien Shiva<sup>5</sup>.

<sup>1</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 284. C'est ainsi que la région de Kunduz retrouve à l'époque koushane l'importance qu'elle avait sous les Achéménides : J.-C. Gardin, « Vers une géographie archéologique de l'Afghanistan », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 106-107.

<sup>2</sup> G. Frumkin, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, 1970, p. 115 ; B.A. Livitskij et I.P. Pitchikian, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue Archéologique* 1981 (fasc. II), p. 216.

<sup>3</sup> D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), p. 308.

<sup>4</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 290.

<sup>5</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 290. Rišta (PIBTO), représentée sur les monnaies avec cuirasse, chiton, casque, lance et égide, était une déesse gravitant autour de Mithra. C'est la déesse Arštāt (« Droiture » ou « Justice ») de l'*Avesta*. les fidèles iraniens firent logiquement le rapprochement entre Athéna, « garante de l'équité judiciaire et protectrice de la cité » et cette vertu primordiale du zoroastrisme : F. Grenet, « Notes sur le panthéon iranien des Kouchans », *Studia Iranica* XIII (1984), pp. 259-261.

Dans l'ensemble, les monnaies koushanes semblent refléter une situation où le zoroastrisme semble concurrencé par une forme différente, plus populaire, du mazdéisme, où plusieurs divinités non-iraniennes, indiennes notamment, entrent en jeu<sup>1</sup>. En outre l'influence des pratiques grecques chez les populations iraniennes d'Asie Centrale est aussi sensible dans les tombes où le défunt fut enterré muni de l'*obole de Charon*, pratique qui va à l'encontre de l'orthodoxie zoroastrienne<sup>2</sup>.

Mais si les premiers souverains koushans (et leurs prédécesseurs immédiats, seigneurs yüeh-chi et sakas) adoptèrent au début un bon nombre de marques extérieures de l'hellénisme, l'évolution du pouvoir koushan se fit nettement dans le sens d'un rejet de l'héritage grec. Les nomades ne conservèrent que quelque temps leur monnayage de type gréco-bactrien, constitué d'imitations d'Eukratidès et d'Hélioklès ; puis sur leurs émissions originales les seigneurs de guerre nomades et dynastes iraniens se firent représenter à *la grecque*, casqués ou portant le diadème. C'est le cas de Našten, Iranien d'origine centro-asiatique qui réussit à se tailler une principauté dans les Paropamisadae quelque part entre la chute du royaume gréco-bactrien et l'avènement du roi koushan Kujula Kadphisès<sup>3</sup>.

Mais dès que la stabilité du pays fut assurée, tant sur le plan politique (unification

---

<sup>1</sup> D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 308-309 ; G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 316.

<sup>2</sup> Les cas sont rares, mais observables sur une longue période la longue durée : au début du I<sup>er</sup> s. de n.è. dans la sépulture n° 6 de Tillia-tepe (monnaie du roi parthe Phraatès IV (38-2 a.n.è.)) ; mausolée koushan de Tepai-šax et tombe de Tup-xona (près de Termez), d'époque sassanide. Cf. F. Grenet, *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, p. 219 (Tepai-šax, Tup-xona) ; G.A. Koshelenko et V.I. Sarianidi, « Les monnaies de la nécropole de Tillia-Tepe (Afghanistan) », *Studia Iranica* XXI (1992), p. 22-24 (Tillia-Tépé). Toujours à Tillia-Tépé des pièces de monnaie furent apparemment placées dans les mains des défunt(e)s (tombes n° 3 et 6).

<sup>3</sup> Son portrait, sur son unique drachme d'étalon attique, rappelle celui d'Amyntas. S'il porte le diadème hellénistique, le casque à cimier diffère toutefois de celui porté par les rois gréco-bactriens : il y manque les cornes et les oreilles de taureau. Le revers, au type de roi-cavalier, est typique des derniers rois indo-grecs : Apollodotos II, Hippostratos, Antimachos II, Philoxénos. Cf. O. Bopearachchi et F. Grenet, « Našten, un souverain iranien inconnu entre Grecs et Kouchans », *Studia Iranica* XXII (1993), pp. 299-307. Sur le symbolisme du taureau, cf. P. Bernard et O. Guillaume, « Monnaies inédites de la Bactriane grecque à Ai Khanoum (Afghanistan) », *RN*<sup>6</sup> XXII (1980), pp. 26-28.

du pays) que social (après plus d'un siècle de sédentarisation des nomades), le mouvement de réaction anti-hellénique se mit en place, comme en témoignent les monnaies koushanes<sup>1</sup>. Vima Kadphisès introduisit le type de revers dépeignant le roi debout, sacrifiant devant un autel du feu ; le titre traditionnel de ΒΑΣΙΛΕΥΣ ΒΑΣΙΛΕΩΝ fut remplacé par sa version iranienne traditionnelle ΒΑΟΝΑΝΟΒΑΟ (*Shah des Shahs*)<sup>2</sup>, façon expresse de se réattribuer un titre porté fièrement par les rois achéménides et le débarrasser de ses dernières connotations gréco-macédoniennes.

En outre, comme le note très justement G. Fussman, « lorsque les Koushans, leurs ancêtres et leurs descendants, conservent, des siècles durant, leur costume national, bonnet pointu, pantalon boutonné sur la cheville, manteau de cavalier, ils manifestent leur refus de s'assimiler aux populations conquises »<sup>3</sup>. Il ne rejettent toutefois pas tout l'héritage grec : l'idée du culte dynastique, tel qu'illustré par le sanctuaire de Surkh Kotal, semble être un emprunt direct aux pratiques grecques, le culte dynastique étant absent des traditions iraniennes et achéménides<sup>4</sup>. De même certains titres portés par les rois koushans dérivent d'un original grec, comme celui de *devaputra/βαγοποτρο* qui traduit le grec *theopatrōs*<sup>5</sup>. Et si les Koushans ont adapté l'alphabet grec pour noter leur langue et le dialecte bactrien, ils se sont bien gardés d'utiliser le grec dans leurs inscriptions ; outre le dialecte sogdien,

---

<sup>1</sup> G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 315. En p. 322 il note : « je ne crois pas exagéré de dire que les Koushans ont voulu fonder leur autorité politique sur le sentiment antigrec. Ils semblent avoir voulu apparaître comme les instruments de la revanche iranienne contre les successeurs d'Alexandre, comme les libérateurs répudiant l'héritage colonial grec. Je ne sais si cette attitude était déjà celle des Yüeh-Tchi et si elle a facilité l'effondrement rapide de la Bactriane grecque dont la population iranienne, par haine des Grecs, aurait accueilli avec enthousiasme les cavaliers nomades lancés à l'assaut du royaume grec. Mais elle était certainement celle des souverains koushans. »

<sup>2</sup> D.W. Mac Donald, « Mithra's Planetary Setting in the Coinage of the Great Kushans », *Acta Iranica* XVII (1978), p. 307 ; G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 316.

<sup>3</sup> G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 314.

<sup>4</sup> A. Maricq, « La grande inscription de Kanishka et l'éteo-tokharien. L'ancienne langue de la Bactriane », *JA* CCXLVI (1958), p. 371.

<sup>5</sup> Ce titre remonte à l'usurpateur séleucide Alexandros I<sup>er</sup> Balas (150-146), qui a forgé ce néologisme pour se rattacher au *dieu* Antiochos IV Épiphane ; de là l'usage s'est transmis aux rois parthes, puis koushans. Cf. A. Maricq, « La grande inscription de Kanishka et l'éteo-tokharien. L'ancienne langue de la Bactriane », *JA* CCXLVI (1958), pp. 378 sq.



noté en karoshti, des dialectes sakas (de la région de Tumšuk et du Khotan) furent transcrits dans un alphabet dérivé du brahmi utilisé à la même époque<sup>1</sup>.

D'autre part les Koushans rejetèrent le plan hippodaméen préconisé par les urbanistes gréco-bactriens en créant à l'intérieur de leurs murs un réseau dense et complexe de rues et de ruelles : ils gagnaient en qualités défensives ce qu'ils perdaient en esthétisme<sup>2</sup>. Les maisons de Dal'verzin Tépé suivent le plan déjà rencontré à Aï Khanoum (maison rectangulaire, cour d'entrée, salle centrale entourée d'un couloir la séparant des pièces d'habitation) : ce n'est pas là un emprunt à l'architecture gréco-bactrienne mais bien plutôt le prolongement d'antiques traditions centre-asiatiques<sup>3</sup>.

Ainsi donc la civilisation koushane a bien emprunté à la Grèce plusieurs de ses éléments constitutifs. Cependant on ne saurait affirmer que la période koushane est en continuité avec la période gréco-bactrienne. Les grands rois koushans n'ont conservé de l'héritage gréco-bactrien que quelques éléments qui paraissent n'avoir revêtu aucune importance particulière dans l'idéologie politique et l'organisation sociale du royaume. Les Koushans pouvaient bien écrire avec un alphabet grec ou faire figurer des divinités grecques sur leurs monnaies (dont on se doute bien qu'elles cachaient en fait des dieux locaux), il n'en reste pas moins que, d'accord avec P. Leriche, nous pouvons considérer que l'influence grecque resta dans les faits marginale<sup>4</sup>. L'empire koushan fut un état iranien, relevant de traditions iraniennes, et où les éléments grecs apparaissent moins fondamentaux que les éléments indiens, bouddiques notamment.

---

<sup>1</sup> G. Fussman, « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 317.

<sup>2</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, p. 284.

<sup>3</sup> G.A. Pougachenkova, « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique*, Paris, 1977, pp. 287-288.

<sup>4</sup> P. Leriche, « L'Asie Centrale dans l'Antiquité », *REG LXXV* (1973), p. 308.



## Conclusion.

Au cours des pages précédentes nombre de problèmes d'histoire politique hellénistique, d'ethnographie et de géographie historique, casse-têtes littéraires et numismatiques ont été abordés sans pouvoir trop s'y attarder. Car depuis une quarantaine d'années ce royaume de Bactriane, ce « cinquième état hellénistique »<sup>1</sup> trop longtemps relégué aux oubliettes de l'histoire, est enfin sorti de l'ombre grâce au travail ardu des archéologues et des savants, toutes disciplines confondues, qui se sont penchés sur la Bactriane grecque et koushane. Ces travaux permettent enfin d'entrevoir, d'évaluer - quoique imparfaitement - quelle fut la nature des relations entre les différents peuples, petits et grands, qui ont cohabité dans ce pays riche en contrastes.

Nous avons vu que les descendants des soldats et des colons, hommes et femmes, qu'Alexandre avait laissés derrière lui afin de sécuriser la frontière nord de son empire *universel*, loin de s'éloigner de la Grèce, cherchèrent au contraire à s'en rapprocher par tous les moyens. En restant fidèles aux valeurs que leur avaient inculqué leurs grands-pères et en les transmettant à leurs fils. En fréquentant gymnases et théâtres, en discutant sous les portiques des affaires de la cité ou de la philosophie d'Aristote. En fondant de nouvelles cités aux rues droites et régulières, en érigeant des sanctuaires et des palais aux belles colonnades. En suivant les pas d'Alexandre à la conquête de l'Inde.

Parallèlement les populations locales, Iraniens sédentaires, habitants des oasis et des vallées, montagnards et éleveurs nomades et semi-nomades, continuèrent, sans grands changements, à mener la vie d'autrefois. À cultiver, à l'ombre des hameaux de terre crue, le blé, l'orge et le lin. À payer l'impôt au représentant de l'administration royale ou aux

---

<sup>1</sup> Après la Macédoine, l'Égypte, le royaume séleucide et Rome : W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge

dynastes iraniens. À pousser leurs moutons de pâturage en pâturage, suivant les routes que leurs avaient enseignées leurs pères, et d'aller au marché de temps à autre pour y vendre leurs excédents ou acheter des produits de luxe. À louer la création d'Ahura Mazda par de bonnes paroles et de bonnes actions, à vénérer qui l'Oxus, qui Nana, qui Mithra, le « maître des vastes campagnes », ou l'antique (et anonyme) *déesse nue*.

La civilisation grecque, essentiellement urbaine, ne pouvait manquer de laisser son empreinte sur l'Asie Centrale, qu'elle a dominée pendant deux siècles. Les Grecs multiplièrent les fondations urbaines, apportèrent leurs connaissances techniques (édification de systèmes défensifs perfectionnés, techniques de construction, etc.) et leurs conceptions artistiques qu'ils répandirent dans toutes leurs possessions. Ainsi le paysage bactrien connut de réelles transformations. Mais ce n'est pas tout de disséminer des *poleis* sur l'ensemble du territoire, il faut aussi que de réelles interactions y prennent place. Or sur ce point rien n'est moins sûr.

Certes les monnaies gréco-bactriennes comportent des allusions au monde iranien, comme plus tard les monnaies koushanes vis-à-vis du monde grec. Assurément l'art hellénistique a marqué, et pour longtemps, la production des artisans bactriens, sogdiens, gandhariens ou scythes. Il ne fait pas de doute que des Iraniens de toutes les classes sociales et de tous horizons confondus ont pu adhérer, plus ou moins sincèrement, aux cultes syncrétiques qui avaient pignon sur rue à Aï Khanoum, Dil'berdzin, Takht-i Sanguin ou ailleurs. Cela ne fait pourtant pas d'eux des Grecs. Pas plus que les Grecs qui utilisaient la terre crue pour leurs constructions, qui dressaient des palais suivant les plus anciennes traditions centre-asiatiques et achéménides, ou qui adoptèrent la cavalerie lourde dans leurs armées ne devaient se sentir *iranisés*. De la superficialité de l'hellénisation nous pouvons trouver des exemples dans le traitement infligé à Aï Khanoum par les populations locales après l'abandon de la ville ; dans la rapide liquidation de l'héritage grec, dès le tournant de

notre ère, par les souverains koushans dont le pouvoir était assez assuré pour ne plus avoir à maintenir les signes extérieurs d'un passé révolu sur lequel les premiers princes yüeh-chi avaient fondé en partie leur légitimité ; dans la position tout-à-fait secondaire qu'occupaient, dans le monnayage koushan, les divinités grecques.

On peut donc, à partir de ces considérations, conclure, à l'encontre de É. Will qui voyait dans l'histoire du royaume gréco-bactrien « la naissance d'une nation »<sup>1</sup>, que l'hellénisme disparut rapidement de ces régions extrêmes, à la périphérie du monde antique. Bientôt il ne resterait plus rien du passage des Grecs dans ces contrées, si ce n'est quelques villes fortifiées, dont l'existence allait se prolonger pour des siècles, et des champs de ruines. Comme le notait jadis W.W. Tarn,

« individual exception apart, the Asiatic remained, at bottom, unaffected by Greek civilization ; he had no wish to become a Greek. [...] Considered broadly, what the Asiatic took from the Greek was usually externals only, matters of form ; he rarely took the substance - civic institutions may be an exception - and never spirit. For in matters of the spirit Asia was quite confident that she could outstay the Greeks ; and she did »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> É. Will, *Histoire politique du monde hellénistique*, t.1, Nancy, 1966, p. 257.

<sup>2</sup> W.W. Tarn, *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966 [1938], p. 67.

## Bibliographie

- ABEL, Armand, « La figure d'Alexandre en Iran », pp. 119-136 in *Accademia nazionale dei Lincei, Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano. Rome 11-14 April 1965*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1966.
- AKICHEV, K.A., « Les nomades à cheval du Kazakhstan dans l'Antiquité », pp. 15-18 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- ALLCHIN, F.R., « The Culture Sequence of Bactria », *Antiquity* XXXI (1957), pp. 131-141.
- AUDOIN, Rémy et BERNARD, Paul, « Trésor de monnaies indiennes et indo-grecques d'Aï Khanoum », *RN<sup>6</sup>* XVII (1974), pp. 27-41.
- BALL, Warwick et GARDIN, J.-C., *Archaeological Gazetteer of Afghanistan. Catalogue des sites archéologiques d'Afghanistan*, 2 T., Paris, Éd. Recherche sur les civilisations, 1982, coll. « Synthèse », n° 8.
- BARNETT, R.D., « The Art of Bactria and the Treasure of the Oxus », pp. 34-53 in *Arcaologica Iranica, vol. VII-VIII. Miscellanea in honorem R. Ghirshman*, Leyde, E.J. Brill, 1970.
- BAR-KOCHVA, Bezalel, *The Seleucid Army. Organization and Tactics in the Great Campaigns*, Cambridge, Cambridge University Press, 1978.
- BASILOV, Vladimir N., éd., *Nomads of Eurasia*, Seattle, University of Washington Press, 1989.
- BELENISKIJ, Aleksandr, *Central Asia*, Londres, Barrie & Rockliff : The Cresset Press, 1969.
- BELLINGER, A.R., « The Coins from the Treasure of the Oxus », *ANSMN* X (1962), pp. 51-67.
- BERNARD, Paul, *Ai Khanoum on the Oxus: a Hellenistic city in Central Asia*, *Albert Reckitt Archeological lecture 1967*, Londres, Oxford University Press, 1967, « Proceedings of the British Academy », # 53.
- , « Note sur la signification historique de la trouvaille », *RN<sup>6</sup>* XVII (1975), pp. 58-69.
- , « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », *JA* CCXLIV (1976), pp. 245-275.
- , « Les traditions orientales dans l'architecture gréco-bactrienne », pp. 263-265 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, 348 p., Colloque international du CNRS No 567.
- « An Ancient Greek City in Central Asia », *Scientific American* CCXLVI (1982), pp. 148-159.
- « Diodore XVII, 83, I: Alexandrie du Caucase ou Alexandrie de l'Oxus? », *Journal des Savants* (1982), pp. 217-242.
- , « Alexandre et Aï Khanoum », *Journal des Savants* (1982), pp. 125-138.
- , « Le Marsyas d'Apamée, l'Oxus et la colonisation séleucide en Bactriane », *Studia Iranica* XVI (1987), pp. 103-115.
- « Les nomades conquérants de l'empire Gréco-Bactrien. Réflexions sur leur identité ethnique et culturelle », *CRAI* 1987, pp. 758-768.
- , « Alexandre et l'Asie Centrale : réflexions à propos d'un ouvrage de F.L. Holt », *Studia Iranica* XIX (1990), pp. 21-38.
- , « Le temple du dieu Oxus à Takht-i Sanguin en Bactriane : temple du feu ou pas? », *Studia Iranica* XXIII (1994), pp. 81-121.
- et GUILLAUME, Olivier, « Monnaies inédites de la Bactriane grecque à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN<sup>6</sup>* XXII (1980), pp. 9-32.
- et JULLIEN, Ch. P., « Hâtières votives de lutteurs dans le Gandhara », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 33-47.
- BIKERMAN, Elias, *Institutions des Séleucides*, Paris, Librairie Orientaliste Paul Geuthner, 1938.
- , « The Seleucids and the Achaemenids », pp. 87-117 in *Accademia nazionale dei Lincei, Atti del*

- convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano. Rome 11-14 April 1965*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1966.
- BIVAR, A.D.H., « Mithraic images of Bactria : are they related to Roman mithraism? », pp. 741-749 in Bianchi, Ugo, dir., *Mysteria Mithrae. Atti del Seminario Internazionale su la specificità storico-religiosa dei Misteri di Mithra, Roma e Ostia 28-31 Marzo 1978*, Leyde, E.J. Brill, 1979.
- BOPEARACHCHI, Osmund, *Monnaies gréco-bactriennes et indo-grecques: catalogue raisonné*, Paris, Bibliothèque Nationale, 1991.
- et GRENET, F., « Našten, un souverain iranien inconnu entre Grecs et Kouchans », *Studia Iranica XXII* (1993), pp. 299-307.
- , « Graeco-Bactrian Issues of Later Indo-Greek Kings », *NC CL* (1990), pp. 79-103.
- BOSWORTH, A.B., « A missing year in the history of Alexander the Great », *JHS CI* (1981), pp. 17-39.
- BOUCHÉ-LECLERCQ, Auguste, *Histoire des Séleucides (323-64 av. J.C.)*, s.l., Scientia Verlag Aalen, 1978 [1913].
- BOYCE, Mary, *A history of Zoroastrianism, vol. I : The Early Period*, Leyde, E.J. Brill, 1975.
- , *A history of Zoroastrianism, vol. II : Under the Achaemenians*, Leyde, E.J. Brill, 1982.
- et GRENET, Frantz, *A history of Zoroastrianism, vol. III: Zoroastrianism under Macedonian and Roman rule*, Leyde, E.J. Brill, 1991.
- , *A Persian Stronghold of Zoroastrianism. Based on the Ratambai Katrak lectures, 1975*, Oxford, Clarendon Press, 1977.
- BRIANT, Pierre, *L'Asie Centrale et les royaumes proche-orientaux du premier millénaire (c. VIII<sup>e</sup> - IV<sup>e</sup> siècles avant notre ère)*, Paris, Éd. Recherche sur les Civilisations, 1984.
- , *Rois, tributs et paysans. Études sur les formations tributaires du Moyen Orient ancien*, Paris, Belles-Lettres, 1982, Centre de Recherche d'Histoire ancienne XLIII, Annales Littéraires de l'Université de Besançon n° 269.
- , *État et pasteurs au Moyen-Orient ancien*, Paris et Cambridge, Cambridge University Press, 1982.
- , « 'Brigandage', dissidence et conquête en Asie achéménide et hellénistique », *DHA II* (1976), p.163-258.
- , « Pouvoir central et polycentrisme culturel dans l'empire achéménide », pp. 1-31 in H. Sancisi-Weerdenburg, éd., *Achaemenid History I : Sources, Structures and Synthesis. Proceedings of the Groningen 1983 Achaemenid History Workshop*, Leyde, Nederlands Instituut Voor het Nabije Oosten, 1987.
- BRODERSEN, Kai, « The Date of the Secession of Parthia from the Seleucid Kingdom », *Historia XXXIII/3* (1986), pp. 378-381.
- BULLIET, Richard W., *The Camel and the Wheel*, Cambridge (Mass.), Harvard University Press, 1977 [1975].
- CAMMANN, Schuyler, « On the Renewed Attempt to Revive the 'Bactrian Nickel Theory' », *AJA LXVI* (1962), pp. 92-94.
- CERETI, Carlo G., « On the date of the Zand-i Wahman Yasn », pp. 243-258 in *K.R. Cama Oriental Institute Second International Congress Proceedings*, Bombay, K.R. Cama Oriental Institute, 1996.
- CHRISTENSEN, Arthur, *Études sur le zoroastrisme de la Perse antique*, Copenhague, Bianco Lunos Bogtrykkeri, 1928.
- CLEMEN, Carolus, *Fontes historiae religionis Persicae*, Bonn, Éd. A. Marci & E. Weberi, 1920, coll. « Fontes historiae ex auctoribus Graecis et Latinis collectos subsidiis Societatis Rhenanae Promouendis Litteris », fasc. 1.
- COHEN, Getzel, *The Seleucid Colonies: Studies in Founding, Administration and Organization*, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1978, coll. « Historia Einzelschriften » n° 30.
- COLLEDGE, Malcom, « Greek and non-Greek Interaction in the Art and Architecture of the Hellenistic East », pp. 134-162 in Kuhrt, A. et Sherwin-White, S., éd., *Hellenism in the East. The Interaction of Greek and non-Greek Civilizations from Syria to Central Asia after Alexander*, Londres, Duckworth, 1987.
- CUMONT, Franz et BIDEZ, Joseph, *Les mages hellénisés. Zoroastre, Ostanès et Hystaspe d'après la tradition grecque*, 2 t., Paris, Les Belles Lettres, 1973.

- DAFFINÀ, Paolo, *L'immigrazione dei Saka nella Drangiana*, Rome, Istituto Italiano per il Medio ed Estremo Oriente (IsMEO), 1967, coll. « IsMEO Reports and Memoirs », vol. IX.
- DARMESTER, James, *Le Zend-Avesta. Traduction nouvelle avec commentaire historique et philologique*, 3 vol., Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1960 [1892].
- DAVID, T., « La position de la femme en Asie Centrale », *DHA* 1976, pp. 129-162.
- DAVIES, J.K., « Cultural, Social and Economic Features », in *CAH* VII/1, Cambridge, 1983, pp. 257-320.
- DEBAINE-FRANCFORT, C., « Les Saka du Xinjiang avant les Han (206 av. - 220 ap. J.C.) : Critères d'identification », pp. 81-95 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- DHALLA, Maneckji Nusservanji, *History of Zoroastrianism*, New York, Oxford University Press, 1938.
- DIGARD, J.-P., « Les relations nomades-sédentaires au Moyen-Orient. Éléments d'une polémique », pp. 97-112 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- Du BREUIL, Paul, *Histoire de la religion et de la philosophie zoroastrienne*, Monaco, Éd. du Rocher, 1984, coll. « Gnose », 1984.
- DUCHESNE-GUILLEMIN, Jacques, *La religion de l'Iran ancien*, Paris, Presses Universitaires de France, 1962, coll. « Mana. Introduction à l'histoire des religions », n° 1.
- , *Ormazd et Ahriman. L'aventure dualiste dans l'Antiquité*, Paris, PUF, 1953, coll. « Mythes et Religions ».
- EDDY, S.K., *The King is Dead: Studies in the Near-Eastern Resistance to Hellenism, 334-31 B.C.*, Lincoln, University of Nebraska Press, 1961.
- EDSON, Charles, « *Imperium Macedonicum*. The Seleucid Empire and the Literary Evidence », *CPh* LIII (1958), pp. 153-170.
- ELIADE, Mircea, *Histoire des croyances et des idées religieuses, t.1 : De l'âge de la pierre aux mystères d'Éleusis*, Paris, Payot, 1986 [1976], coll. « Bibliothèque historique ».
- FILIPPANI-RONCONI, Pio, « La conception sacrée de la royauté iranienne », pp. 90-101 in *Commémoration Cyrus. Actes du congrès de Shiraz 1971 et autres études rédigées à l'occasion du 2500<sup>e</sup> anniversaire de la fondation de l'empire perse. Vol. I : hommage universel*, Leyde, E.J. Brill, 1974, coll. « Acta Iranica », première série.
- FRANCFORT, Henri-Paul, « Le plan des maisons gréco-bactriennes et le problème des structures de « type mégaron » en Asie Centrale et en Iran », pp. 267-280 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, 348 p., Colloque international du CNRS No 567.
- , *Fouilles d'Ài Khanoum III : le sanctuaire du temple à niches indentées. 2. Les trouvailles*, Paris, Éd. de Boccard, 1984, « Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan », T. XXVII.
- , « Une proto-route de la soie a-t-elle existé aux 2<sup>e</sup> - 1<sup>er</sup> millénaires ? », pp. 121-130 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- FRASER, P.M., *Cities of Alexander the Great*, Oxford, Clarendon Press, 1996.
- FRUMKIN, Grégoire, *Archaeology in Soviet Central Asia*, Leyde, E.J. Brill, 1970, « Handbuch der Orientalistik », III,1.
- FRYE, Richard, *The Heritage of Persia*, Londres, Weinfeld & Nicolson, 1962.
- , *The History of Ancient Iran*, Munich, C.H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, 1984.
- , « Mithra in Iranian archaeology », *Acta Iranica* XVII (1978), pp. 205-211.
- FUSSMAN, Gérard, « L'Indo-Grec Ménandre ou Paul Demiéville revisité », *JA* CCLXXXI (1993), pp. 61-136.
- , « Chronique des études kouchanes (1975-1977) », *JA* CCLXVI (1978), pp. 419-436.
- , « Chronique des études kouchanes (1978-1987) », *JA* CCLXXV (1987), pp. 333-400.
- , « Le renouveau iranien dans l'empire koushan », pp. 313-322 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale*

- des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, Colloque international du CNRS No 567.
- GAFUROV, B.G., « Les relations entre l'Asie Centrale et l'Iran sous les Achéménides (VI - IV s. avant notre ère) », pp. 199-212 in *Accademia nazionale dei Lincei, Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano. Rome 11-14 April 1965*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1966.
- GARDIN, J.-C., « Vers une géographie archéologique de l'Afghanistan », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 97-110.
- , « Indicateurs archéologiques du nomadisme : études de cas en Bactriane », pp. 131-140 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- , et LYONNET, B., « La prospection archéologique de la Bactriane orientale (1974-1978): premiers résultats », *Mesopotamia* 13/14 (1978-1979), p.99-154.
- , « L'archéologie du paysage bactrien », *CRAI* 1980, pp. 480-501.
- GARLAN, Yvon, « Économie et société dans l'Empire séleucide », *RÉG* XCIII (1980), pp. 206-208.
- GERSHEVITCH, Ilya, « Approaches to Zoroaster's Gathas », *Iran* XXXIII (1995), pp. 1-29.
- GHIRSHMAN, Roman, *L'Iran des origines à l'Islam*, Paris, Albin Michel, 1951 [1949].
- GIGOUX, Philippe, « 'Corps osseux et âme osseuse' : essai sur le chamanisme dans l'Iran ancien », *JA* CCLXVII (1979), pp. 41-79.
- GOUKOWSKY, Paul, « Un aspect de l'administration d'Alexandre dans les Hautes-Satrapies : la première révolte des colons grecs de Bactriane », pp. 7-17 in *La géographie administrative et politique d'Alexandre et Mahomet. Actes du Colloque de Strasbourg 14-16 juin 1979*, [s.l.], E.J. Brill, 1979, coll. « Université des sciences humaines de Strasbourg. Travaux du Centre de Recherches sur le Proche-Orient et la Grèce antiques », n° 6.
- GRENET, F., « L'onomastique iranienne à Ai Khanoum », *BCH* CVII (1983), pp. 373-381.
- , « Trois documents religieux de Bactriane afghane », *Studia Iranica* XI (1982), pp. 155-162.
- , « Notes sur le panthéon iranien des Kouchans », *Studia Iranica* XIII (1984), pp. 253-261.
- , *Les pratiques funéraires dans l'Asie Centrale sédentaire de la conquête grecque à l'Islamisation*, Paris, 1984, Éd. du CNRS, coll. « Publications de l'U.R.A. 29 », mémoire n° 1.
- GUILLAUME, Olivier, *Analysis of Reasonings in Archaeology. The Case of Graeco-Bactrian and Indo-Greek Numismatics*, Delhi, Oxford University Press, 1990 [1987], coll. « French Studies in South Asian Culture and Society », n° 4.
- , « Contribution à l'étude d'un artisanat bactrien pré-hellénistique », pp. 257-267 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- et ROUGEULLE, Axelle, *Fouilles d'Ai Khanoum VII : Les petits objets*, Paris, Éd. de Boccard, 1987, « Mémoires de la Délégation archéologique française en Afghanistan », T. XXXI.
- HAMMOND, N.G.L., « Macedonian Defeat Near Samarkhand », *AncW* XXII (1991), pp. 41-47.
- HANAWAY, William, « Alexander and the Question of Iranian Identity », *Acta Iranica* XVI (1990), pp. 93-103.
- HARMATTA, J., « Sino-Indica », *AAntHung* XII (1974), pp. 3-21.
- HARTOG, François, *Le miroir d'Hérodote. Essai sur la représentation de l'autre*, Paris, Gallimard, 1980, coll. « Bibliothèque des histoires NRF ».
- , « La question du nomadisme : les Scythes d'Hérodote », *AAntHung* XXVII (1979), pp. 135-148.
- HERRENSCHMIDT, Cl., « La religion des Achéménides : état de la question », *Studia Iranica* IX (1980), pp. 325-339.
- HERZFELD, Ernst, *Archaeological History of Iran*, Munich, Kraus Reprint, 1980 [1934], coll. « The Schweich Lectures of the British Academy ».
- HOLT, F.L., « Alexander's Settlements in Central Asia », pp.315-323 in *Ancient Macedonia IV. Papers read at the 4<sup>th</sup> International symposium held in Thessaloniki, sept. 21-25, 1983*, Thessalonique, Institute for Balkan Studies, 1986.



- , *Alexander the Great and Bactria. The formation of a greek frontier in Central Asia*, Leiden, E.J. Brill, 1988, Mnemosyne Suppl. CIV.
- HOUGHTON, Arthur, « Tarik Darreh (Kangavar) Hoard », *ANSMN XXV* (1980), pp. 31-44.
- , et Le RIDER, Georges, « Un trésor de monnaies hellénistiques trouvé près de Suse », *RN<sup>6</sup> VIII* (1966), pp. 111-127.
- , et MOORE, Wayne, « Some Early Far Northeastern Seleucid Mints », *ANSMN XXIX* (1984), pp. 1-9.
- HJERRILD, B., « The survival and modification of Zoroastrians in Seleucid Times », pp. 140-150 in *Religion and religious practice in the Seleucid kingdom*, Aarhus, 1990
- JACKSON, A.V. Williams, *Zoroaster, the Prophet of Ancient Iran*, New York, AMS Press, 1965 [1901].
- JENKINS, G.K., « A Group of Bactrian Forgeries », *RN<sup>6</sup> VII* (1965), pp. 51-57.
- JOHNSON, Douglas L., *The Nature of Nomadism*, Chicago, Department of Geography of the University of Chicago, 1969, coll. « Research Papers », n° 118.
- KANGA, M.F., éd., *Avesta Reader. Text, Translation and Notes with Sanskrit Cognates*, Gultekdi, Vaidika Samsodhana Mandala, 1988.
- KHAZANOV, A.M., *Nomads and the outside world*, Cambridge, Cambridge University Press, 1984 [1983], coll. « Cambridge Studies in Social Anthropology », n° 44.
- , « Les formes de dépendance des agriculteurs par rapport aux nomades antiques des steppes eurasiatiques », pp. 229-244 in *Terre et paysans dans les sociétés antiques. Colloque international tenu à Besançon les 2 et 3 mai 1974*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1979.
- KHLOPIN, I.N., « Lois historiques de la constitution des cultures dans les steppes de l'Asie Centrale », pp. 169-178 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- KNOBLOCH, Edgar, *Beyond the Oxus. Archaeology, Art & Architecture of Central Asia*, Londres, Ernest Benn, 1972.
- KOSHELENKO, G.A., « Les traditions de la Bactriane antique et les étalons culturels du monde hellénistique », pp. 269-272 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchambe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- et SARIANIDI, V.I., « Les monnaies de la nécropole de Tillia-Tepe (Afghanistan) », *Studia Iranica XXI* (1992), pp. 21-32.
- KREISSIG, H., « Propriété foncière et formes de dépendance dans l'hellénisme oriental », pp. 197-221 in *Terre et paysans dans les sociétés antiques. Colloque international tenu à Besançon les 2 et 3 mai 1974*, Paris, Centre National de la Recherche Scientifique, 1979.
- KUZMINA, E.E., « Les relations entre la Bactriane et l'Iran du VIII<sup>e</sup> au IV<sup>e</sup> siècle BC », pp. 201-214 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, Colloque international du CNRS No 567.
- LAMOTTE, Étienne, *Histoire du bouddhisme indien des origines à l'ère saka*, Louvain, Institut Orientaliste de l'Université de Louvain, 1958, coll. « Bibliothèque du Muséon », n° 43.
- LATTIMORE, Owen, « Herdsmen, Farmers, Urban Culture », pp. 179-190 in *Pastoral production and society. Production pastorale et société. Actes du colloque international sur le pastoralisme nomade, Paris, 1-3 Déc. 1976*, Cambridge et Paris, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1979.
- LAUNEY, Marcel, *Recherches sur les armées hellénistiques*, Paris, E. de Roccard, 1949, 2 v. (xi, 1315 p.), « Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome », fasc. n° 169.
- LERICHE, Pierre, « L'Asie Centrale dans l'Antiquité », *REG LXXV* (1973), pp. 280-310.
- , « Aï Khanoum. Un rempart hellénistique en Asie Centrale », *RA* 1971 (fasc. 2), pp. 231-270.
- , « Problèmes de la guerre en Iran et en Asie Centrale dans l'empire perse et à l'époque hellénistique », pp. 297-312 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, 348 p., Colloque international du CNRS No 567.



- LERNER, Jeffrey D., *The impact of Seleucid Decline on the Eastern Iranian Plateau*, Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 1999, coll. « Historia Einzelschriften », n° 123.
- LIVITSKIJ, B.A., « Problèmes d'histoire et d'histoire culturelle de la Bactriane à la lumière des fouilles menées dans le Tadjikistan méridional », pp. 47-54 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- et I.P. PITCHIKJAN, « Découvertes dans un sanctuaire du dieu Oxus de la Bactriane septentrionale », *Revue Archéologique* 1981 (fasc. II), pp. 195-216.
- LYONNET, Bertille, « Les rapports entre l'Asie Centrale et l'empire achéménide d'après les données de l'archéologie », pp. 77-89 in H. Sancisi-Weerdenburg et A. Kuhrt, *Achaemenid History IV : Centre and Periphery. Proceedings of the Groningen 1986 Achaemenid History Workshop*, Leyde, Nederland Instituut voor het Nabije Oosten, 1990.
- MAC DONALD, D.W. et M. TADDEI, « The Early Period : Achaemenids and Greeks », pp. 187-232 in F.R. Allchin et N. Hammond, *The Archaeology of Afghanistan from The Earliest Times to the Timurid Period*, Londres, Academic Press, 1978.
- MANDELŠTAM, A.M., « Les Nomades en Asie Centrale dans l'Antiquité » (en russe, avec résumé en français), pp. 215-223 in *Le plateau iranien et l'Asie centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, 348 p., Colloque international du CNRS No 567.
- MAENCHEN-HELFFEN, Otto, « The Yüeh-Chih Problem re-examined », *JAOS* LXV (1945), pp. 71-81.
- MARTIN, Roland, *L'art grec*, [s.l.], Librairie Générale Française, 1994 [1984], « La Pochothèque ».
- MARICQ, André, « La grande inscription de Kanishka et l'éteo-tokharien. L'ancienne langue de la Bactriane », *JA* CCXLVI (1958), pp. 345-439.
- MARSHAK, B.I. et RASPOPOVA, V.I., « Les nomades et la Sogdiane », pp. 179-186 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- MASSON, V.M., « I monumenti archeologici dell'Asia Centrale influenze e relazioni greco-romane », pp. 357-380 in Accademia nazionale dei Lincei, *Atti del convegno sul Tema: La Persia e il mondo greco-romano. Rome 11-14 April 1965*, Rome, Accademia Nazionale dei Lincei, 1966.
- , « Nomades et civilisations anciennes : dynamique et typologie des interactions », pp. 205-210 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- McGOVERN, William M., *The Early Empires of Central Asia. A study of the Scythians and the Huns and the part they played in World History*, Chapel Hill, University of North Carolina Press, 1939.
- MENDELS, D., « The Five Empires : a Note on a Propagandistic *Topos* », *AJPh* CII (1981), pp. 330-337.
- MOMIGLIANO, Arnaldo, *Sagesses barbares. Les limites de l'hellénisation*, Paris, Maspero, 1979 [1976], coll. « Textes à l'appui ».
- MUKHERJEE, B.N., « Ta-Hsia and the Problem concerning the Advent of Nomadic Peoples in Greek Bactria », pp. 121-129 in 119 in A. Guha, éd., *Central Asia. Movement of Peoples and Ideas from Times Prehistoric to Modern*, Delhi, Vikas Publications, 1970.
- MUSTI, D., « Syria and the East », pp. 175-220 in *Cambridge Ancient History. Vol. VII part 1 : The Hellenistic World*, 2<sup>e</sup> éd., Cambridge, Cambridge University Press, 1983.
- NARAIN, A.K., *The Indo-Greeks*, Oxford, Clarendon Press, 1957.
- NEGMATOV, N.N., « La Bactriane ancienne et les régions historico-culturelles de la 'Mésopotamie' d'Asie Centrale », p. 201-205 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- , « La synthèse sako-sogdienne sur le Syr Darya moyen », pp. 211-213 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- NEWELL, Edward Theodore, *The Coinage of the Eastern Seleucid Mints from Seleucus I to Antiochus III*, New York, The American Numismatic Society, 1938.

- NICOLET-PIERRE, Hélène, « Monnaies grecques trouvées en Afghanistan », *RN<sup>6</sup>* XV (1973), pp. 35-42.
- NIKONOROV, Valeri P. et SAVCHUK, Serge A., « New Data on Ancient Bactrian Body-Armour (in the Light of Finds from Kampyr Tepe) », *Iran* XXX (1992), pp. 49-54.
- OIKONOMIDES, A.N., « Mercenary Armies and Commanders in the Graeco-Bactrian Empire », *AncW* XV (1987), pp. 17-19.
- , « The Deification of Alexander in Bactria and India », *AncW* XII (1985), pp. 69-71.
- PETIT, Thierry, *Satrapes et satrapies dans l'empire achéménide de Cyrus le Grand à Xerxès I<sup>er</sup>*, Genève, Librairie Droz, 1990, coll. « Bibliothèque de la Faculté de Philosophie et Lettres de l'Université de Liège », fasc. CCLIV.
- PETITOT-BIEHLER, Claire-Yvonne, « Trésor de monnaies grecques et gréco-bactriennes trouvé à Aï Khanoum (Afghanistan) », *RN<sup>6</sup>* XVII (1975), pp. 23-57.
- PUGATCHENKOVA, Galina A., « L'argile, matériau fondamental de l'architecture bactrienne », *DA* CXVI (mars 1996), pp. 8-21.
- , « Le problème de l'héritage dans la culture artistique de la Bactriane antique », pp. 253-256 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- , « La culture de la Bactriane du nord à la lumière des découvertes archéologiques dans la vallée du Sourkhan-Darya », pp. 281-295 in *Le plateau iranien et l'Asie Centrale des origines à la conquête islamique. Leurs relations à la lumière des documents archéologiques. Paris 22-24 mars 1976*, Paris, Éd. du CNRS, 1977, Colloque international du CNRS No 567.
- RAPIN, Claude, « Les inscriptions économiques de la trésorerie d'Aï Khanoum (Afghanistan) », *BCH* CVII (1983), pp. 315-372.
- , « La trésorerie hellénistique d'Aï Khanoum », *Revue Archéologique* (1987), pp. 41-70.
- ROBERT, Louis, « Documents d'Asie Mineure », *BCH* CVIII (1984), pp. 457-532.
- ROSTOVITZEFF, M.I., *Histoire économique et sociale du monde hellénistique*, Paris, Laffont, 1989 [1941], coll. « Bouquins ».
- SARIANIDI, V.I., « The Treasure of Golden Hill », *AJA* LXXXIV (1980), pp. 125-131.
- SCHLUMBERGER, « La prospection archéologique de Bactres (printemps 1947) », *Syria* XXVI (1949), pp. 173-190.
- , « Descendants non-méditerranéens de l'art grec », *Syria* XXXVII (1960), pp. 131-166.
- et P. BERNARD, « Aï Khanoum », *BCH* LXXXIX (1965), pp. 590-657.
- SCHWITTER, C.M., « Bactrian Nickel and Chinese Bamboo », *AJA* LXVI (1962), pp. 87-92.
- SHARMA, G.R., « India and Central Asia from c. 6<sup>th</sup> Century to 6<sup>th</sup> Century A.D. », pp. 110-119 in A. Guha, éd., *Central Asia. Movement of peoples and ideas from times prehistoric to modern*, Delhi, Vikas Publications, 1970.
- SHERWIN-WHITE, Susan et KUHRT, Amélie, *From Samarkhand to Sardis. A new approach to the Seleucid empire*, Londres, Duckworth, 1993.
- SINOR, Denis, éd., *The Cambridge History of Early Inner Asia*, Cambridge, Cambridge Univ. Press, 1990.
- STAVISKIJ, B.J., *La Bactriane sous les Kushans. Problèmes d'histoire et de culture*, Paris, Librairie d'Amérique et d'Orient, 1986 [1977].
- STRAUSS, P., « Un trésor de monnaies hellénistiques trouvé près de Suse (2<sup>e</sup> partie) », *RN<sup>6</sup>* XIII (1971), pp. 109-140.
- STRONACH, David, « On the Evolution of the Early Iranian Fire Temple », *Acta Iranica* XXV (1985), pp. 605-627.
- TARN, William W., *The Greeks in Bactria and India*, Cambridge, Cambridge University Press, 1966 [1938].
- THOMPSON, M., MØRKHOLM, O. et KRAAY, C.M., éd., *An inventory of Greek Coin Hoards*, New York, American Numismatic Society, 1973.
- THORDARSON, Fridrik, « The Scythian Funeral Customs. Some Notes on Herodotus IV, 71-75 », pp. 539-547 in *Acta Iranica<sup>2</sup>. A Green Leaf. Papers in Honour of Professor Jes P. Asmussen*, Leyde, E.J. Brill, 1988.
- TOYNBEE, Arnold J., *Between Oxus and Jumna*, Londres, Oxford University Press, 1961.

- TRICHET, J. et RUBEN, P., « Application de la pédologie et de la géochimie à la reconstitution de l'environnement de la plaine d'Aï Khanoum », pp. 169-173 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.
- USMANOVA, Z.I., « New Material on Ancient Merv », *Iran* XXX (1992), pp. 55-63.
- VALLINO, F.O. et MARINUCCI, C., « Essai de reconstitution du paysage bactrien et de son écodynamique », pp. 160-193 in P. Gentelle, *Prospections archéologiques en Bactriane orientale (1974-1978)*, vol. I : données paléographiques et fondements de l'irrigation, Paris, Éd. De Boccard, 1989.
- VEUVE, Serge, *Fouilles d'Aï Khanoum VI: le gymnase. Architecture, céramique, sculptures*, Paris, Éd. de Boccard, 1987, « Mémoires de la Délégation Archéologique Française d'Afghanistan » n° XXX.
- VIGNET-ZUNZ, Jacques, « À propos des Bédouins : une réévaluation des rapports 'nomades-sédentaires' », pp. 467-478 in *Pastoral production and society. Production pastorale et société. Actes du colloque international sur le pastoralisme nomade, Paris, 1-3 Déc. 1976*, Cambridge et Paris, Cambridge University Press et Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1979.
- VOGELSANG, Willem, « Some remarks on eastern Iran in the late-Achaemenid period », pp. 183-189 in H. Sancisi-Weerdenburg, éd., *Achaemenid History I : Sources, Structure and Synthesis. Proceedings of the Groningen 1983 History Workshop*, Leyde, Nederlands Instituut voor het Nabije Oosten, 1987.
- WIDEMANN, François, « Un monnayage inconnu de type gréco-bactrien à légende araméenne », *Studia Iranica* XVIII (1989), pp. 193-197.
- WILL, Édouard, GOUKOWSKI, P. et MOSSÉ, C., *Le monde grec et l'Orient II: Le IVe s. et l'époque hellénistique*, Paris, Presses Universitaires, 1975, coll. «Peuples et civilisations II, 2 ».
- WILL, Édouard, *Histoire politique du monde hellénistique (323-30 av. J.C.)*, 2 t., Nancy, Annales de l'est, 1966.
- , «Les premières années du règne d'Antiochos III», *REG* LXXV (1962), pp. 72-129.
- , «À propos d'Antiochos III et de son temps», *Rph* XL (1966), pp.284-294.
- WOLSKI, Josef, «L'Iran dans la politique des Séleucides», *AAntHung* XXV (1977), pp. 149-156.
- YARSHATER, Eshan, éd., *The Cambridge History of Iran. T.III : The Seleucid, Parthian, and Sasanian Periods*, 2 vol., Cambridge, Cambridge University Press, 1968 (1), 1982 (2).
- ZADNEPROVSKI, Y.A., « Early urban developments in Central Asia », *Iran* XXXIII (1995), pp. 155-159.
- , « Action réciproque des nomades et des civilisations anciennes et histoire ethnique de l'Asie Centrale », pp. 235-240 in H.-P. Francfort, éd., *Nomades et sédentaires en Asie Centrale. Apports de l'archéologie et de l'ethnologie. Actes du colloque franco-soviétique d'Alma Ata (Kazakhstan), 17-26 oct. 1987*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- ZEJMAL', E.V., « Problèmes de circulation monétaire dans la Bactriane hellénistique », pp. 273-279 in J.C. Gardin, dir., *L'archéologie de la Bactriane ancienne. Actes du colloque franco-soviétique (Duchanbe, 1982)*, Paris, Éd. du CNRS, 1985.

# Annexe : cartes et illustrations.

Fig. 20 : Carte de l'Asie Centrale hellénistique.

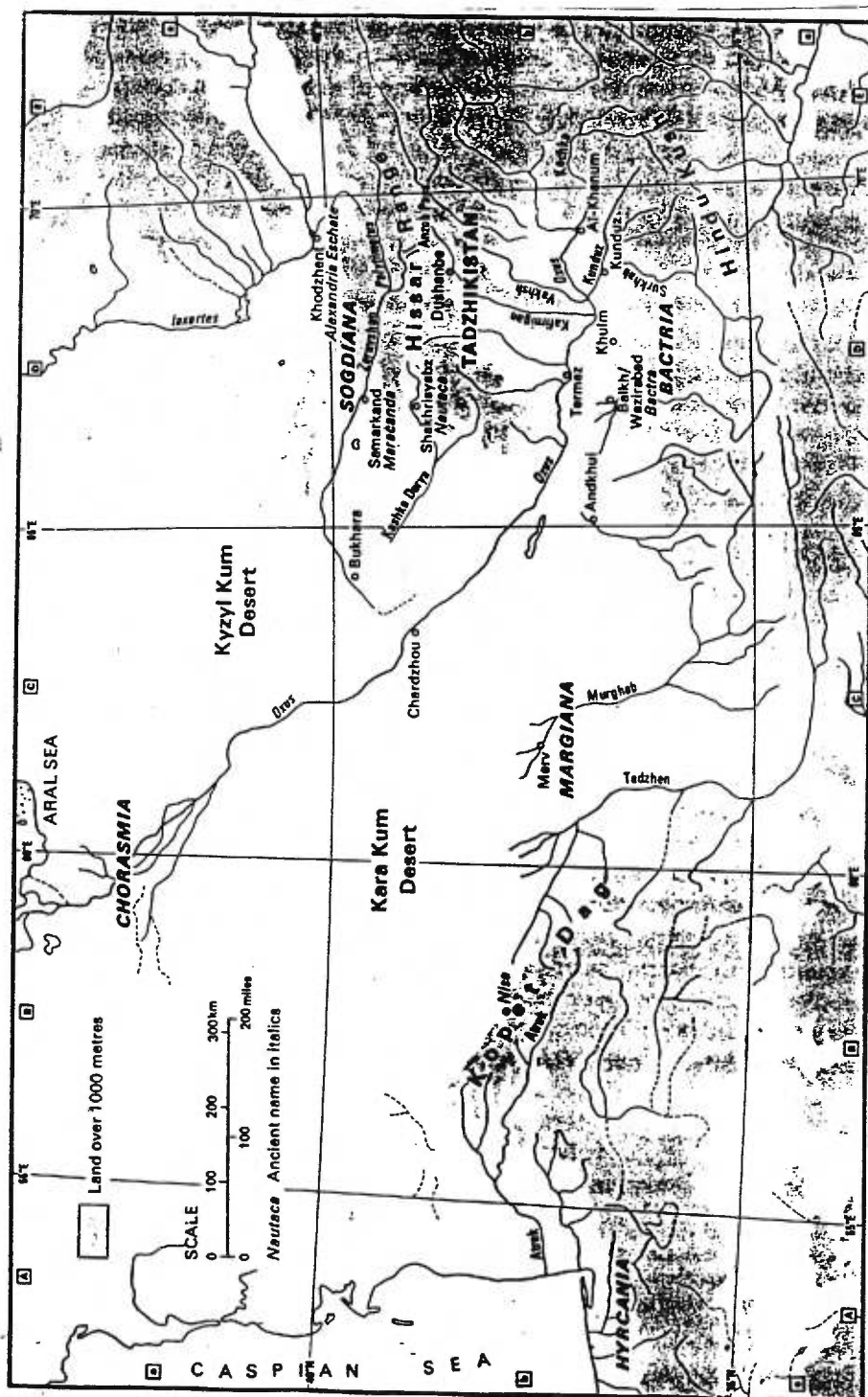


Fig. 21 : La vallée de l'Oxus.

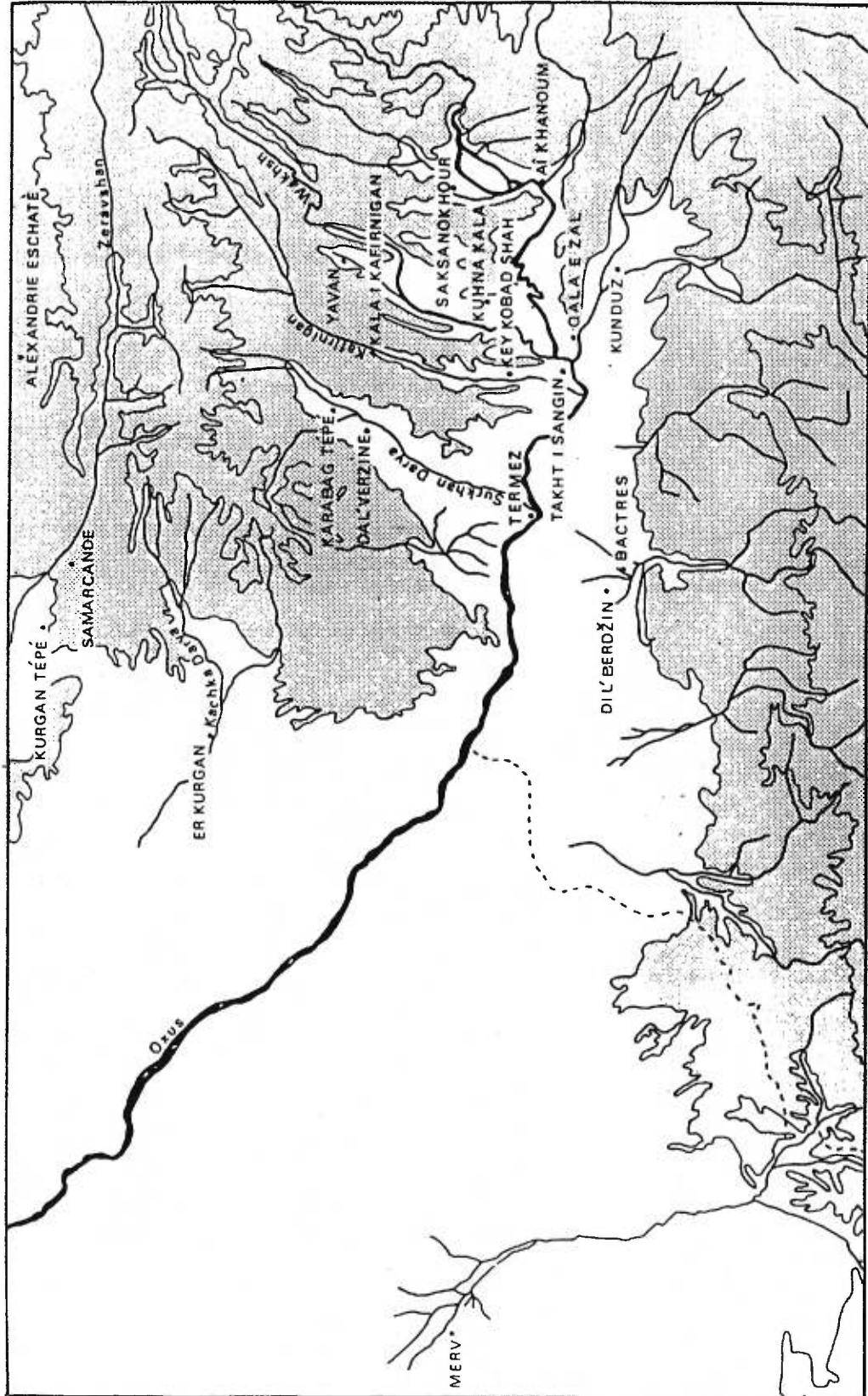


Fig. 22 : Aī Khanoum.

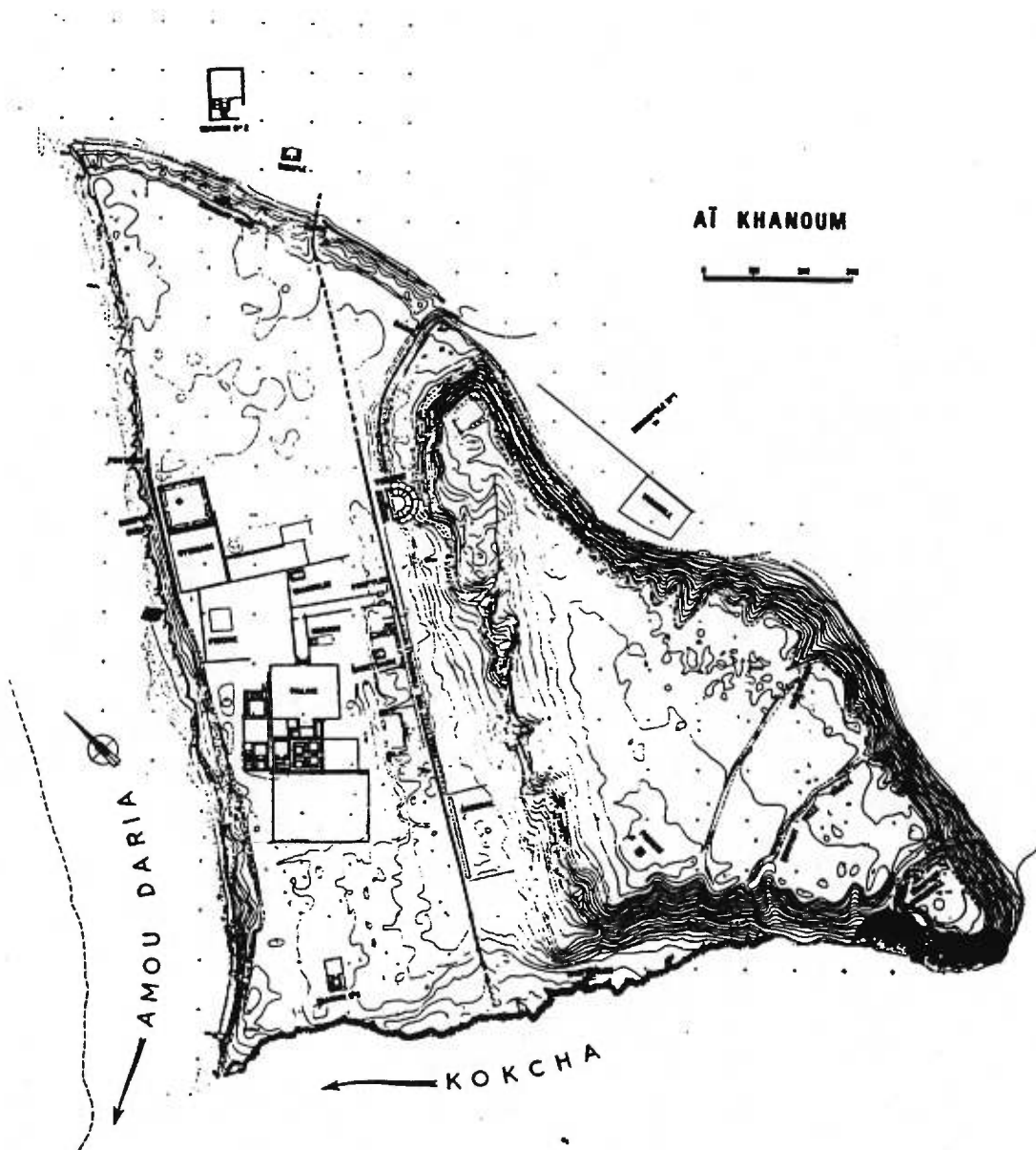






Fig. 25 : Maison du quartier sud d'Ai Khanoum.

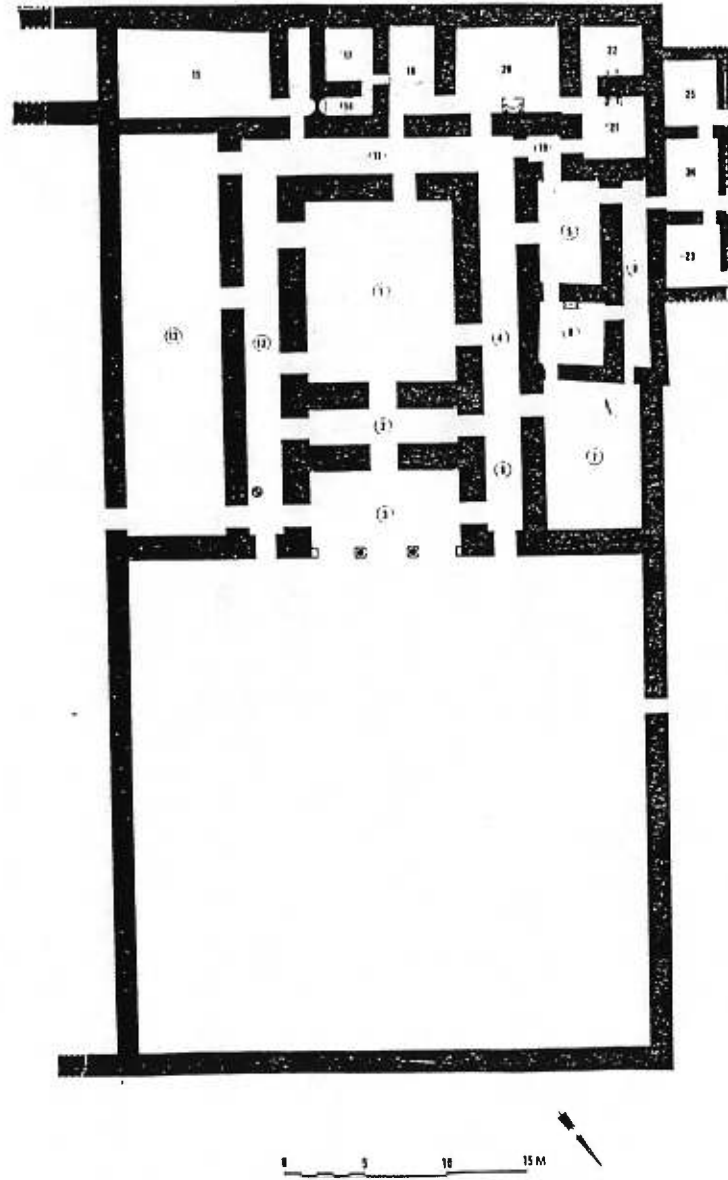




Fig. 26 : Plan du temple de Takht-i Sanguin et restitution de la façade.

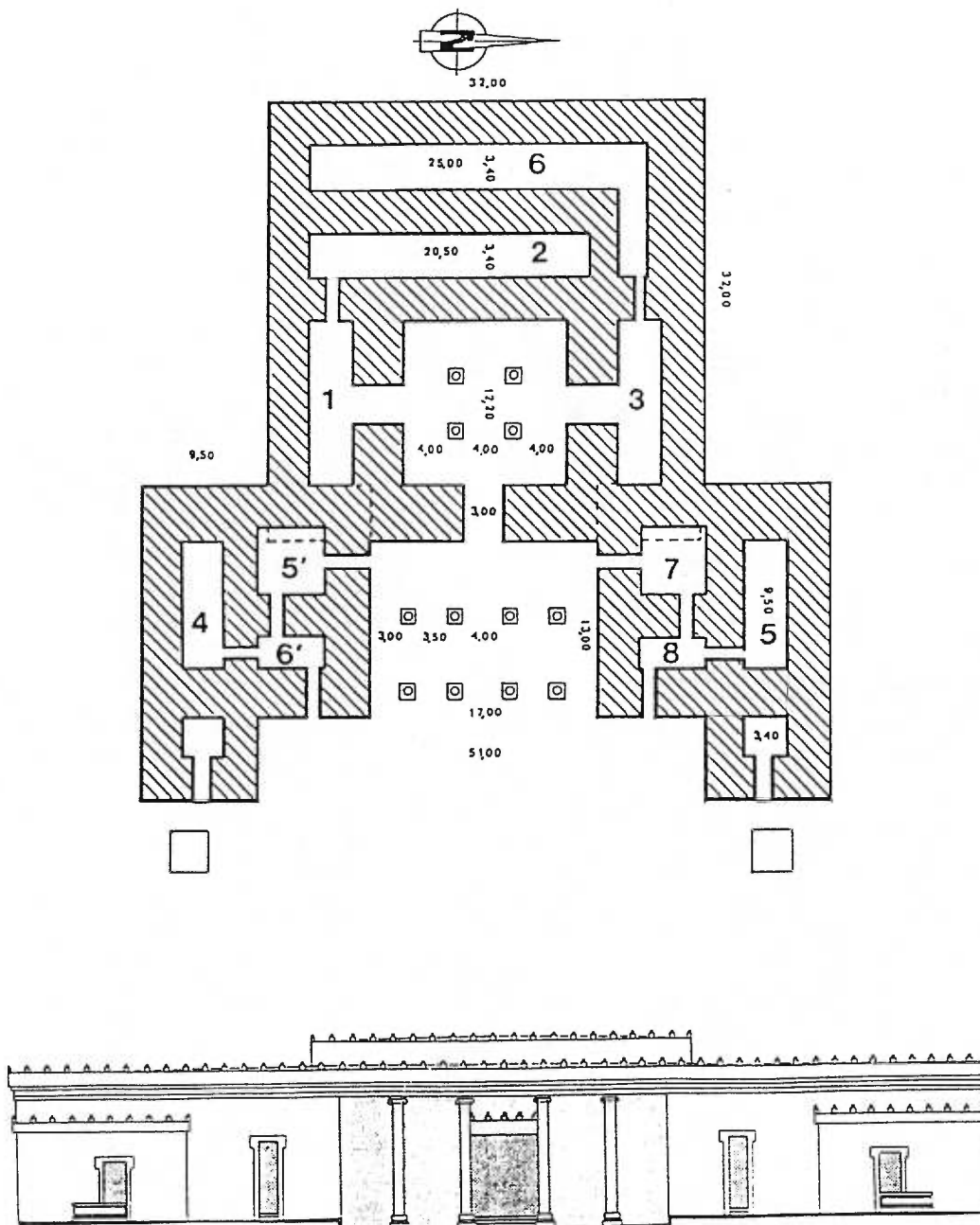


Fig. 27 : Restitution de l'ensemble nord du Gymnase d'Ai Khanoum.

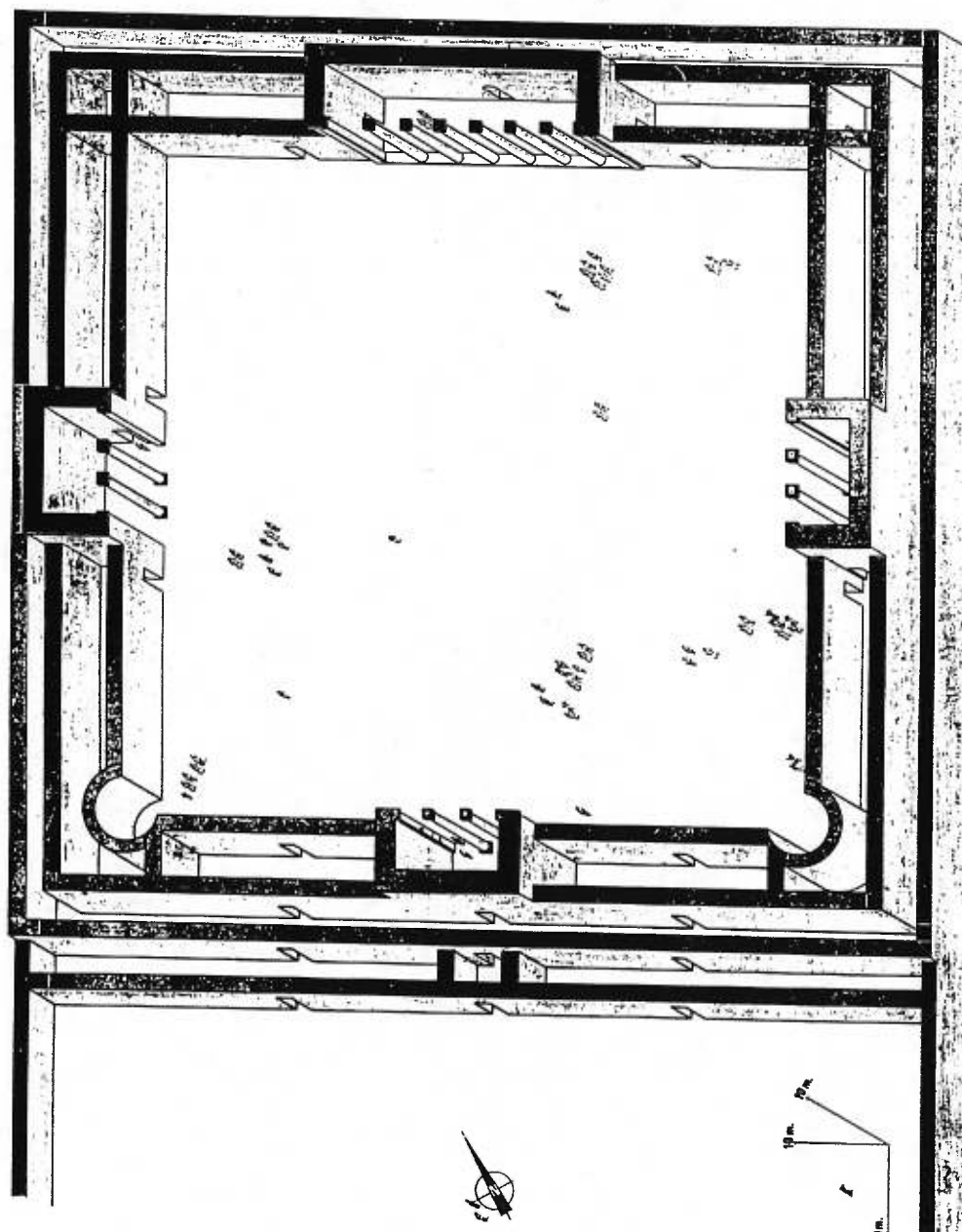


Fig. 28 : Trésorerie d'Aï Khanoum.

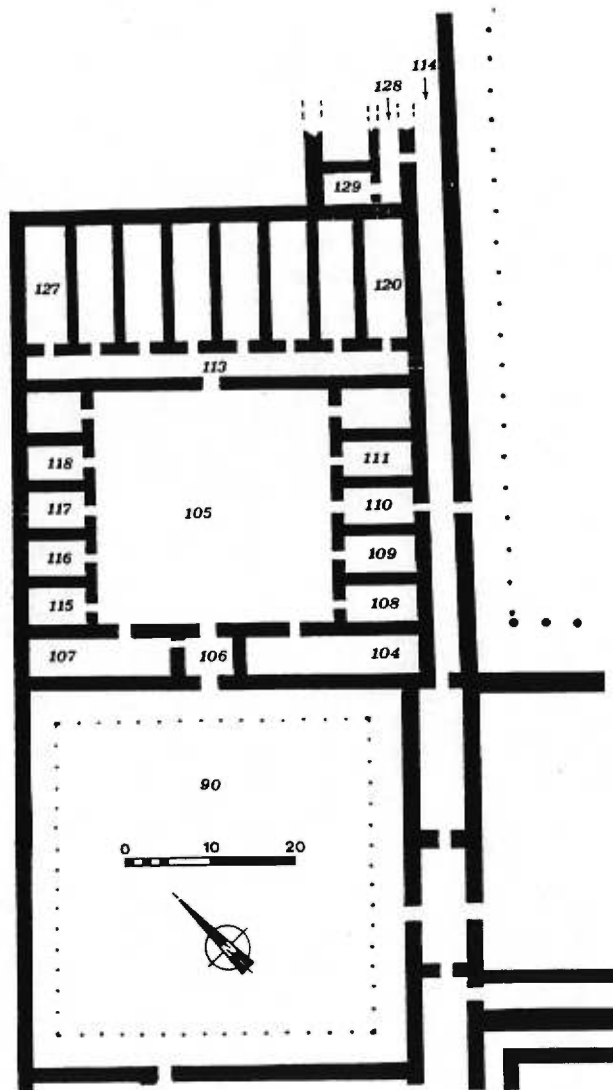


Fig. 29 : Plaque de Cybèle.



Fig. 30 : Chronologie des rois gréco-bactriens et indo-grecs.

